1374

LE FILS D'ADOPTION,

OU

AMOUR

ET

COQUETTERIE.

569 | 18

LE FILS D'ADOPTION

OU

AMOUR

ET

COQUETTERIE.

Traduction libre d'un roman allemand d'Auguste Lafontaine, intitulé *Henriette Belman.*

Par Mme. Isabelle de Montolieu.

Dans la foule et le bruit, une bouillante ivresse
Va d'erreurs en erreurs conduire la jeunesse.
Au milieu des travers, des écarts, du fracas,
On cherche les plaisirs, les plaisirs n'y sont pas;
Pourquoi courir si loin, l'indulgente nature
Les a mis près de nous dans leur juste mesure;
Mais vous ne rencontrez que leur masque trompeur
Quand vous chargez l'esprit des intérêts du cœur.

La Coquette corrigée, par M. de la Noue, scène sixième, acte second.

TOME PREMIER.

BIBLIOTHÈQUE PALAIS DES ARTS MARSEILLE

A PARIS,
Chez Debrai, Libraire, place du Musée central des arts, N°. 9.

An 12.

AVIS AU LECTEUR.

LE nouveau roman que je donne au public est intitulé dans l'original d'Auguste Lafontaine : *Henriette Belman* ; c'est en quelque sorte la suite de ceux du même auteur que j'ai déja traduits depuis quelques années.

Je n'ignore point qu'il a paru depuis peu une traduction de celui-ci, sous le titre de *Dernier Tableau de Famille*. Peut-être jugera-t-on que j'aurais dû supprimer mon travail, puisque j'avais été devancée,

et que la nouveauté est presque tout dans un ouvrage de ce genre. Sans doute il y aurait de la présomption à croire qu'en faveur d'un traducteur on lira un roman que l'on connait déja. Cependant j'avoue que je desire que ceux de mes lecteurs qui ont accueilli avec bienveillance mes précédens volumes, aient la complaisance de parcourir au moins ceux-ci. Je les prie de considérer que j'ai commencé cette traduction au moment où l'ouvrage parut en allemand, que mon manuscrit était déja sous presse lorsque j'eus connaissance de l'autre traduction, et que j'avais annoncé la mienne dans tous

les papiers bien longtems avant que l'autre fût publiée. D'ailleurs, les deux ouvrages sont loin d'être semblables. Le traducteur des *derniers Tableaux de Famille*, (qui ne sont point les derniers, car il existe encore beaucoup d'autres romans de Lafontaine sous ce titre général) a fait plusieurs retranchemens ; mais dans tout ce qu'il a conservé il est resté parfaitement fidèle à son texte. Moi, suivant ma coûtume, je n'ai rien retranché, mais j'ai changé tout ce qui m'a déplu. C'est aux lecteurs, s'il y en a d'assez patiens pour comparer les deux traductions, à décider la préférence. Il me

suffit, pour éviter la confusion, de donner à la mienne un autre titre, en avouant que j'ai puisé à la même source.

AMOUR

AMOUR
ET
COQUETTERIE;
OU
L'ENFANT D'ADOPTION.

CHAPITRE PREMIER.

Monsieur Ferdinand Rosenbach avait obtenu la charge de trésorier, ou receveur des impositions de la province de ***. Comme il était fort estimé et protégé particulièrement par le président de la chambre des finances, on lui avait accordé la permission de faire bâtir à sa fantaisie la maison destinée à loger le trésorier, dans la jolie petite ville de Reinberg. Cette maison venait d'être achevée; il se faisait une fête de la montrer à son frère le capitaine Henri

Rosenbach, officier réformé, qui devait l'habiter avec lui : il avait exigé de lui, de ne la voir que le jour qu'ils en prendraient possession : le capitaine, qui ne savait rien refuser à son frère et qui d'ailleurs était d'un naturel doux et patient *y* consentit.

Enfin ce jour arriva : le trésorier invita pour sa petite fête de dédicace le pasteur Belman son voisin et son ami ; il les attendit sur la porte de sa nouvelle demeure, et les vit arriver avec plaisir.

On examina d'abord l'intérieur de la maison, le capitaine sans dire un mot, le ministre en critiquant ; il blâmait surtout la manière dont on avait placé les fenêtres, qui était en effet assez singulière. Mr. Ferdinand Rosenbach prétendait que la commodité de l'intérieur devait seule être consultée ; le pasteur soutenait que la régularité extérieure

était l'essentiel. Après avoir disputé quelque tems on entra dans la maison.

Qu'importe dans le fond, Mr. le trésorier, dit Mr. Belman ? puisse le Ciel vous donner des jours longs et heureux dans cette nouvelle habitation ! il aurait mieux valu sans doute que les fenêtres fussent placées comme je le disais, la façade eut été plus belle, et votre maison aurait eu une meilleure apparence, mais vous l'aimez mieux ainsi, à la bonne heure. Aristote dit quelque part „ Ne voir en toutes choses que ce qui rapporte du profit n'est „ pas d'un homme qui pense d'une manière noble et libérale ".

Fort bien Mr. le ministre, répondit le trésorier, mais ce que dit là votre Aristote ne peut pas être appliqué à ma maison; beaucoup de clarté dans les appartemens, voilà le principal ; du reste, que chacun place ses fenêtres

comme il l'entend. Voyez, dit-il, en ouvrant une chambre, voyez comme cette chambre est bien éclairée : de la clarté, cher pasteur, de la clarté, voila toujours l'essentiel ; je n'aime pas l'obscurité au milieu du jour.

Qui pourrait l'aimer, dit Mr. Henri Rosenbach ; il était très-silencieux de son naturel ; il s'arrêta après cette courte phrase ; une minute après il ajouta : à moins cependant qu'on ne vive pas en harmonie avec soi-même et avec les autres hommes.

Le trésorier ne répondit rien, mais il lui posa la main sur l'épaule, ce qui était entre les deux frères un signe d'approbation.

Il y eut un moment de silence : à présent, mon frère, dit Ferdinand, vous verrez ce que j'aime le mieux dans ma maison, ce que je me réjouis comme un enfant de vous montrer ; et il ouvrit

une chambre destinée, leur dit-il, à être la chambre commune où la famille se rassemblerait. Il fit passer le capitaine le premier ; celui-ci s'appuya sur sa canne, regarda tout autour de la chambre, les parois, le plafond, le poële ; il leva les yeux au ciel en poussant un profond soupir, puis il tendit la main à son frère en souriant. Que le ciel te récompense, cher Ferdinand, dit-il d'une voix émue, j'aurais donné ma pension pour avoir tout ce que je vois ici, mais je n'aurais su comment m'y prendre.

L'émotion de cet homme naturellement sec et froid dans ses démonstrations, était telle que sans verser une seule larme, sans que ses yeux fussent mouillés, sa voix avait l'espèce de tremblement de quelqu'un qui pleure.

Vois mon frère, dit le trésorier avec

un regard animé, la même tapisserie à fond verd, la petite maison chinoise, le chinois avec son parasol, que nous avons si souvent copié : c'est tout comme la chambre de notre père.

Tout cela est trop neuf, dit le capitaine en reprenant son ton sec. Tout cela vieillira assez, reprit Ferdinand ; tiens, cher Henri, regarde là sur le poële, ce cheval sur lequel tu plaçais un petit hussard de papier collé avec de la cire. Le capitaine sourit et regarda le cheval, d'abord avec complaisance, puis avec un nuage de tristesse.

Voila continua Ferdinand, le fauteuil de notre père ! quels bons momens mon frère, il a passé dans ce fauteuil ! Il y a passé aussi la plus belle heure de sa vie, celle où il la termina comme un innocent enfant, qui s'endort. Ici sur l'oreille du fauteuil, tu t'en rappelles ; il appuyait sa joue pâle, il nous regarda

tous à la ronde ; il essaya de sourire, souleva sa main appesantie pour nous bénir, et il expira.

Le capitaine se leva en posant sa main sur le dossier du fauteuil comme par hazard, et ensuite sur son cœur. Cela suffit, dit-il à voix basse, cesse à présent mon frère.

Le trésorier était trop plein de ses souvenirs pour pouvoir s'arrêter, il continua donc : Notre sœur se tenait là derrière lui, à la place où te voilà, mon frère, quand il voulait s'endormir, t'en souviens-tu ? elle passait doucement la main sur ses beaux cheveux blancs.

— Laisse, mon frère, je t'en conjure, laisse ce discours ; finis ! — Ha ! mon frère, encore ceci; te rappelles-tu, derrière ce rideau verd autour de cette table, dans l'obscurité, le soir avant qu'on apportât la lumière nous nous faisions raconter des histoires de revenans

et de voleur et dans notre frayeur, nous nous serrions l'un contre l'autre.

— Et ce qu'il y a de curieux, dit le capitaine avec vivacité, c'est que nous en sommes devenus plus hardis.

— Tiens! continua son frère en l'entraînant vers la fenêtre, lorsque tu partis, nous gravâmes nos deux noms sur ce carreau de vître avec la bague de nôces de notre mère, et un petit cœur au-dessus. On aurait bien pu laisser subsister ce monument de la tendresse de deux frères.

— Et ne l'as-t-on pas fait, dit le capitaine, d'un ton irrité et cependant attendri, en cherchant le chiffre des yeux?

— Non, mon cher Henri, le tems, le verre est plus fragile que notre amitié. Dieu sait depuis quand cette vître n'existe plus? Les fenêtres sont à présent à grands carreaux.

J'aimerais mieux les petits, dit le capitaine.

— Ah ! le jour, cher frère, la clarté. D'ailleurs nos cœurs n'ont pas changé, en grandissant ils sont encore les mêmes.... Et voilà encore le diamant de notre mère. Il sortit une bague de sa poche et s'en servit pour graver leurs noms sur la grande vître. Vois, dit-il, en les gravant, ils seront mieux qu'autrefois ! et le cœur aussi, il sera plus grand, plus formé.

Henri saisit la main de son frère, et la sienne tremblait ; laisse, laisse mon frère, finis. C'est dans mon cœur que tu graves ces traits.

— C'est aussi ce que je veux, dit Ferdinand, je veux consacrer notre attachement fraternel ; puisque le sort nous a réunis dans notre vieillesse, il faut que rien ne nous manque des jouissance de notre jeune âge ; c'est pour cela que j'ai fait arranger cette chambre.... je t'attendais pour graver nos

noms sur ces grands carreaux.

— Un jeu d'imagination très-intéressant, dit le ministre.

Le trésorier le regarda en fronçant le sourcil ; il avait oublié qu'il était là..... Il ouvrit ensuite la porte avec vivacité. Je veux vous faire voir le reste de la maison, dit-il. Le capitaine restait immobile auprès de la fenêtre ; il fit un signe à son frère, qui emmena le ministre, et le laissa seul. Quand on eut fini le tour de la maison, la société rentra dans la chambre commune où on retrouva le capitaine assis dans le fauteuil, et appuyant sa joue sur la même place où son père avait appuyé la sienne..... Il se leva avec précipitation, et retourna vers la fenêtre.

Je le répéte, dit le pasteur, en s'asseyant dans le grand fauteuil, le ciel donne d'heureux jours dans cette maison, à vous Mr. le trésorier, à votre

chère épouse, et à Mr. le capitaine ! c'est tout ce qui peut vous en revenir, l'administration ne vous remboursera pas un sol des dépenses que vous aurez faites, et si dans la suite il arrive que vous soyez remplacé, avouez-le moi, qu'en aurez-vous de plus ? Cette maison sera habitée par un étranger qui jouïra de tout ce que vous avez fait.

— *Ferdinand.* Eh bien, c'est beaucoup, M. le pasteur; le mot d'Aristote que vous avez cité tout-à-l'heure, serait bien à sa place ici. Ne voir que son propre intérêt dans ce qu'on fait est peu digne d'un homme qui pense bien : je jouirai avec mon successeur de toutes les heures agréables, qu'il passera dans ces chambres bien éclairées. — Le ministre se tut, le dîner fut servi, on se mit à table. — Ton discours *de dédicace*, cher frère, dit le capitaine, tu nous le

donneras pour le dessert, n'est-ce pas ?

Oui, dit la femme du trésorier, Mad. Rosenbach, il faut que tu nous le lise.... Il n'en avait pas envie, mais le ministre qui se piquait d'éloquence, et qui espérait un triomphe secret pour sa vanité, insista pour que le trésorier tint sa promesse. Pendant le dîner M. Belman ne parla, que de l'utilité de faire des discours dans toutes les occasions un peu marquantes ; il détailla fort au long comment ils devaient être composés.

Ce n'est point mon opinion, dit le trésorier, mais puisque vous le voulez je vais vous lire quelques pages du mien. Le ministre s'arrangea sur sa chaise de manière à bien écouter. Le capitaine se leva et s'assit près de la fenêtre en tournant le dos à la compagnie. Le ministre eut beau le prier de rester à table avec eux.... Non, non, répon-

dit-il, je me défie de cette lecture. — Le trésorier sourit, et commença ainsi :

„ Mes respectables auditeurs, et
„ chers amis. J'avais d'abord eu le des-
„ sein, dans ce jour où je consacre
„ ma nouvelle habitation par une fête,
„ de vous lire une dissertation scien-
„ tifique, où suivant l'usage de mes-
„ sieurs les savans, j'aurais commencé
„ par vous démontrer l'origine de l'ar-
„ chitecture, et vous en donner toute
„ l'histoire. Pour arriver à ma petite
„ maison, je voulais vous parler des
„ habitations des Troglodites, de l'ar-
„ che de Noé, de la tour de Babel,
„ du temple de Salomon, du palais de
„ Sémiramis, et de tous les édifices
„ fameux de l'ancien et du nouveau
„ monde. J'avais déja pris note d'une
„ centaine au moins de titres de livres,
„ dans lesquels je voulais puiser mes
„ observations savantes. Si j'avais été

„ professeur d'une université, mon dis-
„ cours aurait pu devenir un gros vo-
„ lume, fort intéressant pour les ar-
„ chitectes ; j'étais décidé même a y
„ faire entrer l'architecture navale,
„ parce que je posséde un excellent
„ ouvrage, sur la construction des vais-
„ seaux, que je l'ai lû plus d'une fois,
„ et qu'on aime assez à montrer ce
„ qu'on sait. Mais l'essor de ma science
„ a été arrêté par une reflexion ; en
„ suivant le systême reçu généra-
„ ment des progrès, et du perfection-
„ nement de l'esprit humain dans les
„ arts et les sciences, il fallait en par-
„ lant de la caverne des Troglodites,
„ aller toujours graduellement vers la
„ perfection de l'architecture. Or re-
„ tomber de l'église de St. Pierre, du
„ dôme de St. Paul, de la coupole
„ du Panthéon dans ma petite maison,
„ ma paru tout-à-fait contre la règle ;

„ elle aurait fait une pauvre figure à
„ côté de tous ces beaux édifices.....
„ passe encore si j'avais pu la placer
„ à côté des cavernes obscures des
„ premiers habitans du monde ; elle
„ aurait alors paru avec avantage. Mais
„ une idée que je n'ai pu écarter, est
„ venue à la suite de ces cavernes ,
„ et m'a fait renoncer absolument à
„ l'histoire des habitations des hommes.
„ C'est que leurs maisons grandes ou
„ petites, palais ou chaumières, ca-
„ vernes ou pavillons élégans, ne sont
„ en effet que des tombeaux plus ou
„ moins décorés.

„ Quand on ne peut pas montrer
„ de l'érudition, on veut au moins
„ montrer de l'esprit; dès les premiè-
„ res pages d'un ouvrage il est aisé
„ de s'appercevoir si l'auteur a puisé
„ ses idées dans une grande bibliothé-
„ que, ou s'il les a tirées de son

„ propre fonds. Puisque je renonçais
„ à montrer de la science, je voulus
„ faire de mon discours une satire
„ contre les savans; je me proposais
„ par exemple de comparer les systê-
„ mes scientifiques avec l'architecture
„ de ma petite maison; la philosophie
„ avec la tour de Babel, dont aucun
„ des ouvriers n'entendait l'autre; les
„ controverses, avec une maison qui
„ manque par les fondemens; la mé-
„ decine avec les demeures obscures
„ des Troglodites, qui bâtissaient sous
„ terre. J'avais déja rempli quelques
„ pages de comparaisons vraiment
„ piquantes et spirituelles, lorsque
„ j'entendis une conversation dans une
„ chambre voisine de la mienne, entre
„ un potier de terre, & son ouvrier,
„ qui établissaient un poële; quelle
„ belle maison, disait le maître, *grande*
„ *spacieuse, claire.* Sans doute, ré-

„ pondit l'ouvrier, surtout si on la
„ compare à celle que son maître doit
„ occuper un jour, & qui sera *petite*
„ *étroite, obscure.* Mais tranquille,
„ ajouta le maître.

„ Ces paroles me frappérent; je
„ jettai ma plume, je repoussai mon
„ papier loin de moi; la tête appuyée sur
„ ma main, je m'abandonnai au cours
„ des pensées, qu'un mot avait fait
„ naître dans mon ame; enfin repre-
„ nant la plume, j'écrivis ce que je vais
„ vous lire, & le discours que je m'a-
„ dressai à moi-même.

„ Tu as raison, bon potier, homme
„ simple et vrai; celui qui pense à sa
„ derniere demeure, et à la briéveté de
„ cette vie, doit être tenté de se moquer
„ de toutes les espérances, de tous les
„ projets, de tous les souhaits qu'il for-
„ me. Non seulement ce que l'on bâtit,
„ mais ce que l'on pense, ce que l'on

„ veut, ce que l'on espère est trop grand,
„ trop spacieux, trop orné. Mais l'hom-
„ me doit-il donc traîner son existence
„ comme une plante rampante dans le
„ sillon étroit qui se trouve devant lui,
„ et puis mourir ? Devons-nous com-
„ me les religieux de la Trappe, ne
„ faire autre chose que creuser notre
„ cercueil, ne dire autre chose que
„ *memento mori* ? Dieu laisse croître
„ des fleurs sur les tombeaux ; il les
„ décore de la verdure de l'espérance ;
„ pourquoi n'en ferions-nous pas de
„ même ? Que ma dernière demeure
„ soit *tranquille*, *obscure*, *étroite*,
„ je veux que celle-ci soit d'autant plus
„ *gaie*, *spacieuse*, *éclairée* ; je veux
„ que ceux que j'aime y demeurent
„ avec moi, et que ceux qui n'y de-
„ meurent pas viennent souvent s'y
„ réjouir. La joie innocente et pure doit
„ habiter toutes ces jolies chambres,

„ l'espoir du plaisir se rencontrer sur
„ le seuil de toutes les portes, un doux
„ sommeil sur tous les oreillers, et les
„ larmes du chagrin ne jamais..... ici
„ je posai la plume ; bon Dieu ! dis-je
„ en joignant les mains, comme la joie
„ et le bonheur donnent souvent à
„ l'homme une confiance insensée !
„ cette maison peut durer au moins
„ cent ans s'il ne lui arrive pas d'ac-
„ cidents ; et combien en arrivera-t-il
„ surement pendant cet espace de tems
„ à ceux qui l'habiteront ? chaque
„ chambre peut devenir pour eux une
„ chambre de torture, et chaque lit,
„ le gril de St. Laurent. Je n'ai qu'à
„ imaginer un gouteux, qui pendant
„ quarante ans exhale ses gémisse-
„ mens contre ces murs insensibles.
„ Je n'ai qu'à supposer dans ces lits
„ un père de famille mourant, et au-
„ tour de lui une femme et une demi-

„ douzaine d'enfans, qui attachent les
„ mornes regards du désespoir sur le
„ visage pâle, et toujours plus pâle de
„ l'être chéri qu'ils vont perdre. Un
„ tombeau dans le sein de la terre est
„ une maison superbe, un lieu de dé-
„ lices et de plaisir, auprès de celui
„ qui offre un tel spectacle. Dieu a
„ composé cette vie de soupirs, de joie,
„ et d'ennui. Je ne veux donc point
„ me glorifier de ma maison, elle sera
„ ce que sont toutes les demeures
„ humaines dans lesquelles on entend
„ un jour le son joyeux de la musique,
„ les réjouissances d'une nôce ou d'un
„ baptême, et le lendemain les cris
„ et les pleurs de la mort. Tantôt de
„ joyeux enfans parcouront dans leurs
„ jeux innocens ces appartemens en
„ sautant, riant, et dansant; tantôt la
„ maladie et la mort viendront y cher-
„ cher leurs victimes. La gayeté, et

„ les plaintes habiteront tour-à-tour
„ cette maison, nous y vieillirons mon
„ frère, ma femme, et moi; heureux
„ encore si nous y vieillissons ensem-
„ ble! notre dernière heure sonnera,
„ on nous emportera l'un après l'autre
„ par ce même escalier, que je travaille
„ à rendre si clair et si doux, et ceux
„ qui resteront les derniers, jetteront
„ leurs regards bien au-delà de
„ cette maison, bien au-delà de ce
„ monde, avec le seul desir de suivre
„ bientôt celui qui les précéde.

„ Cette maison n'est qu'une auberge
„ où je ne dois séjourner qu'une heure;
„ quand on compare la vie à une heure
„ il faut du moins croire à l'éternité;
„ l'une de ces croyances sert à domp-
„ ter notre orgueil, et l'autre à rele-
„ ver notre courage; mais quand je
„ ne devrais habiter ma maison qu'un
„ mois, comme celle qu'un comédien

„ ambulant loue en passant dans une
„ ville, encore ce mois ne doit-il pas
„ m'être indifférent. Je veux du moins
„ élever dans chaque chambre un autel
„ aux Dieux hospitaliers ; je veux du
„ moins inscrire au-dessus de toutes les
„ portes : mes amis, mes frères, soyez
„ les biens venus dans ma hutte ; com-
„ me l'Arabe le dit de sa tente au
„ voyageur qui s'égare dans le désert.
„ Aussi long-tems que je pourrai for-
„ mer des sons pour exprimer la joye,
„ ces murs ne doivent pas entendre de
„ soupirs..... Je veux que les rides qui
„ sillonneront mon front soyent le fruit
„ de l'âge, et non pas du chagrin ou
„ du souci.... Le sort aura beau me
„ traiter durement, je dirai en sou-
„ riant, je ne l'ai pas mérité, et ce
„ n'est que pour un moment. Si je lui
„ demande d'adoucir ses coups, ce
„ sera pour mon frère, pour mes amis,

„ mes voisins, mes concitoyens, je
„ dirois même pour tous les autres
„ hommes, s'il n'y avait pas de l'or-
„ gueil à étendre aussi loin mes desirs
„ et mes prières. Les peines de ceux
„ que j'aime peuvent seules m'atteindre, et leur douleur arriver jusqu'à
„ mon cœur. ".

Le capitaine ouvrit doucement la fenêtre en portant la main sur ses yeux, il regarda ensuite le ciel.... puis il se remit à sa place. Ce mouvement avait interrompu Ferdinand, il continua.

„ Mais si le sort, sans écouter les
„ vœux que je forme, appesantit sa main
„ sur vous, mes chers amis, ou seulement sur l'un de vous, quelle sera
„ notre consolation? Aurais-je la force
„ de supporter vos maux et vos peines? Oh! pourquoi, pourquoi n'ai-je pas pour les momens d'affliction
„ un enfant, qui ne comprenant pas la

„ douleur, joue autour de nous en sou-
„ riant avec ses graces innocentes, et
„ qui plus avancé relève nos esprits
„ abattus, en faisant passer dans nos
„ ames les espérances de son jeune
„ cœur? Pourquoi mon frère chéri
„ n'en a-t-il point ?

CHAPITRE

CHAPITRE II.

EH bien! j'ai un enfant, mon frere, dit le capitaine à demi voix en interrompant Ferdinand; il s'arrêta aussitôt, & les regards de toute la compagnie se tournèrent vers Henri; il rougit en voyant dans quelques-uns de ces regards une impression peu favorable: il n'avait jamais été marié.... C'est-à-dire, continua-t-il, je n'en suis pas précisément le pere, mais il m'a été adjugé par les loix, & sans doute par la volonté de Dieu. Le ministre sourit avec un peu de malignité. Le trésorier tenait la main à son frere, d'un air sérieux; je t'entends, lui dit-il, par la volonté de Dieu.... Je sais ce que cela veut dire. Plut au ciel que cet enfant fût à moi, comme il est à toi; il en serait plus heureux, et nous aussi.....

Je te le répéte, je voudrais avoir un enfant; un si doux intérêt repose l'ame, fixe l'avenir ; on sait pour qui l'on travaille, le jour on est plus actif et la nuit plus tranquille.

Celui-là, dit le capitaine, m'a donné des jours bien douloureux et des nuits bien agitées... mais ce n'était pas sa faute, et s'il peut te faire plaisir, mon frere, il est bien à ton service, je puis le faire venir quand tu voudras.

Ferdinand regarda sa femme, elle sourit ; nous verrons cela, dit-il à son frere. Madame Rozenbach fit un signe de tête douteux. Le ministre en souriant aussi, dit avec le ton de quelqu'un qui voudrait détourner la conversation par bonté : M. le trésorier, ne voulez-vous pas achever votre discours ? Ferdinand regarda fixement son frere, dont la contenance annonçait la tristesse et la confusion ; ses

yeux étaient baissés, et il ne voyait pas un léger signe par lequel Ferdinand lui demandait s'il devait continuer ou non : nous l'achéverons, dit-il, une autre fois. Tout le monde se leva, on prit congé, et la compagnie se sépara.

A peine le ministre et sa famille furent-ils sortis, que le trésorier reprit sa place à table, et le capitaine vint se remettre à la sienne vis-à-vis de lui. Madame Rosenbach les regarda, sourit encore, et les laissa seuls.

Ils se regardèrent quelques momens en silence avec un air d'embarras et d'hésitation.

Je vais te conter toute l'histoire, dit enfin le capitaine, et il se tut encore.

— *Ferdinand.* Il y a quelque chose là qui te fait de la peine, l'enfant t'appartient, il ne nous échappera pas ; que m'importe cette histoire ? Ne me dis rien, si cela n'est pas nécessaire.

— *Henri.* Non, je veux te la conter, je réfléchis seulement sur la maniere ; elle a fait une profonde impression sur moi cette histoire ; elle en fera une singuliere sur toi, j'en suis sûr. C'est une scélératesse abominable dont je me serais cependant tiré, si je l'avais voulu.

— *Ferdinand.* Et pourquoi ne l'as-tu pas voulu ?

— *Henri.* Je n'ai pu m'y résoudre, quelque malheureux que je fusse.... ah ! oui, bien malheureux ! Sans cet enfant, mon frere, je serais marié à présent, je t'aurais amené une sœur ; je serais peut-être vraiment pere.... écoute. — Et ils s'accoudérent tous les deux sur la table, l'un parlant l'autre écoutant.

„Nous descendions l'Elbe pour aller à Dresde. Le maître du bateau avait pris beaucoup de passagers ; du nombre était un bon bourgeois de Dresde,

avec sa femme et leur fille dont la figure était charmante ; je l'avais regardée, comme on regarde une jolie femme qu'on ne connait point, avec plaisir, mais sans beaucoup d'intérêt, et comme je regardais le beau païsage que j'avais devant moi. La conversation s'engagea avec ses parens, & d'autres passagers ; la jeune demoiselle s'anima et avec un son de voix charmant, elle parla sur différens sujets ; sur la beauté du pays, sur l'amitié, sur la campagne, sur la religion, sans pédanterie, sans affectation, mais avec une expression de naturel, de vérité et de sensibilité qui pénétrait jusqu'au fond de mon ame. Je l'examinai avec plus d'attention, et mon cœur commença à battre avec plus de vivacité ; il me semblait que je devais me jeter à ses pieds, et lui dire : aimable fille, je vous aime de toute mon ame..... Elle

devait voir dans mes yeux tout ce qu'elle m'inspirait ; à chaque instant le lien qui m'attirait à elle semblait se resserrer davantage, et mon cœur était toujours plus agité ; je n'entendais, je ne voyais qu'elle, je m'apperçus à peine qu'un vent assez violent s'élevait ; l'idée seule du danger qu'elle pouvait courir, me fit sentir enfin qu'il y en avait un réel. L'Elbe commençait à grossir, les bateliers ne pouvaient plus gouverner le bâtiment qui ne débordait l'eau que d'un pouce. Tout le monde prit l'alarme, et même le patron du bâteau. J'avais souvent fait cette navigation, et je savais combien nous étions en péril ; les deux rives sont trop escarpées pour pouvoir aborder nulle part ; si la barque avait chaviré nous étions perdus. Le vent au lieu de se calmer augmentait, le danger était toujours plus éminent, et le maître

avait perdu la tête. J'apperçus entre deux rochers un canot assez spacieux, que des pêcheurs avaient sans doute laissé là. Je priai le maître d'aller le chercher; sur son refus positif je me décide à l'instant, je saute dans l'Elbe; tu sais comme je nage; j'arrivai non sans peine au canot et je le ramenai; quatre personnes seulement y pouvaient être placés. Je pris d'abord la jeune fille et ses parens, je les débarquai sur le rivage, et je retournai au bateau en chercher d'autres. Ma voiture et mes chevaux y étaient aussi, pour alléger d'autant l'équipage, je fis un voyage pour la prendre, et je conduisis ma nouvelle amie et sa famille dans l'auberge d'un village voisin où nous passâmes la nuit. Rien ne lie comme un péril commun auquel on vient d'échapper; il semble qu'on renaisse en même tems à la vie, et qu'on

soit tous freres et sœurs ; chacun se félicitait, s'embrassait ; tous se jetèrent à mon cou, en m'appellant leur sauveur, leur meilleur ami ; la jeune demoiselle s'approcha de moi, elle ne m'appella que monsieur, mais avec une voix si émue, et un regard si touchant qu'il me parut que c'était le nom le plus tendre : embrasse-le pour sa récompense, lui dit son pere : elle s'avança timidement et en rougissant, mais je me contentai de serrer sa main, et je reculai. Je n'aurais pas touché sa joue quand il se serait agi de ma vie.

Le lendemain matin, nous nous rendîmes à Dresde ; la connaissance était faite ; j'allai chez eux tous les jours, et bientôt je fus aussi familier dans cette maison que dans la tienne. Je parlai de mes sentimens à la jeune fille avec franchise, elle y répondit de même, en acceptant l'offre de mon

cœur et de ma main; il ne manquait plus que le consentement des parens, qui voulaient me connaître un peu mieux disaient-ils. J'étais parfaitement heureux, j'avais oublié tout ce qui m'était arrivé de fâcheux dans ma vie, et à présent....

Ici le capitaine se leva, et se promena à grands pas dans la chambre; il se rassit ensuite, poussa un profond soupir et continua.

Ma jeune amie était aimée d'un homme à qui elle avait donné avant notre rencontre quelques espérances; cet homme..... non, je ne lui fais pas de tort, était un malhonnête homme... je n'en ai pas la certitude, mais lui seul avait intérêt de m'écarter. Dans la maison où je demeurais, servait une jeune fille assez jolie, mais que je regardais à peine. Tu le sais mon frere, il n'y a qu'une femme au mon-

de pour celui qui aime. Une seule idée m'occupait, je ne m'apperçus de rien; j'aurais pu remarquer que je rencontrais souvent mon rival dans le jardin, dans la cour, causant avec la jolie femme de chambre; je n'y fis nulle attention. Un jour.... juge de ma surprise, mon frere, je reçois une citation du magistrat pour comparaître devant les tribunaux. Cette fille s'était déclarée enceinte et m'accusait d'être le pere de son enfant. Je fus très-effrayé, et je pensai tout de suite combien la jeune personne que je voulais épouser serait blessée; cependant mon innocence me rassurait, et je me rendis avec peine, mais sans crainte à la sommation. Outre la déclaration de mon accusatrice, ses compagnons de service ayant été entendus, déclarérent l'avoir vue sortir souvent de ma chambre de très-grand matin, et c'était

vrai, mais je n'y étais plus; tu sais que mon habitude est de me lever avec le jour et d'aller me promener; je laissais ma chambre ouverte pour la trouver faite à mon retour. Les juges sourirent d'un air moqueur lorsque je les assurai qu'elle n'entrait jamais chez moi que quand j'étais sorti. On me donna sous main le conseil d'assoupir cette affaire avec une somme d'argent, et je me laissai malheureusement persuader par le desir d'épargner l'ombre d'un chagrin et d'un doute à celle que j'aimais. Mes propositions furent mal reçues, la jeune fille ne voulut entendre à rien et se servit contre moi des offres que je lui avais faites. — Il me restait encore un moyen, et c'était le seul, celui de prêter serment que l'enfant n'était pas à moi.... Je n'aime pas les sermens mon frere, et sur-tout dans ma propre cause; combien de gens

n'y croient pas, et le soupçon d'un faux serment n'est-il pas mille fois pire que celui dont je voulais me justifier ? Et puis cette malheureuse mère.... j'étais inquiet, tourmenté, indécis ; quand je revis mon amie, elle me reçut froidement ; son père me dit qu'il me priait de ne pas revenir chez lui que cette affaire ne fut terminée et mon innocence bien prouvée. Alors je n'écoutai plus aucun scrupule, et je voulus prêter le serment ; un honnête homme de mes amis me dit : pensez-y bien, mon cher capitaine, tout est contre vous ; les juges, les avocats, la ville entiere vous croit coupable, et vous allez jurer que vous ne l'êtes pas ; je vous avertis que personne ne vous croira, et loin de vous laver d'une faute, vous la doublerez aux yeux de tout le monde.

Tiens, mon frère, j'étais si embar-

rassé, si malheureux, que je me serais volontiers brulé la cervelle : si je ne jurais pas, je perdais mon procès, mon épouse, et j'étais chargé d'un enfant qui ne m'appartenait pas ; si je jurais, je passais dans le monde pour un parjure, et je n'en perdais pas moins celle que j'aimais plus que ma vie, et qui allait me haïr et me mépriser. C'est alors seulement que je sentis combien je lui étais attaché. Sans elle il ne m'en aurait pas coûté de faire ce que je croyais bien.

— Tu pouvais prêter ce serment, mon frère, dit Ferdinand, tu le devais, puisque tu étais innocent ; ta conscience aurait été tranquille.

— Elle restait tranquille quand même je ne le prêtais pas et du moins je n'alarmais pas la conscience des autres hommes. Si j'ai eu tort, Dieu me le pardonnera, mes intentions étaient

pures.... ; l'idée de passer pour un parjure me fut insupportable. Je ne prêtai donc pas le serment, et je fis bien comme tu vas le voir. Ce fut à la fille à le prêter, je crus avoir gagné ma cause. Il est impossible qu'elle veuille le prêter, dis-je à l'avocat, si près de devenir mere, de paraître peut-être devant Dieu! non, je n'ai aucune crainte. L'avocat m'assura qu'elle jurerait. Elle parut au jour fixé, un ecclésiastique fit une exhortation touchante sur le serment. Cette malheureuse persista à soutenir que j'étais le père de son enfant. Le magistrat leva la main et lui dicta la formule du serment ; elle allait le répéter ; un frisson parcourut mes veines. Arrêtez ! m'écriai-je au premier mot qu'elle prononça, je ne veux pas qu'elle fasse ce serment, l'enfant est à moi.

— *Ferdinand.* Mais elle l'a fait ce

faux serment, elle l'a fait, te dis-je ; ce n'est pas les mots qui font la chose, c'est l'intention, c'est la volonté.

— *Henri.* Hélas ! je le sais bien ; mais si un jour sur son lit de mort, abandonnée de tout le monde, dans la misère et la douleur !.... Non, je n'ai pas voulu lui ôter cette consolation de pouvoir dire, je ne l'ai pas prononcé. Dis ce que tu voudras, mon frère, ce que je fis là n'est pas peut-être dans l'exacte justice, et n'est sûrement pas dans la vérité, mais bien dans l'humanité, c'est elle qui me l'a dicté ; depuis lors je suis plus tranquille, et Dieu veuille qu'elle le soit aussi. J'avais perdu toute confiance en l'honnêteté des hommes, il me fallait au moins pour supporter la vie le sentiment de ma propre vertu..... J'ai bien fait de ne pas jurer et de ne pas la laisser jurer. L'enfant me fut adjugé, et le procès terminé.

— *Ferdinand.* Et ta jeune amie, mon frère ?

— *Henri.* J'essayai en vain de lui persuader mon innocence, et de lui faire comprendre mes motifs ; ses parens sur-tout étaient indignés ; ils persistèrent à me croire coupable, et peu après elle épousa mon rival. Tout cela est passé à présent ; j'ai eu bien de la peine à m'accoutumer à l'idée que ce dut être là ma récompense ; je croyais que Dieu qui connoissait la vérité, ferait quelque miracle en ma faveur pour la découvrir aux hommes et me rendre mon épouse ; il a fait celui de me calmer. C'est passé, mon frère, je n'y pense presque plus ; qu'elle soit heureuse ! voilà tout ce que je desire.

— *Ferdinand.* Et l'enfant ? Tu dis qu'il vit, qu'il dépend de toi.

— *Henri.* Ah ! l'enfant, j'ai été plus longtems, je l'avoue, avant de pouvoir

supporter cette injustice, mais insensiblement à mesure que je regagnais la paix avec moi-même, j'ai pu l'avoir aussi avec les autres hommes et je leur ai pardonné. Tout le monde à Dresde me croyait le père de cet enfant; je me lassai de chercher à persuader ce que personne ne voulait croire; la providence, pensais-je, qui me l'a envoyé par un moyen si extraordinaire, a sans doute ses desseins, elle ne veut pas peut-être qu'il reste entre les mains de sa mère, et je me résignai à m'en charger. Ce ne fut pas sans peine et sans combats, je te l'avoue; il ne m'était pas facile de prendre intérêt à la cause de mon malheur, quoiqu'il en fut, certes, bien innocent.

— *Ferdinand.* Quel est son sexe, mon frère ?

— *Henri.* C'est un garçon. Sa mère ne put le nourrir, parce qu'elle tomba

dans une maladie de langueur ; cette circonstance me parut un nouvel ordre de la providence de prendre soin de cette pauvre petite créature. Je pris une nourrice à mes gages ; pendant les trois premiers mois je ne le vis pas ; on me l'amena à cette époque. Un beau garçon me dit la nourrice, en me le présentant ; il vous ressemble comme deux gouttes d'eau. L'enfant qui ne me ressemble point du tout, me tendait ses petites mains en souriant. Dieu me le pardonne, mon frère, mais j'éprouvai d'abord en le regardant un mouvement d'aversion et je fus effrayé de ma dureté ; un mouvement de compassion lui succéda. Ah ! pourquoi m'écriai-je alors, pourquoi ne deviendrais-je pas son père ? s'il n'est pas mon fils, n'est-il pas au moins mon frère, un frère abandonné, malheureux, rejeté dès son entrée dans le monde

par les hommes et les préjugés. Je le pris dans mes bras, je le serrai sur mon cœur ; je sentis comme une douce chaleur qui parcourait mes veines, et qui effaçait les traces de mon propre malheur ; le vœu que j'avais formé quelquefois d'avoir un fils était rempli ; sa mère me l'abandonnait entièrement ; je le confiai aux soins de la veuve d'un ministre de campagne qui venait de perdre son fils unique. Il y est depuis un an et demi, mais il sera ici dès que tu le voudras.

— *Ferdinand.* Pourquoi, mon frère es-tu resté si longtems sans m'en parler ?

— *Henri.* Pourquoi !.... je crois que j'avais honte d'avouer que j'avais été si cruellement trompé. Je suis sûr au moins que tu l'aurais su d'abord si l'enfant avait été à moi.

— *Ferdinand avec vivacité.* Je

te donne ma parole, que je ferai venir cet enfant, ma femme j'en suis sûr le recevra avec joie ; il trouvera en nous deux peres, et sa tendresse et son bonheur te dédommageront de l'épouse qu'il t'a coûté. Je suis faché seulement que notre ministre en sache quelque chose ; il est bon naturellement, mais inquiétant par sa manie de vouloir que toutes les affaires de la vie prennent la forme qu'il imagine et qu'il croit être la meilleure. Comment s'appelle ton petit garçon ?

— *Henri.* Du nom de sa mere, elle s'appellait Wilhelmine, il s'appelle Wilhelm.

— Sois le bien venu chez moi, petit Wilhelm, s'écria Ferdinand ! j'espere que tu ne nous donneras que de la joie. Je veux être son pere, et toi, mon frere, tu l'aimeras comme une mere ; tu l'es par les douleurs que t'a donné sa naissance : mon

frere, nous n'avions point d'héritiers, excepté des collatéraux étrangers, aussi âgés que nous ; j'en ai souvent gémi, adoptons cet enfant, qu'il porte notre nom, et perpétue notre bonne race.

CHAPITRE III.

FERDINAND Rosembach, receveur général des impositions de la province, avec le titre de trésorier, haut d'environ six pieds, assez maigre, très-brun; n'était point un homme ordinaire. Il avait été fort beau dans sa jeunesse, un grand nez aquilin, des yeux noirs à fleur de tête, une bouche spirituelle formaient encore l'ensemble d'une figure assez distinguée, mais l'expression de sa phisionomie était très-singuliere; le plus souvent elle était immobile et sombre, et ses traits paraissaient taillés dans du marbre: il marchait un peu courbé; son regard était doux et tranquille et ordinairement fixé en avant ou sur la terre, ce qui lui donnait un air calme et réfléchi, mais dans certains momens il relevait

la tête, des flammes paraissaient alors sortir de ses yeux, et sa contenance devenait si majestueuse que l'on avait pour lui un espèce de respect involontaire, et que personne n'aurait osé lui manquer. Peu de gens aimaient à converser avec lui, parce que sa passion dominante était de contredire ; il aurait défendu le diable si quelqu'un en avait dit du mal en sa présence ; il détestait, disait-il, l'exagération, et lui-même sans s'en appercevoir, était très-exagéré dans la dispute. Il passait d'une idée à l'autre par les transitions les plus extraordinaires, et ceux qui n'étaient pas familiers avec le genre de son esprit, trouvaient souvent des contradictions dans sa maniere de raisonner qui le faisaient passer pour l'homme le plus bizarre ; toujours il était l'antipode de la personne avec qui il s'entretenait ; il trouvait minutieux ce que

les autres trouvaient important, et sublime ce que l'on trouvait frivole. Si quelqu'un racontait devant lui une action noble, ou un événement touchant, par esprit de contradiction il écoutait avec un phelgme imperturbable ; dans d'autres momens une bagatelle le touchait jusqu'aux larmes. Il ne paraissait prendre intérêt à rien, et cependant sa femme lui reprochait tous les jours qu'il était trop bon, trop tendre, trop compâtissant. Dans les occasions solennelles lorsqu'il était invité à quelque cérémonie, il y trouvait presque toujours un sujet de dérision ; mais lorsqu'il ne s'y attendait pas, lorsque par hazard il voyait passer une noce, un baptême, il était extrêmement touché et ne disoit mot.

Il n'était point ce qu'on appelle un savant, mais il avait beaucoup lu, et savait appliquer à propos ce qu'il avait lu

lu, quoiqu'il affectait de mépriser la science, et qu'il fut l'ennemi juré des systêmes, ce qui était un sujet continuel de disputes entre le ministre Belman et lui.

Le capitaine Rosenbach prétendait que le caràctere de son frere et le sien se ressemblaient beaucoup, mais il était le seul à le trouver ainsi : en apparence ils étaient absolument l'opposé l'un de l'autre ; le capitaine était doux, tranquille, silencieux, toujours disposé à céder ; il craignait les émotions du cœur, et son frere s'en moquait quand il ne les éprouvait pas lui-même. Quelque peu de rapport qu'il y eut entre les deux freres, ils étaient fort unis, et ils avaient l'un pour l'autre une tendre amitié. Le trésorier qui contredisait à chaque instant sa femme, ses domestiques et tout le monde, était presque toujours

du même avis que son frere. Ils s'entendaient si bien, qu'il suffisait d'un signe pour se communiquer leurs idées : leur conversation en présence d'autres personnes était toujours par des signes ; un regard de côté, un petit coup sur l'épaule, un serrement de main, un sourire avaient leur signification particuliere. Le capitaine ne parlait volontiers que lorsqu'il était en tête à tête avec Ferdinand, et Ferdinand se taisait alors comme s'il eut voulu se laisser instruire par son frere.

Madame Rosenbach, femme du trésorier, était ce qu'on appelle vulgairement une bonne femme ; elle aimait son mari ; il lui était fort attaché, et cependant il y avait presque toujours entr'eux deux une petite dispute établie ; elle attachait un très-grand prix à son habileté dans la

conduite de son ménage, et son mari aurait préféré qu'elle s'en occupât moins ; il lui passait cependant ses prétentions sur cet objet ; mais lorsqu'elle allait trop loin, il lui disait en riant ; ah ! ma femme, *les superbes boutonnieres*, et elle se taisait alors d'un air humilié.

Voici quelle était l'origine de ce mot que Ferdinand avait adopté lorsqu'il voulait se moquer des prétentions exagérées sur des objets de peu d'importance. Dans la petite ville de Renberg où ils habitaient, il y avait un barbier qui venait assidument de deux jours l'un faire la barbe à Mr. le trésorier ; cet homme en sa qualité de barbier, était un causeur impitoyable et un hableur de la premiere force ; Ferdinand s'en amusait extrêmement ; il trouvait toujours un nouveau sel à ses contes, et lorsqu'il

n'était pas de bonne humeur, il était sûr de retrouver sa gayeté sous le rasoir de son favori. Cet homme avait mis son fils en apprentissage chez un tailleur de la capitale : un jour Mr. Rosenbach lui demanda des nouvelles de ce fils.

Mon fils, Mr. le trésorier, dit le barbier en reculant quelques pas, et en étendant la main dont il tenait le rasoir, mon fils est véritablement un génie ! il n'y a qu'un an qu'il apprend le métier de tailleur, et il a fait des boutonnieres à l'habit d'un gentilhomme, mais des boutonnieres.... Vous ne pouvez pas vous en faire une idée, monsieur !.... toute la ville a admiré ces boutonnieres et on ne parle plus d'autre chose.

Le trésorier raconta le soir en riant beaucoup, ce trait d'exagération à sa femme ; bon Dieu ! ajouta-t-il ensuite

d'un air sérieux, chacun n'a-t-il pas ses *boutonnieres* qu'il croit admirées de la ville et du monde entier; de là l'origine du proverbe des *boutonnieres* dans la maison Rosenbach.

Le jeune pasteur du lieu, Mr. Belman, faisait grand cas du trésorier parce qu'il le croyait un savant, et qu'il était persuadé que sans la science le monde ne pourrait pas subsister un jour; lui-même possédait beaucoup de connaissances, et se piquait de les avoir parfaitement en ordre dans sa tête; il tenait fortement à plusieurs systêmes qu'il s'était formés, mais il affichait la tolérance et le respect pour l'opinion de chacun; sa tolérance échouait cependant contre Mr. Rosenbach qu'il accusait d'être l'homme du monde le plus intolérant; le trésorier au contraire croyait de bonne foi ne point l'être, et accusait le ministre de

ne rien pardonner. Les sorties qu'il se permettait quelquefois contre les sciences et les savans, étaient encore une pomme de discorde; le ministre était logicien et surpassait de beaucoup son adversaire dans la dispute, mais cet avantage ne lui assurait pas toujours le triomphe; Ferdinand pour soutenir son opinion se servait de comparaisons frappantes et quelquefois très-plaisantes; il échapait ainsi au moment où on croyait le tenir, présentait la question sous un point de vue tout opposé, ou l'écartait par quelque plaisanterie disparate. Il arrivait assez souvent qu'après les raisonnemens les plus forts, les plus concluans du ministre, les auditeurs s'en allaient persuadés qu'il avait tort, et que le trésorier avait remporté la victoire; les rieurs étaient du moins toujours de son côté. Il y avait un seul

point sur lequel ils se croyaient d'accord, c'est que rien dans le monde ne mérite un intérêt bien vif, ou une affliction bien profonde; dès que l'un des deux mettait en avant cette maxime, l'autre applaudissait, et cependant le lecteur s'appercevra bientôt qu'ils s'entendaient sur ce point là moins encore que sur tout autre. Notre pasteur à ses *boutonnieres* autant que personne au monde, disait Ferdinand à sa femme, lorsqu'ils avaient bien disputé.

Du reste le ministre sous des formes un peu rudes, était un homme d'un excellent naturel, qui vivait en paix avec tout le monde, travaillait au bien de tout son pouvoir, et remplissait en conscience les devoirs de son état; il faisait de très-beaux sermons, bien fleuris, bien débités, desquels Ferdinand disait; ce sont de beaux

bas de soie bien lustrés avec de beaux coins brodés, qui ont l'air bons, et qui sont de toile d'araignées. Il s'occupait des écoles, il consolait les malades et les affligés de sa paroisse, et soulageait les pauvres autant qu'il le pouvait. Alors Ferdinand ne louait pas, mais il gardait le silence, et son silence était un éloge.

Le ministre aimait tendrement sa femme ; c'était une jeune et très-jolie petite personne, émule de madame Rosenbach dans l'art de conduire une maison, mais elle avait de plus le talent de la musique, du dessin, et de la broderie ; elle se mettait avec élégance, et parlait assez bien des nouveaux romans et des pieces de théâtre : elle avait vu Klopstok à Hambourg, et en avait même reçu une lettre dont elle était très-fiere et qu'elle montrait à tous propos : du

reste elle parlait beaucoup de *sensibilité*, de *simplicité*, de *naturel*, mais elle avait, disait Rosembach, une legere nuance d'affectation dans les manieres. Elle était douce, bonne, et patiente dans l'intérieur de sa maison, et ses domestiques la trouvaient la meilleure femme du monde quand elle n'avait pas compagnie chez elle ; mais dès qu'il y avait quelqu'un d'étranger, elle prenait avec eux le ton despotique pour faire voir qu'elle avait de la dignité.

Le trésorier aimait assez cette jeune femme et lui en imposait ; elle ne faisait plus lire en sa présence la lettre de Klopstok, depuis qu'un jour à propos de cette lettre qu'elle montrait à tout le monde, il lui avait raconté l'histoire des boutonnieres.

D'autres personnages paraîtront encore dans la suite de cette histoire,

nous donnerons à mesure leurs portraits au lecteur, ou bien il prendra la peine de les faire lui-même.

CHAPITRE IV.

MADAME Rosenbach avait consenti à recevoir le petit Wilhelm, mais la réflection lui fit bientôt regretter d'avoir été si facile; elle chercha à ramener la conversation sur le sujet de cet enfant, et elle en trouva l'occasion dans une dispute qui s'éleva un jour entre son mari et le ministre. On parlait d'esprit public, et le ministre exaltait beaucoup ce sentiment auquel il donnait le sèns le plus étendu, prétendant que notre intérêt devait se porter sur les habitans du monde en général.

C'est une grande et belle idée dit Ferdinand, elle prouve du moins que nous pouvons imaginer quelles sont les vertus des êtres d'une nature plus parfaite que la nôtre; quant à nous, êtres faibles et bornés, je demande à Dieu

qu'il nous donne seulement la faculté d'aimer notre famille, nos voisins, nos concitoyens, et nos frères en Christ. Lorsqu'on me parle d'esprit public, je songe tout de suite aux Romains dont l'empire était borné d'un côté par l'Euphrate, et de l'autre par les côtes du Portugal ; *citoyens du monde*, dites-vous ; l'homme n'a que cinquante ans d'existence réelle, dont vingt au moins sont employés à apprendre un métier qui le mette en état de soutenir péniblement cette existence pendant les trente dernières années; il doit remercier Dieu, lorsqu'il lui permet de garantir de la faim sa femme et ses enfans. J'ai connu un homme, mon cher pasteur, qui avait constamment à la bouche ce beau mot de *citoyen du monde*, et qui pendant dix années à soutenu un procès avec son voisin, pour une fenêtre qui donnait

sur sa cour ; il voulut me prouver un jour que les Algériens avaient le droit d'exercer la piraterie, et que leurs voisins les Français, et les Espagnols avaient tort de les en empêcher..... Et votre voisin avec sa fenêtre, lui dis-je en l'interrompant ? Que le diable l'emporte, s'écria-t-il ; je le quittai et me dis à moi-même en m'en allant, Dieu nous préserve de cette philantropie qui nous empêche d'aimer nos voisins. Il s'éleva là dessus une dispute assez vive ; le ministre s'échauffa et en vint à soutenir qu'il n'y avait aucun mérite à aimer ses parens, ses frères, ses voisins, ses amis, parce que cet attachement nous était naturel, ainsi que l'intérêt qu'on prend à ses concitoyens ; mais que le vrai devoir, la vraie sensibilité était d'aimer les peuples qui vivent sous un autre hémisphère. Le trésorier qui s'échauffait aussi, soute-

nait que l'on ne devait aimer que ses plus proches parens. Le ministre partit fort en colère, et faisant presque le vœu de ne plus parler avec un homme dont le cœur était si rétréci.

Ferdinand se promenait avec agitation, sa robe de chambre flottait au gré du vent, il fronçait le sourcil et ne répondait rien à sa femme et à son frère qui cherchaient à l'appaiser. Après beaucoup de *mais*, de *cependant*, de *il faut convenir que* &c. &c., le capitaine dit enfin d'un ton presque aussi faché que son frère : je ne comprends pas comment le ministre ose soutenir une pareille proposition.

Bah, répondit Ferdinand, et moi donc.... Si nous avions disputé plus longtems, nous en aurions soutenu de bien plus étranges. — Le capitaine tendit la main à son frère en silence. — Tu as raison, continua Ferdinand,

on ne dit plus que des absurdités quand on dispute, et cependant je ne puis me défaire de cette habitude.

Pour moi, dit Mad. Rosenbach, je songeais pendant votre dispute à cet enfant que nous voulons prendre ; ce qu'a dit mon mari sur la prédilection que nous devons avoïr pour nos parens, m'a frappée ; j'ai fait là dessus des réflexions. N'avons-nous pas d'autres enfans dans notre famille, ou dans notre voisinage ? Et si nous voulons faire une bonne œuvre..... Je le répéte, mon mari a raison, on se doit d'abord à ses proches. Ferdinand n'était pas accoutumé à voir sa femme de son avis, il en fut flatté, et se rapprocha d'elle.

— Une bonne œuvre, dis-tu, eh bien, explique-toi!

— *Madame Rosenbach.* Oui, si nous voulons faire une bonne œuvre, il y a d'autres créatures, que cet.....

— *Ferdinand.* Comment, d'autres créatures ! que veux-tu dire ? tu n'entends pas j'espère, un chat, un chien..... quelle est ton idée ?

— *Madame Rosenbach.* Un enfant d'honnêtes parens; qui serait dans la misère et que nous soulagerions en nous chargeant de leur enfant. Voilà ce que j'entends; mais celui d'une..... Elle s'arrêta pour ne pas donner à son mari l'envie de disputer. Il regardait fixement devant lui. — J'espère, dit-il, ma chère amie, que tu ne veux pas faire retomber sur cet innocent enfant la faute de ses parens; j'en serais faché, quoique je sente bien que cet effet est du plus au moins inévitable dans le monde; mais on peut l'éviter chez nous... Au reste tu as raison, un pauvre enfant d'honnêtes parens, cette idée me plait. En connais-tu quelqu'un ?

Madame Rosenbach, charmée d'avoir si bien réussi, regarda son beaufrère, dont elle redoutait les reproches, mais il écoutait sans rien dire d'un air très-tranquille, et même approbateur, qui l'encouragea. Les Saulteman dit-elle sont un peu nos parens, ils ont chez eux une pauvre niéce, c'est un enfant charmant.

— N'est-elle pas trop âgée, dit le capitaine ?

— Une fille, dit Ferdinand, oui très-bien ! mais si nous voulons la prendre, il faut attendre encore quelques années.

Tu as raison, mon frère, s'écria le capitaine en se levant vivement, et se frottant les mains, encore quatre ou cinq ans si j'ai bien déviné ton idée.

— Parfaitement, lui dit Ferdinand en lui frappant l'épaule, et nous laisserons faire la nature, sans nous en mêler.

— Sans doute, et je n'en suis pas en peine, elle va toujours son chemin. Si c'était la volonté de Dieu, un couple heureux nous remplacerait.

Madame Rosenbach n'y comprenait rien du tout. Quel couple ? de quoi parlez-vous, dit-elle d'un air étonné ?

— De notre petit garçon, dirent-ils tous deux à la fois, et de la jeune fille que nous éléverons pour lui.

Ce n'était pas le compte de Mad. Rosenbach. Les deux frères n'avaient pas même eu l'idée qu'il fut question de rejetter l'enfant d'adoption du capitaine, et lorsque Madame Rosenbach avait parlé de prendre un autre enfant, tous les deux en même tems pensèrent à une petite compagne pour le jeune Wilhelm. Elle vit donc bien qu'elle ne parviendrait pas écarter le petit garçon, mais elle dit d'un ton un peu piqué, l'éducation d'un enfant

illégitime ne nous fera pas un grand honneur dans le monde ; la pomme ne tombe jamais loin du tronc. A peine eut-elle dit ce mot qu'elle s'en répentit ; elle s'attendait à un trait piquant de son mari ; il ne lui manqua pas. C'est très-vrai, dit-il avec amertume, il arrivait souvent à ta mère, lorsque les choses n'allaient pas à sa fantaisie, de se permettre des mots biens durs, même contre un innocent, mais l'instant après elle en avait du regret. Mad. Rosenbach baissa les yeux en rougissant, puis elle vint embrasser son mari avec un mouvement de honte et de tendresse. Tu avais raison cependant, lui dit-il, les enfans tiennent ordinairement des inclinations de leurs parens. Tu ne connais pas le père de Wilhelm, mon frère ?

— Je le soupçonne, répondit-il, mais il est possible aussi que je me trompe.

—*Ferdinand.* Je voudrais connaître ce pere, l'éducation de cet enfant serait plus aisée ; si nous savions quels sont ses parens,nous n'aurions qu'à travailler à combattre de bonne heure leurs défauts. Henri secoua la tête d'un air de doute. Ferdinand entama une longue dissertation sur le proverbe que sa femme avait cité sur la ressemblance des enfans avec leurs parens, et suivant sa coutume il exagera. Selon lui les vices et les vertus étaient toujours héréditaires.

Bon Dieu ! dit le capitaine, je ne puis pas le croire ; j'accorde bien que l'on peut tenir de ses parens la taille, les cheveux, la démarche, le son de voix, tout ce qu'on dépose dans le tombeau ; mais le cœur, la générosité, la vertu ! non, mon frere, c'est ce que je ne puis pas croire ; la vertu ne serait donc alors que le goût plus fin d'une

pomme reinette qui se perpétue sur tous les pommiers de cette espèce. On pourrait donc élever des hommes vertueux comme des chevaux de Meklenbourg, et en former des haras. Non, mon frere, je sais que tu as une opinion plus relevée de la vertu.

Ferdinand prit la main du capitaine et la serra dans les siennes; le ciel me préserve d'avoir cette opinion, dit-il avec feu! je prie Dieu de nous aider dans l'éducation de cet enfant; de notre côté nous ferons ce que nous pourrons pour la faire réussir. Nous ne lui montrerons que notre union, notre patience, notre amitié, notre générosité....

— Et si nous ne connaissons pas son pere terrestre, dit le capitaine, nous connaissons du moins son pere céleste, et nous savons que cet enfant est formé à son image. Madame Rosenbach vit bien par cette conversa-

tion qu'il fallait prendre son parti d'avoir cet enfant : dans le fond elle désirait depuis longtems d'en avoir un, et celui-là lui appartiendrait plus que s'il avait des parens. Elle s'y résigna donc, et pour faire oublier les paroles dures qu'elle s'était permises, elle se proposa de le recevoir avec beaucoup de solennité. Elle savait seule quel jour il devait arriver; elle invita pour ce jour là le ministre et sa femme. La compagnie était réunie quand le petit garçon fit son entrée sous le toit hospitalier du receveur. Mme. Rosenbach sortit pour le recevoir, l'apporta dans la chambre, et le remit au pasteur; celui-ci le présenta au trésorier, en lui adressant un petit discours assez bien fait, quoique improvisé. Ferdinand sourit d'un air un peu moqueur; mais il ne répondit rien, et caressa l'enfant qui était charmant. Mme. Belman qui

était près d'accoucher, le prit dans ses bras, ne pouvait se lasser de le regarder, désirait que le sien fut aussi beau, et essuyait furtivement quelques larmes qui coulaient sur ses joues.

Alors Ferdinand s'approcha, il prit l'enfant des bras de Mme. Belman, et dit d'une voix émue; j'entends ce que veulent dire ces larmes, madame, que le ciel exauce votre priere! Tu seras heureux, Wilhelm, les larmes de la beauté et de la sensibilité ont coulé sur toi. Et il le remit au capitaine, qui pleurait aussi; tu m'as enlevé, dit-il en le prenant dans ses bras, tout ce qui m'était le plus cher au monde, tout ce qui devait faire le bonheur de ma vie! mais je te pardonne, je t'aime et je te bénis, dit-il, en posant sa main sur le front de l'enfant.

Le voilà consacré, dit Ferdinand, par les larmes d'une jeune mere,

et par le pardon, et la bénédiction de celui qui veut être son pere. Ce n'est plus un enfant sans parens, ma femme, dit-il en le lui remettant. Elle était attendrie aussi, et après l'avoir caressé, elle l'emporta dans la chambre qui lui était destinée.

Les soucis arrivent avec les enfans, Mr. le trésorier, dit le ministre, vous avez sans doute un plan formé pour l'éducation du votre.

— *Ferdinand.* „ Je ne fais pas de cas des plans, M. le ministre, et surtout des plans d'éducation. J'aimerai cet enfant, et je ne suis pas en peine de la maniere dont il sera élevé ".

— *Mr. Belman.* „ Il me parait que vous n'approuvez pas une éducation réguliere ".

— *Ferdinand.* „ Mais une mauvaise éducation peut être réguliere ; je croirais même que plus elle est méthodique,

que, et plus elle est mauvaise. On cherche beaucoup trop à faire un homme d'un enfant ; on travaille comme des forçats sur le jugement ou plutôt sur la mémoire, et nous croyons avoir tout fait, quand nous avons entassé bien des mots et beaucoup d'apperçus d'idées dans une pauvre petite tête ; cependant l'homme ne vit pas seulement de pain, mais .....

— *Mr. Belman.* „ Ce que vous dites là est en ma faveur, Mr. Rosenbach. Je vais bientôt être pere aussi, dit-il, en jettant un regard tendre sur la taille arrondie de sa petite femme, et j'espere bien éviter dans les instructions que je donnerai à mon enfant, l'abus dont vous parlez ; la vérité, la vérité, voilà l'essentiel.

— *Ferdinand d'un ton moqueur.* „ Et qu'est-ce que la vérité ? On fait de la tête d'un enfant une vraie arche

de Noé; les notions y entrent deux à deux comme une procession, l'enfant se trouve bientôt y avoir toute la création..... tout ce qui est autour de lui est noyé par le déluge des sciences; lorsqu'il est plus âgé, il lui arrive comme à la colombe de l'arche, il sort, il ne trouve sur toute la terre qu'une branche de laurier, dont il se fait vite une couronne, puis il retourne dans son arche savante.

— *Mr. Belman.* „Dites-vous aussi cela de la philosophie, Mr. Rosenbach?

— *Ferdinand.* „C'est surtout de la philosophie dont je parle, et je ne crois pas lui faire tort; est-ce que son fléau n'est pas occupé à battre des épis vides, depuis Anaxagore jusqu'aux petits philosophes de ce siecle? Est-ce qu'elle ne s'occupe pas depuis deux mille ans à prouver, ce qu'on ne peut pas prouver, et ce dont personne ne doute?

Quelqu'un n'a-t-il pas soutenu, dit ici le silencieux Henri, que les bonnes œuvres étaient nuisibles pour le salut.

Oui, c'est ce qu'un prétendu philosophe a avancé, et je te prouverai une fois qu'il n'avait peut-être pas tort, dit Ferdinand avec amitié, et il détourna la conversation par égard pour son frere.

Lorsque le ministre et sa femme furent partis, le capitaine dit encore d'un air sérieux; je respecte la philosophie et les philosophes, mon frere, tu ne devrais pas témoigner du mépris pour ce qui est digne de respect.

Tu as raison, bien raison, répondit Ferdinand, et c'est à cause de toi que je n'ai pas continué; mais entendons-nous, mon frere, sur ce mot de philosophie; je respecte autant que toi le vrai philosophe qui relève la tête avec fierté lorsque tout s'ébranle et s'é-

croule autour de lui ; dont le cœur sensible et l'esprit humble croit à une providence, qui fait tout pour le mieux ; la vertu est tout pour lui ; aussi se commande-t-il à lui-même et à ses passions ; c'est un vrai roi sur la terre, parce qu'il ne craint jamais de rendre la vie qui lui fut prêtée, soit que la nature la lui demande doucement, ou la vertu avec dureté. Tel était le philosophe Socrate, qui portait en souriant la coupe de ciguë à ses lèvres, et l'avalait avec fermeté ; voilà le philosophe, mon cher Henri. Ce n'est pas de ceux-là dont je parlais tout à l'heure au ministre ; c'est de ces hommes qui ont usurpé ce titre, qui ne veulent et ne peuvent faire aucun sacrifice à cette vertu dont ils parlent sans cesse ; dont le seul talent est de faire des volumes de dissertations sur les motifs qu'avaient eu les sages

de croire en Dieu, de pratiquer la vertu, et de suppoorter la mort avec courage. Leur triste philosophie consiste à prouver que la vie est un songe, et l'avenir une folie, et ils cherchent à jouir des plaisirs de la vie de la maniere la plus méprisable, et persécutent tous ceux qui ne les admirent pas. Ils prouvent qu'on doit aimer l'homme, et ils le haissent; insensiblement ils sont parvenus à faire croire qu'un philosophe était un homme qui parlait d'une maniere incompréhensible, sur des choses incompréhensibles. Tels sont les hommes dont je disais qu'ils mettent leur opinion en avant comme le statuaire mettait sur son piédestal l'idole devant laquelle la multitude devait se prosterner, et qui auraient renversé le monde pour régner sur ses décombres.

Le ciel nous préserve de tels hom-

mes, cher frere, dit le bon capitaine, est-ce qu'il en a réellement existé de semblables ?

Et il en existe encore ! s'écria Ferdinand, mais tel ne sera pas, j'espere l'enfant sur lequel tu viens de poser ta main en le bénissant,... Dans ce moment madame Rosenbach apporta le petit dans la chambre. Le receveur le prit dans ses bras ; non sans doute, s'écria-t-il avec feu, il ne sera pas de ceux ceux-là. et il le remit au capitaine. Non, non, dit aussi ce dernier.

CHAPITRE V.

Les deux frères abandonnérent à madame Rosenbach le soin de l'éducation du petit Wilhelm jusqu'à l'âge de six ans, et ils firent bien. Les femmes qui ont des prétentions à la sagesse, ont toujours plus de préventions que les hommes contre les enfans naturels; on a vu que madame Rosenbach n'était pas exempte de cette faiblesse; mais comme elle avait naturellement un bon cœur de mere, au défaut d'enfant à elle, elle s'attacha à celui qu'elle soignait avec une extrême tendresse; il ne l'appelait que maman, il l'aimait par dessus tout, et elle en vint à le traiter, et à le gâter même, comme s'il eut été réellement son fils. Elle lui apprit à lire en jouant, pendant que son mari s'occupait d'une ingé-

nieuse méthode qu'il avait imaginée pour cet objet. Ferdinand était dans le fond plus philosophe qu'il ne le croyait lui-même, et se conduisait tout comme ceux qu'il blâmait ; il ne lisait plus que des livres d'éducation, il comparait les différens sistêmes, les analysait, les commentait, ajoutait à celui-ci, retranchait à celui-là, en parlait sans cesse ; tandis que sa femme sans en parler faisait toujours tout ce qu'il voulait faire. Le ministre était dans l'idée qu'il fallait faire lire à un enfant des livres propres à développer son jugement. Ferdinand voulait au contraire qu'on le laissat juger de tout par lui-même, et qu'on ne l'aidat que par des exemples..... Ce sont les exemples, disait-il, qui donnent aux enfans un tact sûr, un sentiment juste et prompt. Pendant qu'ils se disputaient là dessus, l'enfaut était entre les ge-

noux du capitaine, et recitait des fables de Geller, et de la Fontaine, celle du Loup et de l'Agneau le faisait fondre en larmes; le capitaine qui lui-même avait peine à retenir les siennes, lui disait: pourquoi pleures-tu, Wilhelm? C'est aux filles à pleurer, quelle honte pour un garçon! Les fables étaient permises pour les lectures de l'enfant, quoique le système de Ferdinand fut de ne jamais leur dire que l'exacte vérité: il voit bien, disait-il, que les bêtes ne parlent pas, et la morale lui fait sentir l'apologue. Mais quand les deux freres n'y étaient pas, la maman adoptive permettait d'autres lectures que le papa aurait sûrement défendues: elle lui faisait lire la traduction allemande du magasin des enfans de madame Beaumont, que madame Belman lui avait prêtée. La bonne, madame Rosenbach avait le plus grand respect

pour tout ce qui était imprimé, et n'imaginait pas qu'un livre composé exprès pour les enfans, rempli de la meilleure morale, put avoir le moindre danger pour son élève, et les contes de Fées qui s'y trouvent, étaient, il faut en convenir, ce qui l'amusait le mieux; elle les aimait avec passion, et les écoutait avec la même attention que les histoires abrégées de la bible, qui se trouvent aussi dans madame Beaumont. Pour Wilhelm, il s'amusait également de tout ce qui était un peu extraordinaire: sa maman lui disait que toute l'histoire de Moïse était exactement vraie, il crut qu'il en était de même de celle des magiciens et des enchanteurs; sa jeune imagination se forma un monde peuplé des êtres les plus bizarres, tirés indistinctement de la bible, de la mythologie grecque et des contes de fées.

Il-cachait au capitaine et au trésorier let connaissances qu'il acquerait dans ce genre, parce qu'il s'appercevait fort bien que sa mère ne lui faisait lire qu'à la dérobée ce livre intéressant; la bibliothéque de son mari était un peu trop savante pour elle, elle n'avait eu jusqu'alors aucune occasion de lire, et sa littérature, outre la bible et les prieres, se bornait au cuisinier français, et à quelques traités des jardins. Elle trouvait donc autant de plaisir que Wilhelm aux aventures du prince Titi, et du prince Fatal, et à tous les contes de Mad. Bonne. Cette lecture se faisait entre eux deux avec un zèle et un mistère qui y donnait un nouveau plaisir; et Ferdinand qui ne s'en doutait pas, était émerveillé de la facilité avec laquelle l'enfant avait appris à lire. Un jour il échappa à Mad. Rosenbach de dire à propos de cette facilité; c'est

comme s'il était doué par les fées. Son mari lui dit avec un ton sérieux ; — Des fées, ma femme, ne t'avise pas, je te prie, d'en parler au petit Wilhelm. Elle n'osa pas avouer qu'il les connoissait tout aussi bien qu'elle ; mais bientôt, grace à l'esprit de contradiction de Ferdinand, elle fut rassurée. Le lendemain le ministre insistait sur ce qu'on devait éviter tout ce qui pouvait faire naître des préjugés ou des idées superstitieuses dans l'esprit des enfans, et exagérant, suivant sa coutume, il disait qu'il ne fallait pas même leur faire connaître les noms de *revenant*, de *sorcier*, de *magicien*, de *diables*, à peine ceux d'*anges*.

Et pourquoi donc cela, dit Mr. de Rosenbach? Il me semble que l'on doit former leur imagination, comme leur jugement, et le monde réel n'est-il pas pour eux un monde magique ? Quand

ils croiraient un moment, aux magiciens, aux enchanteurs; ils s'en désabuseront avec le tems; et ce monde fantastique des années de l'enfance devient souvent pour le désert de la vie, pour la Sibérie de la vieillesse, un beau songe auquel on sacrifierait volontiers la réalité.

Ce qu'il disait là était absolument pour contredire le ministre, suivant son usage; sa femme fut charmée de lui entendre énoncer cette opinion; elle ne dit rien, mais se proposa de la citer dans l'occasion comme une autorité: elle emprunta alors sans scrupule de Mad. Belman, qui avait une petite bibliotheque de femme, le cabinet des fées, et toutes les fois qu'elle était seule avec Wilhelm, il lui en faisait la lecture. On conçoit aisément que la petite tête de l'enfant fut bientôt remplie de fées, d'enchanteurs, de génies, de gnomes,

et de silphes. Il croyoit à la puissance de la grande *Alquife*, reine des fées, comme à la chose la plus prouvée et la plus redoutable, et desirait avec passion de la rencontrer et de s'attirer son amitié : pour rien au monde il n'aurait fait de mal à aucune bête dans l'idée que c'était peut-être une fée en pénitence dont il se ferait une bonne amie, et il en tira du moins l'avantage de s'accoutumer à l'humanité.

A tous les contes de fées, il mêla aussi les évènemens extraordinaires de l'histoire ancienne ; il ne lui vint jamais dans l'esprit de demander si les histoires de Cadmus, d'Oedipe, de Cyrus, de Romulus, &c. &c., étaient plus ou moins vraie que les contes, et il faut avouer que quand il l'aurait demandé à sa bonne mère, il n'en aurait su ni plus ni moins. Il en était de même de beaucoup d'autres notions qui entraient

dans la tête de l'enfant par la porte des préjugés. Le capitaine avait fait la guerre de sept ans dans l'armée des alliés, sous les ordres du duc Ferdinand. Depuis lors il avait conçu une haine invétérée contre les Anglais et ne leur avait jamais pardonné leur conduite avec les Allemands. Le trésorier au contraire mettait les Anglais au-dessus de tous les peuples du monde à cause de leur belle constitution. Sur ce seul point les deux frères n'étaient pas d'accord, aussi évitaient-ils de le toucher dans leurs conversations, mais le capitaine s'en dédommageait avec le petit Wilhelm; dans toutes les occasions il lui parlait de sa haine contre cette nation, et parvint à lui inspirer le même sentiment. D'un autre côté le trésorier parlait à l'enfant des *Bretons* comme du premier peuple de la terre, aussi Wilhelm en causant avec

sa mère lui parlait avec horreur des Anglais et avec enthousiasme des Bretons.

Wilhelm apprit donc du capitaine tout ce qui tenait au militaire et tous les évènemens de la guerre de sept ans; il lui apprenait de plus l'astronomie qu'il aimait avec passion, et qu'il savait assez bien; cette étude amusait beaucoup l'enfant, le soir assis sur les genoux du bon oncle Henri, il montrait avec son petit doigt les constellations qu'il savoit fort bien distinguer et nommer, voilà Orion, disait-il, voilà les Pleyades, voilà Jupiter, et voilà Sirius, lui disait le capitaine, c'était son étoile favorite, parce qu'il croyait que c'était le point central de l'univers.

Ferdinand donna enfin à lire à l'enfant quelqnes livres de voyage, entr'autres ceux de Chardin pour lesquels

il se passionna parce qu'il y retrouvait quelques-uns des rêves des Mille et une nuit. Il apprit par cœur l'histoire, les mœurs et la géographie de la Perse; il connoissait comme sa chambre les tombeaux d'Hafi et de Saadi; il savait des passages entiers de leur poésies et préférait les fables de Saadi à celles de Gellert; il formait le projet de devenir un poëte pour que ses concitoyens jettassent aussi des roses sur son tombeau, et qu'il fut arrosé du précieux vin de Schiras. Les idiles de Gesner douces comme le premier amour d'une jeune vierge, firent aussi une profonde impression sur son ame innocente; le capitaine les avait achetées dans le tems de ses amours avec la jeune Saxonne, et sur sa recommandation, mais il ne l'avait jamais lu; ce genre pastoral ne lui plaisait pas: Wilhelm en furetant dans sa chambre

était tombé sur cet ouvrage, et l'avait étudié jusqu'à ce qu'il put l'entendre, il en fit la lecture à sa bonne mère adoptive qui en fut aussi enchantée que lui.

Le trésorier se donnait beaucoup de peine pour l'éducation de Wilhelm ; il mettait son ambition à effacer à force de talens et de vertus la tache de la naissance de cet enfant ; il était sans cesse occupé soit à lui donner de bons principes, soit à éviter tout ce qui pourrait les altérer ; rien ne m'échappe, disait-il, et cependant il ignorait les lectures secrettes que lui faisait faire sa femme, et ne s'apperçevait point de leur effet dans la tête, et dans le cœur du petit garçon. Il lui apprenait avec affection la science, que lui-même avait étudiée toute sa vie, les mathématiques ; quand l'occasion s'en présentait il lui faisait quelques leçons de

morale, tantôt en sentences sublimes qu'il prononçait avec l'expression d'une ame émue, tantôt en y joignant des satires amères contre les hommes et leurs vices; quoiqu'il se moquat souvent lorsque le ministre était là, des plans et des systêmes, lui-même s'était cependant formé un plan suivi d'éducation; il entrait dans ce plan d'abandonner à-peu-près l'enfant à lui-même, pour que son jugement se format d'une manière plus sûre, plus vraie, et d'après sa propre expérience.

Il s'apperçut enfin que Wilhelm lisait beaucoup, mais il ne se douta pas qu'il put avoir d'autres livres que ceux qui étaient dans la maison, c'est-à-dire, les fables de la Fontaine, de Geller, et les voyages de Chardin, et n'eut aucun soupçon des contes de Fées, des idilles de Gesner, et du magasin des enfans.

Wilhelm était peu communicatif, surtout avec papa Ferdinand qui n'encourageait pas la confiance. A l'exemple de toute la maison, l'enfant le respectait beaucoup, et lui parlait fort peu ; d'ailleurs il était intelligent, il calculait déja avec facilité ; il dessinait assez correctement ; il était avancé dans les mathématiques, et il écoutait avec plaisir les leçons de morale, parce qu'elles était accompagnées d'exemples tirés de l'histoire, qui l'amusait beaucoup ; mais comme Ferdinand parlait toujours lui-même sans faire jamais de questions à son élève, il ignorait tout ce qui se passait dans sa tête, et les êtres imaginaires dont elle était peuplée.

Le capitaine de son côté, l'occupait de récits continuels des évènemens de la guerre de sept ans ; il lui montrait des plans de batailles, de forti-

fications ; il lui faisait lire la vie du prince Eugêne : l'enfant s'en amusait aussi ; mais moins que le capitaine lui-même. Tous ses récits de siéges, de batailles, l'animaient tellement qu'il ne faisait pas plus d'attention que son frère à ce qui se passait dans la tête de Wilhelm. Mais c'était à sa bonne mère qu'il ouvrait entièrement son cœur, c'était elle seule qui le connaissait parfaitement, et l'aimait tous les jours davantage ; elle partageait tous ses innocens plaisirs, et l'écoutait avec délices lorsqu'il lui racontait ses réveries avec sa douce voix enfantine, son regard animé, et son éloqnence simple et entraînante ; elle croyait d'aussi bonne foi que lui aux apparitions, aux sorciers, aux devins, aux bons et aux mauvais génies, il n'y avait que les Fées auxquelles elle ne crut pas. Elle voulut essayer une ou deux

fois de faire douter l'enfant de leur existence ; mais elle craignit d'affaiblir sa foi sur les *autres vérités* dont elle était persuadée, et préféra de lui laisser une erreur pour ne pas risquer d'en faire un esprit fort qui ne croirait plus a rien.

De cette maniere l'enfant se créa un monde idéal où il vivait seul, et son caractère prit une teinte d'originalité qui ne ressemblait en rien à celle des gens qui l'entouraient, seulement il tint du papa Ferdinand un penchant invincible à faire des expériences ; c'est ainsi qu'à l'âge de six ans, il s'échappa, grimpa au risque d'être tout le jour sans manger, sur une montagne assez élevée, uniquement pour voir ce que devenait le soleil quand il était derrière ; il n'avait parlé à personne de son projet, on le chercha tout le jour avec inquiétude ; enfin le

capitaine le trouva le soir au sommet de la montagne ; il consentit aisément à revenir parce qu'il n'avait pu découvrir la place où le soleil s'arrêtait.

Le capitaine lui fit des reproches assez vifs et le prévint qu'il serait châtié par papa Ferdinand. Wilhelm lui répondit seulement, quand je serai grand, j'irai jusqu'au bout de la terre pour voir sur quoi elle repose, et où le soleil se cache pendant la nuit. Quand Ferdinand sut le motif de l'escapade du petit Wilhelm, il se rappella combien il en avait fait de semblables dans sa jeunesse ; au lieu de le punir de sa curiosité, il lui dit que la terre n'avait point de bout, et qu'elle était ronde. L'enfant sécoua la tête d'un air de doute. Le capitaine lui assura la même chose ; eh! bien, s'écria Wilhelm, je veux devenir matelot, et je verrai bien alors si la terre est ronde ou non.

Il avait pris encore du trésorier une froideur apparente qui souvent avait l'air d'humeur ; le plus léger reproche pénétrait au fond de son cœur sensible ; il restait debout en silence les yeux baissés, le front ridé, les lèvres avancées : lorsqu'on l'accusait à tort, que son petit orgueil, ou son sentiment était blessé au vif, il sortait sans dire un mot, cherchait un coin retiré dans le jardin, et versait un torrent de larmes.

Quelquefois aussi c'était auprès de sa bonne mère qu'il allait se livrer à sa douleur ; il lui confiait son chagrin d'avoir été grondé ou blamé injustement. Pauvre enfant, lui dit-elle une fois dans une occasion semblable, pauvre innocent Wilhelm, pourquoi n'as-tu rien dit pour ta défense ? Il se tut et dit seulement à demi voix, *Hossein*. C'était le nom d'un vertueux

Persan

Persan pour qui il avait conçu la plus vive admiration, et à l'exemple duquel il avait résolu de tout supporter avec patience, et de tout pardonner. Mad. Rosenbach seule connaissait donc toute la sensibilité, toute la noblesse du cœur de cet enfant. Ferdinand le croyait seulement ferme et courageux et s'en réjouissait. Henri pensait avec plaisir que l'on pourrait en faire un bon soldat. Le ministre seul ne l'aimait pas ; cet enfant a bientôt sept ans, disait-il, et qu'a-t-il appris ? Rien qu'un peu de mathématiques.

CHAPITRE VI.

WILHELM était depuis un an dans la famille Rosenbach, lorsque Henriette, la fille du ministre, vint au monde. L'enfant dont nous avons vu Mad. Belman enceinte naquit très-faible, et mourut peu de tems après ; la joie des parens fut donc inexprimable à la naissance de cette fille, qui par sa force et sa vivacité promettait de vivre.... Ils demandèrent le trésorier et le capitaine pour parains ; ce dernier lui donna le nom d'Henriette. Le ministre en sortant de l'église fit un long discours dans lequel il développa au trésorier son système d'éducation, au moyen duquel Henriette devait devenir la plus parfaite des femmes ; il trouva moyen d'y glisser quelques mots désapprobateurs sur la manière dont on élevait le

petit Wilhelm : ces mots furent trouvés assez déplacés par Mad. Rosenbach, et par le capitaine ; elle en rougit de dépit, et le capitaine en fronçant le sourcil regardait son frère, comme pour l'inviter à dire quelque chose à ce sujet. Il aurait fallu moins que cela à l'ordinaire pour exciter Ferdinand à répondre des choses piquantes au ministre ; il s'agissait d'un système, et sa manière de faire était critiquée ; cependant il ne dit rien, il ne se permit pas la moindre objection ; quand le ministre eut fini, il lui donna pleine raison, et tous les deux se séparèrent les meilleurs amis du monde.

Comme ils sont déja fiers de leur petite fille, dit Mad. Rosenbach en rentrant chez elle : ils auront beau faire, elle ne sera jamais à comparer avec notre Wilhelm, il est infiniment plus beau.

Je crois, dit Ferdinand, que notre petite filleule sera plus jolie autant qu'on peut en juger sur un enfant d'un mois

— Nous verrons cette belle éducation d'après les grands principes, continua Mad. Rosenbach d'un ton ironique.

— *Ferdinand.* „ Je leur souhaite beaucoup de succès, et qu'ils puissent seulement exécuter la moitié de leur plan.

— *Le capitaine.* „ Voilà du moins ce que tu aurais pu leur dire.

— *Ferdinand.* „ Pourquoi donc ? le plan que le ministre nous a exposé, était dicté par le cœur d'un père ; pour rien au monde je n'aurais voulu lui dire quelque chose de dur, ou de désobligeant. Je n'ai point d'enfant à moi, et je puis trouver ridicule des choses qui entrent peut-être dans les sages dispositions de la nature : je ne

comprends point, il est vrai, comment des parens peuvent voir dès le premier instant toutes les vertus et toutes les perfections dans la faible et petite créature qui vient de paraître au monde, mais c'est ainsi; et faut-il parce qu'on ne comprend pas ce sentiment, troubler une joie aussi naturelle? Quant à ce que Bélman a dit de notre Wilhelm..... il est bien permis à un père d'être un peu fier un jour de baptême; c'est à la nature à répondre de ce mouvement d'orgueil, et la mère l'a payé assez cher par tout ce qu'elle à souffert. — Ne parlons plus de cela, ma femme; élevons notre enfant adoptif aussi bien que nous pourrons, et laissons faire le ministre comme il l'entend pour le sien.

Dieu bénisse toutes les femmes, et sur-tout les pauvres mères, dit le capitaine! avec le ton et la phisionomie

de la compassion, elles ont un cruel moment à passer tandis que nous.....

— Je ne vois pas ce qu'il y a de si merveilleux à mettre au monde un enfant, dit Mad. Ronsenbach avec amertume.

— *Ferdinand.* „ Rien sans doute, des millions de femmes mettent des enfans au monde..... laissons cela, ma femme..... on ne peut parler de ce qu'on ne connaît pas.

— *Mad. Rosenbach.* „ Ce qui me choque sur-tout, c'est que Mad. Belman lorsqu'on lui a ramené sa petite, a dit avec un ton orgueilleux, qu'elle ne changerait pas son sort avec celui d'une reine. Je ne vois pas de quoi elle a tant à se glorifier.

— *Ferdinand.* „ A-t-elle dit cela ?

— *Mad. Rosenbach.* „ Oui, en propres termes.

— *Ferdinand (avec émotion et le-*

vant les yeux au ciel) Eh bien ! je remercie Dieu de toute mon ame, de ce qu'il a donné à tant de milliers d'hommes un bonheur auprès duquel ils comptent une couronne pour peu de chose, et puisqu'il nous l'a refusé, je lui demande du moins qu'il nous donne la patience et la générosité de prendre part aux sentimens d'orgueil et de plaisir qu'éprouve une mère en serrant contre son sein l'enfant qu'elle a porté, et mis au monde avec douleur ; c'est là ce que toutes les femmes éprouvent bien plus vivement que les hommes, et c'est bien juste, c'est le dédommagement de leurs souffrances. Dans une nôce je reconnaîtrai toujours la mère de l'épouse à son air triomphant, et le père à ses regards de tendresse et de bénédiction. Une mère regarde même avec fierté autour d'elle lorsqu'il lui est arrivé d'avoir assez de courage

pour châtier son enfant.

Mad. Rosenbach n'était pas persuadée; cependant elle se tut, parce qu'elle sentit que son mari avait découvert le petit mouvement d'envie qui s'était élevé dans son ame; elle s'approcha d'un fauteuil où s'était endormi le petit Wilhelm âgé pour lors de trois ans, elle baisa ses lèvres vermeilles. Dieu conserve dans mon cœur, dit-elle en regardant son mari, le sentiment maternel que m'inspire ce charmant enfant, je le crois tout aussi vif que celui de Mad. Belman pour sa petite filleule.

Ferdinand embrassa sa femme.

Je veux, dit le capitaine, donner à notre filleule pour ses étrennes, un bon claveein; n'as-tu pas remarqué, mon frère, que le ministre a fait aujourd'hui pour la première fois, l'observation que le sien ne valait rien?

Il pensait sûrement à sa fille dans ce moment là.

Sûrement mon frère, mais si Wilhelm n'apprend pas lui-même à jouer du clavecin, puisse le ciel lui accorder un cœur comme le tien ? Ce bel instrument d'amour, de bonté, de générosité. Prends cet enfant, ma chere amie, et allons nous coucher.

Je n'ai pas de scène pareille à raconter dans la maison du ministre ; les parens s'assirent auprès du berceau de leur enfant, et leur imagination s'occuppa d'un avenir couleur de rose ; j'espère, dit la mere en regardant la petite Henriette, j'espère qu'elle sera jolie.

— *Le ministre.* „ Oui sûrement, ma bonne amie si elle te ressemble ; mais dans le fond qu'est-ce que la beauté auprès des perfections qu'une bonne éducation peut lui donner ? J'es-

père en faire une fille qui sera digne d'être recherchée par les hommes les plus dinstingués. Que je m'estime heureux d'avoir acquis quelques talens, que j'ai regardés long-tems comme inutiles ! la musique, le dessin, les langues vivantes ; mon poste me laisse assez de loisir pour me dévouer presqu'entierement à l'éducation de cette chere enfant ; dès que ses petites mains en auront la force, je veux qu'elle commence le clavecin.

— *Mad. Belman.* „ Je ne veux pas qu'elle soit jamais sans gands. Tu conviendras, cher ami, que les précautions qui conservent la beauté, ne doivent pas être négligées.

— *Le ministre.* „ Je veux qu'elle apprenne la philosophie comme si elle était un homme.

Mad. Belman. „ Je pense que les belles lettres conviendront mieux à une

jeune fille, que la philosophie.

— *Le ministre.* „ J'entends la philosophie des graces, celle qui peut rendre une jeune personne plus intéressante. Comme la ville n'est pas éloignée, nous pourrons faire venir un maître de danse ; le petit Wilhelm en prendra sûrement aussi des leçons. Je t'avoue que j'ai de très-grands desseins sur notre petite Henriette ; j'imagine qu'elle deviendra plus qu'une femme de ministre.

C'est ainsi que la vanité de ses parens traçait déja dès le berceau le sort brillant de leur enfant ; la mère trouvait dans ses petits traits à peine formés, tous les présages de la beauté, et le pere voyait dans chaque mouvement, dans chaque cri, des traces d'intelligence et de vivacité d'esprit.

La petite Henriette croissait au milieu des plus tendres soins, et de l'ad-

miration continuelle de tout ce qui l'entourait. Quand le capitaine lui fit présent d'un clavecin à son premier jour de naissance, on ne pensa point à sa bonté, à sa générosité, mais seulement à l'idée que l'on avait chez le trésorier des talens futurs de la petite. Le ministre la prit sur ses genoux, et l'approcha du clavier ; l'enfant leva ses petits pieds, les posa sur les touches, et son pere observa qu'elle annonçait déja beaucoup de mesure et d'oreille.

Les éloges continuels de cet enfant, et l'orgueil maternel de la femme du ministre, donnaient beaucoup d'humeur et de dépit à Mad. Rosenbach ; malgré cela elle fut obligée de convenir au bout de quelque tems que la petite Henriette annonçait vraiment infiniment d'intelligence; dès l'âge de trois ans elle avait déjà un petit babil assez raisonnable;elle savait par cœur plusieurs petites

chansons, et deux ou trois fables, qu'elle chantait et recitait avec beaucoup de gentillesse ; elle étoit toujours de bonne humeur, et s'approchait en courant, avec les graces de son âge, de tous ceux qui l'appelaient. Elle devint bientôt la favorite de son parain le trésorier ; elle était continuellement sur ses genoux, et il ne venait jamais chez le ministre sans lui apporter quelque petit présent.

Cette prévention pour la petite idole de Mr. Belman, établit plus d'harmonie et d'intimité entre les deux voisins ; pour la première fois Ferdinand était de l'avis du ministre lorsqu'il disait que la petite était charmante, et pour la première fois le ministre trouva que Ferdinand avait beaucoup de justesse dans l'esprit, puisqu'il *savait apprécier* Henriette.

CHAPITRE VII.

Cette harmonie ne régnait pas tout-à-fait de même entre les deux dames ; Mad. Rosenbach qui avait vraiment un cœur de mère pour son cher petit Wilhelm, était piquée au vif de ce qu'il était si fort éclipsé par la petite Henriette. Il était timide, froid, silencieux, et n'abandonnait pas la jupe de sa *bonne maman*, surtout quand ils étaient chez le ministre. Souvent elle essayait de le faire causer, lorsqu'elle voyait M. Belman le regarder d'un air de pitié, elle mettait vite la conversation sur la Perse, sur l'arithmétique, sur les mathématiques ; mais il n'y avait pas moyen de faire parler Wilhelm, même sur ce qu'il savait. Sa mère adoptive lui faisait de vifs reproches de sa gaucherie et de son

opiniâtreté, quand ils étaient rentrés chez eux. Elle le pria, elle le conjura si instamment d'être plus causant, plus gentil, que pour lui faire plaisir, il fit un jour un essai qui lui réussit mal. Le capitaine parlait d'un très-beau tableau du jugement dernier qu'il avait vu; ce qui m'a le plus frappé, disait-il, c'est la figure de la Vierge Marie; elle est dans une gloire, prosternée devant le trône de Dieu; son beau visage exprime l'amour et la compassion; elle prie pour le salut des hommes....

Vous vous trompez, papa, s'écria Wilhelm, ce n'est pas Marie, c'est Fatime, qui sera là au jour du jugement devant le trône d'Alla, elle tient dans une main le cœur, et dans l'autre la tête de ses deux enfans, Hossein, et.... Que diantre nous dis-tu là, s'écria Ferdinand en riant? Qui est cet Hossein? Le fils de Fatime, répondit

Wilhelm, qui est mort volontairement pour que ses disciples fussent reçus dans le ciel.

Cette doctrine, toute Persanne qu'elle était, frappa beaucoup les deux frères, ils se regardérent en souriant, puis Ferdinand dit à Wilhelm, tais-toi, tu ne sais ce que tu dis; ton Hossein était un fou ainsi que toi.... mais où est-ce que cet enfant prend ces idées. Le capitaine sécoua la tête d'un air fâché. Le ministre qui ne connaissait point le koran prit un air scandalisé et mécontent; vous devriez, dit-il, faire plus d'attention à cet enfant, il dit des choses trop extraordinaires. Wilhelm se tut, et ses yeux se remplirent de larmes; on avait traité de fou son cher Hossein; il cacha son visage sur les genoux de sa bonne mère, et quand il fut un peu calmé, il lui dit tout bas qu'il ne pouvait comprendre qu'on ne

connut pas mieux la famille d'Ali.

Mad. Rosenbach fut enfin obligée de s'accoutumer à voir tous les étrangers et même son beaufrère et son mari, admirer la petite Henriette, et ne faire nulle attention à son cher Wilhelm. Elle essaya quelque fois, malgré son respect accoutumé pour les opinions de son mari, de rabaisser le mérite d'Henriette; elle voulut aussi donner à Wilhelm quelques-uns de ces talens précoces qu'on admire chez les enfans. Elle lui fit apprendre le dessin, il n'alla pas au-delà des figures de mathématiques; la musique, il y réussit mieux, et fit assez de progrès sur le violon, mais il avait l'air malheureux toutes les fois qu'on le priait d'en jouer.

Je ne sais pas, disait un jour le trésorier, ce qui manque à cet enfant, je suis content de sa tête, encore plus

de son cœur ; je crois qu'il lui manque le don de paraître, l'apropos du tems, du lieu, pour montrer véritablement ce qu'il est. Voyez la petite Belman, elle se trouve toujours au clavecin au moment où on veut l'entendre ; si Wilhelm veut jouer de son violon, il choisit l'instant où toutes les cloches de la ville sont en branle ; la petite chante son petit couplet, et recite sa fable quand elle voit la conversation languir, rit lorsque tout monde est en train de rire, pleure même à propos ; tout ce qu'elle fait est précisément ce qu'on désirait. Pour Wilhelm le jeu de ses pensées tient à un fil que personne ne connait ; il garde le silence le plus obstiné pendant huit jours, et quand on ne pense plus à lui, il tombe comme une bombe au milieu d'une conversation, et dit les choses les plus singulières.

Rien n'était plus vrai, mais Mad. Rosenbach n'était point disposée comme son mari à en rejeter la cause sur le hasard et sur le caractère des deux enfans ; elle croyait qu'il y avait un dessein prémédité de la part de Mad. Belman d'écraser Wilhelm pour relever d'autant plus Henriette. Elle prit la mère et l'enfant dans un vrai guignon et les regardait comme les uniques causes de l'humiliation de son petit favori ; à chaque occasion elle cherchait à son tour d'humilier la petite ou la maman, et de les tourner en ridicule, sans que le trésorier s'en aperçut. Elles devinrent ennemies déclarées. A chaque dispute qui avait lieu, au retour de chaque soirée, Madame Rosenbsch soufflait dans le cœur de son mari un peu de l'animosité et de la colere qui remplissait le sien. Mad. Belman en faisait autant de son côté,

et au moment où Ferdinand s'y attendait le moins, il reçut le billet suivant du ministre.

Monsieur le trésorier.

„ Sans avoir perdu la moindre chose
„ de l'estime que m'inspire votre ca-
„ ractère franc et loyal, il faut que
„ nos relations cessent. Un génie
„ ennemi de l'harmonie qui régnait
„ entre nos deux familles, semble de-
„ puis quelque tems avoir soufflé sur
„ nous un poison qui pourrait à la
„ fin produire le fâcheux effet d'alté-
„ rer notre morale; nos conversations,
„ vous devez vous en appercevoir,
„ se terminent rarement sans aigreur:
„ il faut nécessairement qu'il y ait
„ entre nous quelque mobile de re-
„ poussement, quelque obstacle secret
„ à ce que nous soyons unis, qui
„ agit sur les uns et sur les autres.

„ Ce n'est pas nos cœurs certaine-
„ ment, il se pourrait que ce fut nos
„ têtes, notre manière d'envisager les
„ objets. Vous me regardez comme
„ intolérent, et je ne le suis pas; j'ai
„ de vous la même opinion, il se peut
„ que je me trompe : cet effet mal-
„ heureux agit aussi sur les autres
„ membres de notre famille; notre
„ relation n'atteint plus le but que
„ nous nous proposions, le plaisir de
„ la société; nous deviendrions à la
„ fin ennemis déclarés, ou dissimulés
„ les uns envers les autres. Prenons
„ franchement le parti qui convient
„ le mieux dans de telles circonstan-
„ ces, séparons-nous en paix. Ce
„ billet doit vous prouver la haute
„ opinion que j'ai de votre jugement,
„ et ma parfaite estime.

Belman.

Le trésorier lut dix fois ce billet,

et à chaque fois il se formait une ride de plus sur son front; il le mit enfin dans sa poche, et alla dans son cabinet pour y réfléchir seul. Il n'y resta pas longtems, et revint dans la chambre commune; là il lut son billet à haute voix, attendant ce que l'on en diroit.

Quelle sécheresse, quel orgueil! dit Mad. Rosenbach; ne croirait-on pas qu'ils sont de grands seigneurs. Bon Dieu! ce n'est pas nous qui avons recherché cette relation. Ferdinand se leva de sa place avec vivacité; ma femme, s'écria-t-il, je vois que tu n'as pas entendu un mot de ce billet, ou que tu n'est pas en état de le comprendre; certainement c'est nous qui avons recherché cette liaison et toi particuliérement.

— *Mad. Rosenbach.* Moi! je te jure..... ne te fâche pas cher ami, je puis vivre parfaitement sans eux.

— *Ferdinand.* „ C'est ce que je crois encore moins..... je crains, je crains fort, que ce génie ennemi dont Belman parle, soit.... toi, ma chère femme. Lorsqu'ils étaient ici, ta manière était si singuliere !

— *Mad. Rosenbach.* „ N'ai-je pas toujours été très-polie, très-attentive ?

— *Ferdinand.* „ Oui, de la politesse, des attentions, mais point de cordialité. Ce sont de mauvais symptômes, chez toi chère amie, que ces politesses affectées, je connois ta phisionomie.

— *Mad. Rosenbach.* „ Mais n'écrit-il pas positivement que ce sont vos éternelles disputes qui en sont la cause ? — Relis seulement. Aprésent sera-ce moi qui ne disait mot ?

Ferdinand relut le billet ; mon frère, dit-il ensuite, quelque vraie que soit ma femme à l'ordinaire, je ne puis pas

compter sur ce qu'elle me dit dans ce moment, elle est fâchée contre le ministre et contre moi ; je m'en rapporte à ton jugement ; ai-je jamais été aigre dans la dispute ; j'ai été vif, je le sais bien ; je combattais de toutes mes forces, parce que j'avais envie de vaincre. Mais de l'aigreur, et contre le ministre ! en ai-je jamais montré, mon cher Henri.

— *Henri.* „ Tu n'en as jamais eu réellement, mon frère, ni le ministre non plus ; mais vous aviez l'air dans vos disputes, des ennemis les plus acharnés. Toi qui est si bon dans le fond, tu as en disputant quelque chose de.... permets moi de te le dire.... de....

— *Ferdinand.* „ Dis hardiment, mon frère, quelque dur que ce puisse être ; je veux me corriger.

— *Henri.* „ Eh bien ! quelque chose de sardonique, de triomphant. — Que notre

notre adversaire remporte la victoire sur nous, ce n'est pas ce qui nous fait le plus de peine, mais c'est lorsqu'il a l'air de croire qu'il étoit impossible qu'il la perdit. Voilà ce qui aigrit.

— *Ferdinand.* „ Quelque chose de sardonique, de triomphant. Répète-moi cela encore une fois ; mais pense bien ; peux-tu le dire avec vérité ?

Le capitaine se leva, s'avança au milieu de la chambre. J'en suis fâché, mon frère, dit-il d'un air affligé, oui tu avais quelque chose de sardonique. Ferdinand se leva aussi, et lui tendit la main ; je dirais volontiers, s'écria-t-il, pardonnez-moi mes fautes cachées ; mais un défaut que l'on peut apprendre de son frère, n'est pas un défaut caché. Pardonne-moi, chère femme, lui dit-il en l'embrassant, je t'ai fait tort. Il se jeta dans un fauteuil,

et resta près d'une heure en silence à réfléchir ; ensuite il prit la plume, et écrivit au ministre ce qui suit :

„ Votre résolution de rompre avec „ nous, a fait de la peine à moi et „ tous les miens ; ce qui m'est plus „ douloureux encore, c'est de penser „ que je dois en attribuer la cause à „ mon ancienne et mauvaise habitude „ de mettre un ton sardonique dans „ ma manière de disputer. Je vous „ dirais volontiers, mon cher Pas- „ teur, ne disputons plus, ou du „ moins mettons y plus de calme ; „ mais j'aime trop à avoir raison pour „ pouvoir compter sur moi, et pour „ changer ma manière. Je vous re- „ mercie d'avoir ménagé mon carac- „ tère, comme vous l'avez fait dans „ votre billet d'adieu ; j'espère que „ vous le ménagerez de même dans „ votre cœur. Si je ne vous avais pas

„ estimé jusqu'à présent, je vous esti-
„ merais depuis ce billet; car je vois
„ que vous ne l'avez pas écrit d'une
„ main aussi ferme qu'à l'ordinaire.
„ Quoique vous puissiez penser des
„ individus de ma famille, vous excep-
„ terez sûrement mon frère; Béelzébut
„ lui-même ne pourrait pas faire en-
„ trer une goute de venin dans son
„ cœur, et bien moins encore un aussi
„ honnête homme que vous.

„ Je désirerais avoir l'occasion de
„ vous rendre quelque service impor-
„ tant pour reparer des torts qui pèsent
„ sur mon cœur, et bien douloureu-
„ sement je vous assure; en me fournis-
„ sant cette occasion vous me prou-
„ veriez que vous n'avez pas d'aigreur
„ contre moi.

Votre dévoué, *F. Rosenbach.*

Mad. Rosenbach aurait bien voulu lire ce billet, elle craignait que son

mari n'eut écrit d'une maniere trop humble ; pour moi du moins, dit-elle d'un ton piqué, c'est décidé, je ne retourne plus chez eux. Ferdinand fronça le sourcil, mais ne dit rien, parce qu'il avait, dans son idée, déja fait tort à sa femme deux fois dans la journée.

Le ministre après avoir lu la réponse à son billet, en fut si touché qu'il voulait aller sur le champ chez le trésorier, mais il fut retenu par sa femme qui crut voir une amère ironie dans cet aveu des torts de son voisin. Elle fut confirmée dans son idée le dimanche suivant, en allant à l'église ; elle rencontra Mad. Rosenbach qui lui rendit à peine son salut, et qui la regarda d'un air moqueur.

Quelque tems après les deux dames se rencontrérent dans une assemblée ; toutes les deux avaient envie de se

rapprocher, mais ni l'une, ni l'autre ne voulaient faire les premières avances; chacune d'elle crut voir une expression moqueuse dans les regards de l'autre; leur aigreur s'en augmenta, et la brouillerie entre les deux maisons fut plus décidée que jamais. Quelques jours après, elles firent encore un essai de reconciliation dans une maison tierce; Mad. Rosenbach crut que le meilleur moyen de rapprochement serait de parler de la petite Henriette; elle demanda de ses nouvelles, fit même ses éloges, mais avec exagération; Mad. Belman crut y voir de l'ironie; elle répondit froidement, et toutes les deux se séparérent avec encore plus d'aigreur et de mécontentement, et Mad. Rosenbach fit des plaintes amères à son mari du mauvais succès de ses avances. Ma chère amie, lui dit-il en riant, quand il n'y a pas

d'esprit de paix entre deux femmes, une reconciliation n'est entre elles, comme entre deux rois, qu'une trêve momentanée, et une source de nouvelles guerres.... il vous manque comme à beaucoup de rois, cet esprit de paix.

— Non pas à moi, cher ami, je t'assure que tu me fais tort ; j'ai voulu me reconcilier de bonne foi ; mais elle.....

— Non, ma femme, crois moi, tu ne voulais pas te réconcilier, mais seulement renouer votre rélation ; ainsi il vaut mieux que ton essai n'ait pas réussi.

CHAPITRE VIII.

Tous les individus des deux familles éprouvèrent un sentiment pénible par la désunion qui règnait entr'eux ; ils cherchaient à se rapprocher, mais en vain ; le trésorier faisait de grands raisonnemens pour montrer à sa femme, et à son frère, comment cette brouillerie avait pris naissance sans qu'il y eut précisément de la faute de personne. Il est bien affligeant, mon frère, disait le capitaine qu'il y ait pour les hommes des positions où ils soyent forcés de faire ce qu'ils ne veulent pas. Tu as raison, répondait Ferdinand, mais il ne faut pas pour cela que nous en prenions plus mauvaise opinion du ministre, de sa femme et de l'homme en général ; lorsqu'il se trouve enveloppé malgré lui dans les cent mille fils de

mésintelligence domestiques, de petites disputes, de petites prétentions de la vanité, comme Guliver, par tous les petits liens des habitans de Lilliput; il ne faudrait quelquefois qu'un effort vigoureux pour se débarrasser de tous ces obstacles, et retrouver à la fois, ses forces et sa liberté; mais on voudrait se défaire doucement de tous ces liens les uns après les autres, ce qui n'est pas possible. Que nous faudrait-il pour que nous redevinssions tous bons amis? Quelque grand malheur dans l'une ou dans l'autre de nos maisons; quelque catastrophe où le secours d'un ami devint nécessaire, où la compassion triompha de l'amour-propre; dans le fond cela me console.

— *Henri.* Non pas moi, mon frère, l'homme devrait toujours être bon indépendamment des circonstances où il se trouve; il devrait toujours

être libre d'exercer sa bonté. — Tu l'est toi, mon frère, dit Ferdinand, et nous aussi, quoique moins bons que toi; nous ne sommes pas, Dieu soit loué ce qu'on peut appeller des méchans, peux-tu décider si c'est le pasteur, ou nous qui sommes la cause de cette triste mésintelligence ? Non sûrement; ce sont quelques miseres dont nous avons de la peine à nous débarrasser parce qu'elles nous entourent continuellement; il faudrait pour cela un moment important, ou un sentiment assez vif pour nous donner les forces nécessaires, ce qui n'arrive pas souvent; nous foulerions alors aux pieds toutes les petites épines sans en sentir la piqûre, comme le héros sur le champ de bataille ne sent pas les blessures qu'il reçoit. Heureusement au moins nous savons tous les deux, le pasteur et moi, que nous ne nous haïssons pas,

que nous sommes disposés à nous secourir mutuellement si l'occasion s'en présente, et avec d'autant plus de courage et de zèle que nous sommes à présent dans un état de désunion apparente.

Le capitaine trouvait tout cela très-juste; mais il continuait à blamer son frère et sa belle sœur de ce qu'il ne voulait pas faire un effort pour se défaire de tous ces petits fils tels que ceux des *Lilipuliens*. Quant à lui, il croyait avoir assez fait pour le bonheur commun en ne se mêlant en aucune manière de la querelle, à laquelle au reste personne n'avait plus l'air de songer, à l'exception cependant de Mad. de Rosenbach, qui ne laissait passer aucune occasion de donner les torts au ministre et à sa femme; elle aurait été intarissable sur ce chapitre, si son mari ne lui avait pas imposé silence.

Le ministre rendait justice au caractère du trésorier, seulement il le trouvait difficile à vivre à cause de ses contradictions, et de son inconséquence. Personne au monde n'est plus obstiné, plus insupportable, disait Mad. Belman; alors s'élevait une dispute entre la femme et le mari, ce dernier trouvait qu'elle allait trop loin, prenait le parti du trésorier; il demandait à sa femme des preuves de cette obstination, et de définir d'abord ce que c'était que l'obstination; elle ne pouvait s'en tirer, et se fachait à son tour. Je ne suis pas surprise, lui disait-elle, si le trésorier ne pouvait supporter ta manière et ta maudite érudition toujours déplacée. Alors le ministre abandonnait la défense du trésorier pour se justifier lui-même.

On était tout aussi mécontent de la brouillerie chez le ministre que chez

les Rosenbach; au lieu de ces rassemblemens journaliers qui animaient leur vie, chacun restait chez soi à les regretter, et à ne rien faire pour ramener cette union. Wilhelm et Henriette ne se voyaient jamais, ils étaient élevés d'une manière bien différente. D'après le plan que s'était formé Mr. Belman, il était sans cesse occupé à developper l'esprit, la raison, et les talens de sa fille. Wilhelm promenait à son gré son imagination dans l'espace idéal d'un monde poëtique, ou le hasard et ses lectures secrètes l'avaient introduit.

Ferdinand se proposait bien tous les matins de donner à Wilhelm des leçons régulières, il les commençait; mais bientôt le peu d'habitude qu'il avait lui-même d'un instruction suivie, ne lui permettait pas de continuer; l'enfant passait ainsi souvent des journées entières

sans occupation, à l'exception cependant des mathématiques dont il prenait assez régulièrement des leçons ; d'ailleurs il pouvait aller où il voulait, et faire tout ce qui lui venait dans l'esprit. Ce fut ainsi qu'à l'âge de douze ans il fit connaissance avec les deux petits fils du chantre de la paroisse, et se lia intimément avec l'aîné, ce qui ne fit pas une note favorable pour lui dans l'esprit du ministre.

Le chantre Buchling qui avait chez lui sa fille, veuve et mère de deux fils, était un homme de soixante ans, dont les yeux noirs brillaient encore de tout le feu de la jeunesse ; il passait dans la ville pour être orgueilleux : en effet son air sérieux, fier, assuré pouvait justifier cette réputation. Il avait été soldat, et avait fait des voyages sur mer ; on racontait beaucoup de trait singuliers des quarante premières années de sa

vie, qui devaient avoir été assez orageuses ; cependant on ne savait rien de bien positif ; lui-même en parlait peu, seulement il racontait quelquefois ce qu'il avait vu dans ses voyages.

Dès les commencemens de ses fonctions, le ministre Belman s'y était mal pris avec le vieux chantre Buchling, qui était en même tems maître d'école ; son prédécesseur était haut et vain ; il traitait le chantre comme son inférieur ; et malgré cela ils avaient très-bien vécu ensemble ; on ne comprenait pas comment Mr. Belman, humain, poli, qui traitait le vieux Buchling comme son égal, n'avait pu s'en faire aimer. Ferdinand seul trouvait la chose toute simple ; le vieux Buchling, disait-il, restait à la porte du précédent ministre, marchait derrière lui en allant à l'église, mais du reste il faisait ce qu'il

voulait dans son école. Belman le fait entrer, lui offre une chaise, lui serre la main, le fait marcher à côté de lui; mais il fait de nouveaux règlemens pour l'école, il veut introduire de nouvelles méthodes d'instruction; tout cela déplait au magister. Le précédent pasteur appellait le chantre son subalterne mais lui laissait les droits de son égal; Belman l'appelle son égal, et le traite comme son subordonné.

La chose était réellement ainsi; le vieux maître d'école avec une grande rectitude d'esprit, avait une ame de feu, qui lui avait fait faire bien des folies dans sa jeunesse. Cependant sa vie avait été exempte de fautes graves contre l'honneur ou la vertu; elle offrait même plusieurs traits de noblesse et de grandeur d'ame; souvent il avait été entraîné par la fougue de ses passions jusqu'au bord de l'abîme du vice; mais

jamais il n'y était tombé. Il avait toujours eu un fond de religion et il était convaincu qu'elle lui avait aidé à surmonter les tentations auxquelles il avait été exposé; c'est pour cela qu'il tenait si fortement aux dogmes qu'on lui avait enseignés dans sa jeunesse, et en conséquence il s'attachait à enseigner à ses élèves avec le plus grand soin cette doctrine qui lui avait été si utile. Il ne cherchait pas cependant à les initier dans le mystère des dogmes, qu'il leur présentait seulement comme un article incontestable, mais dans ses instructions il s'attachait particulièrement à une morale simple et noble; il s'appuyait d'après l'ancienne méthode, de l'autorité de la bible, et de la volonté immédiate de Dieu, et dans les vingt ans qu'il avait été à la tête de son école, il avait formé un grand nombre d'excellens élèves.

Belman commença par lui donner des éloges ; puis il lui prêta quelques livres dont il voulut l'engager à faire usage dans ses leçons. Buchling les lui rendit et ne changea rien à sa méthode. Belman causa avec lui sur quelques points de religion, il lui présenta diverses objections ; Buchling se tut parce qu'il ne comprenait pas bien le sens de ces objections : Belman qui savait fort bien que le silence du chantre ne provenait pas de crainte ou de respect le regarda comme une approbation, et d'autant mieux qu'il savait fort bien apprécier la pénétration, et le grand sens de cet homme ; il se mit donc à enseigner lui-même dans l'école, il fit avec les élèves des recherches savantes sur l'antiquité et l'authenticité des livres sacrés. Buchling se contenta d'abord de secouer la tête en silence, mais avec l'expression du mécontent-

tement, et de la peine, puis voyant que le ministre continuait, il parla avec force et vivacité.

Tout cela peut être vrai, dit-il en particulier à M. Belman, quoique je ne le comprenne pas, mais dans une école comme la mienne, toutes les recherches de cette nature sont je crois déplacées. Si le doute offre un plaisir sans danger aux savans, il est un tourment pour l'homme ignorant et simple; en donnant aux enfans les premieres notions qui doivent être le fondement de leur morale, il est peut-être égal de leur dire, c'est d'après telle ou telle autorité que je vous exhorte à aimer votre prochain comme vous-même; il suffirait de leur montrer la beauté de cette maxime, peut-être même me croiraient-ils quand je ne leur donnerais d'autre autorité que ma parole, par la confiance qu'ils ont en

moi ; mais je leur ai déja dit c'est dans ce livre divin que je trouve cette doctrine. Si j'élevais à présent des doutes dans leur esprit sur l'authenticité et la sainteté de ce livre, ce doute se porterait aussi sur la vérité de la doctrine et l'utilité de la morale qu'elle renferme.

Très-bien, mon cher Buehling, dit le ministre, on voit que vous avez réfléchi sur vos fonctions, et c'est précisément pour cela que je demande de vous ce que je n'exigerais pas de tout autre maître d'école, c'est que vous engagiez vos élèves à penser par eux-mêmes..... Ici le magister rougit et se tut ; il se piquait précisément de faire penser ses élèves..... Les enfans, continua le ministre, doivent pouvoir se rendre raison à eux-mêmes de leur morale et de leur vertu.

— Et connaissez-vous, monsieur le

pasteur, une autre raison de la vertu et de la morale que celle-ci ; Dieu qui nous a créé veut que nous soyons à son image autant qu'il dépend de nous, et que nous obéissions à ses commandemens ; c'est là ce que savent mes écoliers, et c'est là-dessus que je ne permets pas le moindre doute. Quant à moi, Mr. le Pasteur, je crois aveuglement, et entiérement à la bible, et je leur dis, voilà la règle de vos actions, et ce que Dieu vous ordonne est dans ce saint livre.

Le ministre n'osa pas contredire l'honnête vieillard quoiqu'il en eut bien envie, mais il continua à parler de la nécessité d'exercer la raison des enfans, et du danger que pouvait avoir pour le peuple une foi aveugle. Le magister lui demanda avec vivacité : dites-moi je vous prie, Mr. le Pasteur, quelles sont les notions dangereuses

dont je me sers dans mes fonctions, et je vous promets de me taire; mais je ne puis me résoudre à leur dire; „ voilà ce qui est mauvais dans ce livre saint. " Je sais fort bien que tout ce qui n'est que science ne leur sert à rien du tout, et je ne leur en parlerais pas quand même j'en saurais assez pour cela.

Le ministre rougit à son tour, le trait portait directement sur lui; il sortit très-irrité contre le vieux Büchling, et fit partager sa colere à sa femme. Il revint de plusieurs côtés au chantre qu'il était très-mal noté chez les Belman; il se permit aussi quelques sarcasmes sur l'hétérodoxie de son supérieur, et ils furent relevés; dans les petites villes plus qu'ailleurs il se trouve des oisifs bavards, ou des mauvais esprits, dont le plus grand plaisir est de fomenter des brouilleries.

Le ministre ne parla plus au maître d'école ; mais il ne pouvait prendre son parti de lui céder et voulut engager Mr. Ferdinand Rosenbach, lorsqu'ils étaient bien ensemble, à entrer dans son projet de réforme pour les écoles, et à parler à ce vieux opiniâtre; il espérait d'autant mieux de réussir par ce moyen là, que Buehling témoignait en toute occasion beaucoup de considération pour le trésorier, et que Ferdinand était encore plus hétérodoxe que le ministre : mais à la grande surprise de ce dernier, Ferdinand refusa net de se mêler de cette affaire, et d'attaquer les principes religieux du magister. C'était une des inconséquences dont Mr. Belman se plaignait; le capitaine même en fut surpris, et en demanda la cause à son frere.

Tu te trompes lui dit Ferdinand, si tu me crois inconséquent, je ne le suis

point dans cette occasion-ci : du moins la théologie du ministre n'est purement que de la science, et permet par conséquent la dispute ; c'est un jeu d'esprit ; mais celle du maître d'école est dans son cœur, elle naît du sentiment, elle est la règle de sa conduite, et le ciel me préserve de l'attaquer dans un seul point, et de blesser la conscience de personne, et sur-tout celle de cet honnête homme. Ferdinand était cependant inconséquent ; car il faisait comme on le voit grand cas du vieux Buchling, et pourtant il n'envoyait pas le petit Wilhelm à son école ; il n'en savait pas lui-même la raison, ou plutôt il ne voulait pas avouer qu'il trouvait comme le ministre l'instruction trop orthodoxe. Enfin un jour Mad. Rosenbach et le capitaine qui commençaient à s'inquieter de l'ignorance de l'enfant, lui dirent sérieusement qu'il était

tems de l'envoyer à l'école. Je pensais, dit Ferdinand avec embarras, à lui donner moi-même des leçons de ce qu'il doit savoir sur cet objet, et je vais commencer tout de suite; allez chercher Wilhelm.

On le trouva sur un arbre qu'il dénichait des oiseaux; on l'amena chez papa Ferdinand; il passa avec lui dans son cabinet; ils y restèrent quatre heures enfermés ensemble et quand ils en sortirent tous les deux avaient les yeux très-animés. Cet enfant, dit Ferdinand à son frère, m'a dit des choses les plus extraordinaires; d'honneur, je ne savais que lui répondre. Papa Ferdinand m'a dit des choses si drôles, si singulières, dit l'enfant à sa maman, je n'y ai rien compris du tout.... Et l'instruction en resta là, il n'en fut plus question.

Ferdinand s'était déja proposé plusieurs fois de donner à son cher Wilhelm

helm des leçons régulieres sur divers objets ; il n'était pas trop paresseux pour l'entreprendre, mais il n'en trouvait jamais le moment ; il perdait un tems immense à vouloir mettre dans ses leçons un ordre, qui n'était pas dans son caractere ; il avait sur son bureau une quantité de projets d'instruction très-bien écrits, dont il n'exécutait pas un seul par l'embarras du choix ; d'ailleurs il parlait difficilement sur un sujet quelconque quand il n'était pas animé par la chaleur de la dispute ou par quelque circonstance : ses discours occasionels avec l'enfant étaient très-instructifs, mais les leçons qu'il lui donnait *ad hoc* à des heures fixes étaient séches, froides et dénuées d'intérêt ; de plus son opinion sur plusieurs sujets n'était pas bien arrêtée ; souvent dans la conversation il soutenait avec chaleur un avis dont il n'était pas lui-même bien per-

suadé, & le lendemain dans une autre occasion il soutenait le contraire avec la même chaleur; ensorte que lorsqu'il s'agissait d'enseigner à froid sur le même sujet, il hésitait, s'embarrassait, et ne savait plus quel parti il devait embrasser.

Un jour par exemple, il aurait soutenu que la morale des anciens, fondée sur les privations, les sacrifices, la pauvreté et la tempérance la plus austere, était une morale étroite et monacale, et que Platon avait voulu faire un couvent de toute la Grece; il assurait alors que le commerce, le luxe, étaient les véritables moyens de perfectibilité pour une nation. Les stoïciens et les philosophes lui paraissaient également les ennemis de l'humanité; et les phéniciens, chez les anciens, comme les anglais, chez les modernes, en étaient selon lui les bienfaiteurs.

Le lendemain il soutenait avec le même feu l'opinion contraire ; le platonicien ou le stoïcien devenait alors pour lui le roi de la création, et les flottes marchandes des Anglais, chargées d'épiceries, de mousseline, de sucre et de café, étaient une peste et une désolation pour l'Europe entiere ; leur résultat était des armées nombreuses, des guerres, des dettes, des maladies de toute espece &c. Si son frere lui faisait observer que son opinion d'aujourd'hui était en contradiction avec celle de hier; alors il calculait les avantages et les inconvéniens qui se rencontraient de part et d'autre : voilà, disait-il, le pour et le contre qui me paraissent également forts ; il faut cependant avoir une opinion prononcée, et je ne puis me décider; j'en suis faché, mon frere, car l'incertitude est un tourment.

Cette indécision sur plusieurs objets

de science était aussi ce qui empêchait le trésorier de se livrer à l'instruction de Wilhelm. Quand il sera plus âgé, pensait-il, je lui ferai voir le bon et le mauvais coté des choses, et il pourra choisir lui-même.

C'est ainsi que l'enfant n'acquerait que par occasion et par hazard quelques connaissances positives, et qu'il avait du tems de reste pour se livrer aux reveries de son imagination, ou pour voir son ami le petit fils du magister, dont il avait fait la connaissance dans le monument de la comtesse Elisabeth.

CHAPITRE IX.

Ce monument était à deux portées de fusil de la ville, dans une chapelle antique, située au milieu d'un bosquet de hêtres et de chênes. D'après une ancienne tradition, on devait sonner toutes les années à un certain jour les cloches de cette chapelle, et le magister recevait pour cet objet une petite finance.

L'obscurité du lieu, le monument lui-même, qui rappelait à Wilhelm le tombeau de Saadi, l'y avaient souvent attiré; il ne manqua pas sur-tout de s'y rendre au jour où l'on sonnait les cloches; cette espece de solemnité avait un grand attrait pour lui. Le vieux Buchling prit avec lui ses petits fils, à peu-près de l'âge de Wilhelm; le magister s'apperçut que cet enfant désirait

devoir l'intérieur de la chapelle, et lui demanda s'il voulait y entrer avec lui. Pendant qu'on sonnait, Wilhelm examina le tombeau de marbre, lut une ancienne inscription qu'il ne comprit pas, et observa sur-tout la statue de la comtesse ; c'était une belle femme à genoux, chargée de chaines pesantes qui ne la liaient pas, mais qu'elle portait ; son regard était tourné vers le ciel ; son attitude, sa physionomie exprimaient la douleur et la résignation. Avant de savoir l'histoire de cette femme infortunée, le jeune garçon éprouvait déjà pour elle un sentiment de vive compassion. Quand les cloches furent arrêtées, Wilhelm témoigna au magister avec timidité le désir de connaître l'histoire de cette comtesse. Buchling consentit à lui dire ce qu'il en savait par tradition. On s'assit sur les marches du monument, et le vieux

chantre commença son récit, d'abord d'un ton calme et tranquille, mais il s'anima à mesure qu'il parlait, et son regard expressif, le ton de sa voix émue, captivérent entierement l'attention de ses jeunes auditeurs.

„ La tradition et une ancienne chronique nous apprenent que la comtesse Elisabeth de Greifenstein, ou Grafenstein, vendit tous ses biens pour aller elle-même en Orient délivrer son époux prisonnier chez les Sarrasins. Elle arriva à Jérusalem avec un fidele serviteur qui portait son trèsor. Après s'être reposée un seul jour, elle en partit pour continuer son voyage. Cette jeune femme, belle et délicate, traversa les déserts brûlans de la Syrie, exposée pendant le jour aux rayons d'un soleil ardent, et pendant la nuit aux inconvéniens d'une rosée froide et mal saine,

ne pouvant se livrer un seul instant au sommeil par l'effroi que lui donnaient les rugissemens des farouches habitans du désert.

Elle arriva enfin à un château au bord de l'Euphrate où son époux était dans les chaînes. Dès que le maître du château eut vu la belle allemande, il désira avec ardeur de la placer dans son sérail, mais fidele à celui qu'elle aimait, elle résista à toutes les tentations, les persécutions, les menaces, les tourmens même, que le sarrasin employa pour la vaincre. Enfin le cruel Musulman, désespérant de triompher de sa vertu et de sa fermeté, mais irrité de sa résistance, lui promit la liberté de son époux sous trois conditions difficiles à remplir, et dangereuses pour sa vie. Il fallait d'abord qu'elle obtint la liberté du frere du Sarrasin, prisonnier au delà de l'Euphrate chez une nation

payenne et barbare. Lorsqu'elle l'aurait ramené elle devait pour seconde condition, descendre seule dans une frêle nacelle, une cataracte effrayante par sa hauteur et sa rapidité ; et enfin si contre toute apparence elle revenait de ces deux expéditions, la troisieme condition, qui lui parut douce et facile, parce qu'elle en ignorait le danger, était d'aller elle-même délivrer le comte de sa prison.

La tendre et fidelle Elisabeth ne balance pas, elle traverse le fleuve, va chez les barbares qui retenaient prisonnier le frere du sarrasin, les touche par ses prieres et par sa beauté, obtient sa liberté, et le ramene à son frere. Ce cruel homme pour récompense lui rappelle sa seconde condition, et lui montre la nacelle. Elle leve au ciel ses beaux yeux, et ses mains jointes, l'invoque avec ardeur, et pleine de con-

fiance, elle monte dans la nacelle. Mille sarrasins sur les bords du fleuve admirent le courage intrépide de cette noble dame, et déplorent le sort qui l'attend. La nacelle voguait lentement en s'approchant de l'abîme ; Elisabeth prend son mouchoir, l'attache sur ses yeux, se met à genoux, et comme une victime dévouée, attend le moment de sa destruction. La faible nacelle avance rapidement vers le gouffre ; déjà la vague furieuse va l'entraîner et la briser contre les rochers ; mais sans doute des anges protecteurs de la vertu, invisibles aux yeux des mortels, la soutenaient sur leurs aîles ; elle glisse légérement sur l'onde écumante, se balance sur l'abîme, sans que la comtesse ait quitté sa touchante attitude. Elle se leve, détache son bandeau, et aborde arrive, aux cris joyeux d'une multitude étonnée, qui l'accompagne au

château où son époux est dans les chaînes : elle demande qu'il lui soit rendu. Va, délivre-le toi même, lui dit le sarrasin en lui remettant les clefs de la prison, et des chaînes du comte. Il la conduit à la barriere de fer qui entourait la tour où il était gardé. Elle s'avanee avec joye ; deux lions furieux, gardiens de la prison, se présentent à l'entrée, et lui montrent en rugissant leurs dents meurtrieres. Vas donc, fidele épouse, délivre-le toi même, lui crie encore le cruel sarrasin. Elle ouvre avec intrépidité la porte de fer qui la sépare des monstres furieux ; ils se précipitent au devant d'elle ; sans les fuir, sans jetter un seul eri, elle tombe à genoux, invoque le ciel, tend des bras supplians aux lions qui loin de lui faire aucun mal, s'approchent d'elle pour la flatter et la caresser. Elle s'avance alors vers la tour, ouvre la porte,

voit son époux dans les fers, les détache, soutient ses pas chancellans, l'accoutume par degrés à la clarté du jour dont il était privé depuis cinq ans, et ce moment lui fit oublier toutes les peines par lesquelles elle l'avait acheté. Ils sortent ensemble de la tour; les lions hérissent encore leur criniere, et veulent se jetter sur le comte pour le dévorer; Elisabeth le couvre de son corps, flatte l'animal féroce, mais généreux qui semble la respecter, parvient avec ses faibles mains à les écarter, et conduit ainsi son époux au travers des rangs nombreux des sarrasins, qui témoignent par de grands cris leur admiration. Le maître du château n'ose pas les retenir captifs, mais il exige qu'ils partent à l'instant même, bien sûr qu'après tant de fatigues, ils ne supporteront pas une route aussi pénible, sans aucun secours.

Mais Elisabeth a retrouvé son époux, rien ne lui paraît difficile ; elle releve son courage abattu, traverse avec lui le désert, arrache des racines de plantes pour sa nourriture ; lorsqu'elle trouve un faible ruisseau, elle y trempe son voile, le plie au lieu d'en garantir son visage, et conserve ainsi quelques goutes d'eau pour rafraichir les levres de son époux dans la chaleur brûlante du jour. Ils arrivent à Jérusalem, s'embarquent, reviennent en Allemagne et rentrent ensemble dans leur château, qu'elle put racheter avec ce qui lui restait de son trésor.

Quelle fut la récompense d'Elisabeth?. L'infidélité de son époux. Quelle fut la récompense de ses peines, de ses souffrances ? De nouvelles peines, de nouvelles souffrances, mille fois plus cruelles encore.

Wilhelm tremblait à ces paroles ; il

jeta un regard de tendre compassion sur la statue de la comtesse, et semblait pressentir la fin tragique de cette femme vertueuse.

Le climat brûlant de l'Asie, et les sables du désert avaient altéré le teint délicat d'Elisabeth; les inquiétudes, les peines, la fatigue, avaient flétri cette tendre fleur avant les années, et les larmes avaient terni l'éclat de ses yeux. Elle était belle encore, mais belle comme la douleur vertueuse, et non plus comme l'amour heureux. A son retour elle trouva ses parens morts, sa sœur cadette fut remise à ses soins, et vint demeurer avec elle. Le comte voyait tous les jours Erdelinde, c'était le nom de cette jeune fille, il la voyait brillante de jeunesse et de beauté à côté de son épouse, pâle, maigre et languissante; les graces d'Erdelinde, son regard serein, animé, sa gayeté enfan-

tine, enchanterent d'abord le comte et bientôt allumerent dans son cœur une passion aussi vive que coupable. D'abord il détourna ses yeux de cet objet dangereux ; il quittait la chambre avec inquietude, la même inquietude l'y ramenait. Alors il s'approchait de la comtesse, il la serrait contre son cœur oppressé ; mais Erdelinde était à côté d'elle, souvent même elle joignait ses caresses à celles du comte ; alors il s'arrachait de leurs bras, s'éloignait encore. Il combattait contre sa passion, mais tous les jours la lutte devenait plus inégale, ses forces s'épuisaient, et son amour devenait plus violent.

Quand Elisabeth leur racontait comment elle avait vécu chez les payens, comment elle avait descendu la cataracte dans la faible nacelle ; le comte ne voyait que les larmes qui coulaient des yeux de la belle Erdelinde, que les sou-

pirs qui faisaient soulever son sein d'albâtre. Oh ! ma bien aimée sœur, disait la jeune fille en sanglottant. Oh ! ma bien aimée sœur répétait le comte à voix basse en la regardant avec passion .... Il se détestait lui-même des idées coupables qui l'occupaient, pendant ces recits touchans de la rare fidélité et du dévouement sans bornes de sa vertueuse épouse ; il versait des larmes de répentir, mais ce répentir était sans fruit, et ne faisait qu'amollir son cœur. Il aurait dû fuir, mes enfans, la fuite est souvent le seul moyen d'échapper au crime.

Ici Wilhelm aurait bien voulu faire quelques questions, mais il n'osa pas, ne dit rien, et redoubla d'attention.

Erdelinde vit la peine secrette qui dévorait le comte, et son cœur fut touché de compassion ; elle s'apperçut qu'il cherchait avec soin à dérober son cha-

grin à son épouse. Elle le pria avec instance de lui confier ses peines, espérant de les adoucir par les consolations de l'amitié.

Le comte baissa les yeux et se tut; elle prit sa main, la serra dans les siennes et le pressa encore de lui accorder sa confiance. Il s'arracha d'elle avec effort et s'enfuit dans la solitude.

La bonne Erdelinde n'abandonna pas l'espérance de consoler l'époux de sa sœur; chaque jour ses sollicitations devenaient plus pressantes; elle suivait ses pas avec assiduité, lui prodiguant ses innocentes et dangereuses caresses; elle lui arracha enfin son fatal secret; je t'aime, Erdelinde, lui dit-il d'un ton effrayant, à présent laisse-moi mourir.

Ils se séparèrent après ces fatales paroles, lui dans un violent désespoir, elle dans un effroi inexprimable. Elle

voulait maudire cet époux ingrat, infidèle. Hélas ! les malédictions expirèrent sur ses lèvres tremblantes, ce fut avec effort qu'elle les empêcha de prononcer aussi *je t'aime*, et elle sentit avec une mortelle douleur que son faible cœur partageait la passion criminelle qu'elle inspirait.

Au bout de quelques jours les infortunés se revirent ; leur front était couvert du sombre nuage qui obscurcit toujours celui du malheureux coupable dont la conscience parle encore.

De ce moment le silence et la douleur règnerent dans ce château qui jusqu'alors avait été le séjour de l'amour et de la paix. La comtesse vit des larmes dans les yeux de son époux et de sa sœur, leurs regards baissés semblaient craindre de rencontrer les siens; elle crut qu'ils étaient en peine de sa santé et affligés de la voir aussi sé-

rieuse. Elle s'efforça de paraître plus gaye ; elle pria avec instance sa jeune sœur de distraire le comte, de ne pas le laisser seul à ses tristes pensées. Lorsqu'il lui était impossible de surmonter sa langueur, son abbattement suite de ses fatigues, elle conduisait son époux dans la chambre d'Erdelinde, leur donnait à chacun un baiser, et se retirait dans son appartement.

Jusqu'alors Erdelinde avait eu assez de force pour cacher au comte, non pas sa peine, mais son amour ; lui-même ne parlait pas, mais il était rêveur, pâle comme une ombre errante ; chaque jour sa passion devenait plus dévorante, sa douleur plus aiguë, et chaque instant Erdelinde perdait de ses forces.

Enfin le comte succomba à cet état violent d'amour, et de contrainte ; il tomba malade, et fut obligé de gar-

der le lit consumé d'une fièvre ardente.

Elisabeth effrayée pria sa sœur avec instance de l'aider à soigner son époux; elle n'avait plus ces forces, cette énergie, qu'elle avait usés pour le tirer de sa captivité. La malheureuse Erdelinde fut forcée de veiller près du comte lorsque la faiblesse de sa sœur l'obligeait de prendre quelque repos. Une nuit elle était assise auprès de son lit; dans un espèce de délire il tourna sur elle ses yeux à demi éteints, et posant sur le bras de sa sœur sa main brûlante, il lui dit avec égarement: Je vais mourir, Erdelinde, donne-moi le saint baiser d'adieu; presse une seule fois tes lèvres sur les miennes, et je mourrai content.

Pauvre Erdelinde! elle combattit encore, mais faiblement; elle leva les yeux sur ce beaufrère qu'elle adorait, qui allait mourir pour elle; ce regard

terne mais si expressif, fixé sur elle, les larmes qu'elle vit couler sur ses joues décolorées.... Pauvre Erdelinde! refusera-t-elle sa dernière priere; elle se penche sur lui, approche sa bouche de ses lèvres pâles et froides, et dit à voix basse avec l'expression d'un cœur brisé. Laisse-moi mourir aussi, car je t'aime comme tu m'aimes.

Le comte souleva son bras, le passa autour du cou de la jeune fille, la pressa avec ardeur contre lui; mais il avait employé pour ce mouvement tout ce qui lui restait de force; ce bras défaillant retombe et les ombres de la mort se répandent sur ce visage mâle et noble; il murmura faiblement: Adieu chère Erdelinde je meurs content.

Ah! reviens à la vie, s'écria-t-elle avec l'accent du désespoir, je veux t'aimer! La vertu d'Elisabeth t'a délivré de l'esclavage; je veux que mon

crime te délivre de la mort. Oui, je t'aime ! je t'aime !... Elle le serre contre son cœur palpitant, et sent avec transport que celui du comte recommence à battre. Je l'ai sauvé ! s'écria-t-elle, mais à quel prix ! Ah ! que du moins ma sœur l'ignore à jamais !

Hélas ! la tendre Elisabeth le savait déja ; ramenée par son inquiétude auprès de son époux, elle avait tout entendu d'un cabinet voisin ; à peine eut-elle la force de se traîner jusqu'à sa chambre. Là, elle prit les chaînes dont elle avait délivré le comte, qu'elle conservait avec soin ; elle les baigna de ses larmes, l'indignation contre les deux perfides qu'elle avait tant aimés s'élevait dans son ame, mais l'amour reprit bientôt le dessus, et elle se tut.

Le lendemain on lui dit que son époux était mieux, et au bout de quelques jours, elle le vit parfaitement ré-

tabli..... Etait-ce l'amour heureux qui lui rendait la santé? elle le crut d'abord; mais bientôt la douleur qu'elle vit dans les yeux d'Erdelinde et du comte, la tendresse plus vive qu'ils lui témoignaient tous les deux, l'assiduité de sa jeune sœur auprès d'elle, sa tristesse, sa rougeur modeste, lui apprirent qu'ils étaient encore vertueux. Elle ne se trompait pas, l'aveu d'Erdelinde avait rendu la vie au comte, mais en se jurant de s'aimer toujours, ils firent aussi le serment de ne plus se le dire, et de fuir les occasions de se voir seuls.

Elisabeth célébra par une fête le retour de la santé de son époux; elle fit exécuter dans un ballet toute l'histoire de son voyage en Syrie. Vers le soir elle conduisit le comte dans une chambre écartée, prit les chaînes qu'il avait portées, les passa en souriant autour d'elle

et de lui ; cher ami, lui dit-elle en l'embrassant, ces chaînes sont-elles assez fortes pour te lier éternellement à moi, ou les trouves-tu trop pesantes ?

Le comte accablé sous le poids du remords tombe à ses genoux, sort son poignard avec un mouvement rapide et animé, et dit en pressant les chaînes contre son cœur ; j'ignore si jamais aucune mortelle a porté la fidélité conjugale et l'amour pour son époux aussi loin que toi ; mais Elisabeth, ce dont je suis sûr, c'est que je puis mourir pour toi, comme tu as voulu mourir pour moi. Il se releva, embrassa son épouse, lui jura une fidélité éternelle, mais en termes énigmatiques qui voulaient dire qu'il allait bientôt cesser de vivre. Il lui dit ensuite qu'il voulait partir pour aller au secours d'un de ses amis qui allait entrer en campagne.

Elisabeth le comprit, elle vit qu'il ne

ne pouvait pas vaincre sa passion, qu'il n'y voulait pas céder, et qu'il était résolu de mourir. Elle prit son parti.

Elle le conjura de rester encore quelques jours; je suis très-faible, lui dit-elle, plus faible que tu ne crois; si je vis encore, ce n'est que parce que j'avais tant de peine à te quitter! parce que je suis si heureuse avec toi. Mais j'ai beau faire, mes heures sont comptées, et je sens que je n'ai plus longtems à vivre. J'ai une prière à te faire, cher époux, lorsque je ne serai plus, ne renvoye pas ma sœur, je t'en conjure; garde-la près de toi, sois son ami comme tu as été le mien; et si le ciel veut exaucer mes vœux les plus ardens, il te donnera plus que le cœur d'un ami pour mon Erdelinde; elle deviendra plus que ton amie et ta sœur, elle sera pour toi une autre Elisabeth; quand vous serez unis, tu ne croiras

pas m'avoir perdue. Elle pressa son visage contre la poitrine de son mari, pour lui cacher sa pâleur et ses larmes.

Elle le pria ensuite de la conduire dans un couvent où elle avait passé les années de sa jeunesse ; elle voulait, disait-elle, y rester quelques jours auprès de l'abbesse, qui était son amie intime. Le comte accompagna Elisabeth au couvent, mais il ne voulut pas revenir au château pour n'être pas seul avec Erdelinde. Au bout de huit jours, comme il voulait aller reprendre son épouse, l'abbesse lui annonça sa mort, en lui envoyant une dernière lettre d'elle ; elle lui rappellait de la manière la plus forte et la plus touchante, la priere qu'elle lui avait faite de ne pas abandonner sa sœur, elle le conjurait même d'obtenir une dispense et de l'épouser pour avoir le droit de la protéger.

La comtesse n'était point morte; mais se sacrifiait encore au bonheur de son époux; l'abbesse fit bâtir cette chapelle et ce tombeau; elle s'y retira et y vécut cachée, mais le chagrin termina bientôt sa vie; à sa priere l'abbesse lui fit ériger ce monument, et voici les paroles de l'inscription, qu'elle même avait dictée.

„ L'amour est plus fort que la mort, „ plus fort que la reconnaissance, il „ a brisé ces chaînes, et elles n'ont „ pu le fixer.

Ici le vieux chantre s'arrêta; pendant son récit il avait souvent jeté les yeux sur le petit Wilhelm dont le regard expressif, intelligent, avait déja plus d'une fois attiré son attention. Il voulait observer quelle impression faisait sur lui cette histoire; il vit dans les commencements les larmes de l'intérêt mouiller les yeux de l'en-

fant ; mais quand Buchling eut achevé son récit, Wilhelm lève ses grands yeux pleins d'ame et de sensibilité vers la statue de la comtesse, les petits fils du magister regardaient leur grand-père et semblaient encore attendre quelque chose, Buchling se lève, sort de la chapelle, et laisse seuls les trois enfans. Comme il s'y attendait ; ils se mirent à parler de ce qu'ils avaient entendus : notre grand-papa, dit Adolphe (l'aîné des petits fils du chantre, âgé de treize ans) a oublié quelque chose cette fois à la fin de l'histoire, c'est comme le comte étant à la chasse avec sa jeune femme Erdelinde, vint par hazard à cette chapelle, vit ce monument, lut cette inscription, et se tua.

Ah ! dit Wilhelm avec feu, elle n'aurait pas dû..... non c'est ce qu'elle n'aurait pas dû faire.

Mais c'est le comte qui se tua lui-même, dit Adolphe, qui croyait que Wilhelm ne l'avait pas compris..... J'entends bien, répondit Wilhelm, que m'importe le comte, et ce qu'il devint; mais elle, (en montrant la statue) mais elle, cette femme si bonne, si fidelle..... et des larmes coulaient de ses yeux..... pourquoi pas jusqu'au bout, dit-il avec chagrin, pourquoi ce tombeau, cette chapelle, cette inscription? elle ne devait pas se venger.

Non, non, s'écriérent les deux enfans, elle a très-bien fait, le comte avait mérité une punition; et la voilà.

Ah! dit Wilhelm d'une voix plus élevée, il aurait été assez puni quand la comtesse l'aurait rencontré au jour du jugement, et qu'elle ne l'aurait plus aimé. Elle avait tant fait pour lui, elle aurait dû encore mourir en silence; jusqu'alors elle avait montré tant de

grandeur, tant de noblesse.

— Bien, mon enfant, dit le vieux Buchling en rentrant dans la chapelle, et en embrassant Wilhelm, fort bien mon noble enfant, je n'y avais jamais pensé, mais tu as raison; elle aurait dû mourir en silence..... oui, tu as raison; qu'importe le comte, il était mort pour nous longtems avant son épouse..... cependant comment l'entends-tu, mon enfant, continua-t-il avec le plus grand calme, pourquoi la comtesse devait-elle mourir en silence sans monument, sans inscription? La vivacité du vieillard avait un peu embarrassé l'enfant, cependant il se remit, et répondit à ses questions de manière à lui prouver qu'il avait bien eu en effet cette belle pensée, que la comtesse aurait dû faire encore à son mari le sacrifice de sa gloire, et ne pas risquer ce qui était arrivé. Buchling ému ca-

ressa les joues vermeilles de l'aimable enfant, serais-tu donc mort en silence, toi, mon enfant, lui dit-il?

Je connais un homme qui a plus fait encore, répondit Wilhelm avec l'accent de l'enthousiasme.

— Qui a été plus grand, plus généreux que la comtesse Elisabeth, demanda vivement le vieillard? Qui donc, dis-le moi, cher Wilhelm?

Cet homme, c'était son cher Hossein le Persan; il avait souvent parlé de lui à sa mère adoptive, mais le regard tranquille, l'air calme avec lequel elle l'écoutait, refroidissait son imagination; à présent il parlait à un homme qui lui-même venait de faire un récit plein de chaleur et d'expression, dont l'œil animé répondait au sien. — Il se mit donc à raconter avec le feu dont son ame était pénétrée, et le vieillard attendri ne pouvait assez admirer ce

bel enfant, et cette phisionomie à la fois pleine d'esprit, d'innocence et d'animation.

„ Les habitans de Kafa, dit Wilhelm, firent inviter leur chef légitime Iman Hossein à venir prendre possession des états qui lui appartenaient de droit comme fils d'Ali. Hossein s'avança de Médine vers l'Euphrate, en traversant les mêmes déserts que la comtesse Elisabeth a parcourus; l'armée de ses ennemis alla au devant de lui, et se campa auprès du fleuve. Alors les lâches compagnons de Hossein l'abandonnérent, et le laissérent seul avec sa famille et un petit nombre d'amis, au milieu du désert aride; il y vécut un mois dans une misère inexprimable; ses enfans languissaient de chaleur et de soif, et il était obligé de prendre journellement les armes pour repousser les attaques de ses ennemis.

Enfin il désespéra de toute espèce de salut, et son épée tomba de sa main défaillante ; il prit sur ses genoux son plus jeune fils Askur qui était à-peu-près de mon âge, et assis tranquillement sur un tapis, il attendit l'approche des ennemis. Ils l'assaillirent de tous côtés, l'un des plus acharnés, le cruel Saad, ajusta une flêche sur son arc, et en dirigea la pointe vers le cœur du jeune Askur ; son père posa la main sur le cœur de son enfant pour le garantir ; la flêche part, vole et vient fixer la main tremblante du pere sur le cœur de son fils. L'enfant fit un mouvement convulsif et expire. Dieu est miséricordieux, dit le malheureux père en levant les yeux au ciel, puis les tournant en souriant sur Saad qui s'avançait sur lui pour le percer de son épée. Hossein mourut en répétant ces paroles ; Dieu est miséricordieux.

De grosses larmes coulaient sur les joues de Wilhelm en terminant ce récit ; on voyait sur sa physionomie l'expression de la douleur, et celle de la satisfaction que donne à une belle ame une action vertueuse.

Buchling sécoua la tête. Hosseïn, dit-il, montra de la fermeté, mais la comtesse fut généreuse, elle se sacrifia volontairement.....

Quoi ! s'écria Wilhelm avec vivacité, ne vous ai-je pas dit que Hossein était Iman, c'est-à-dire saint ; le monde entier n'aurait pu le vaincre s'il avait voulu. Saad tua son fils dans ses bras, puis le tua lui-même, et il mourut en silence, et en souriant, pour expier les péchés des croyans.

Le vieux Buchling vit bien, à l'air sérieux et ému de Wilhelm, qu'il était convaincu de la toute puissance des Imans ; il hésita s'il lui dirait ou non,

que sa croyance était une fable, mais bientôt entraîné par son sentiment, il l'embrassa en lui disant: conserve cette foi, mon fils, puisque ton cœur est assez grand pour sentir cette action; les noms peuvent être fabuleux, mais l'action ne l'est pas.

Non sans doute, elle ne l'est pas, reprit Wilhelm; comment les hommes pourraient-ils seulement en avoir eu l'idée; nos yeux se seraient-ils mouillés, nos cœurs battraient-ils plus vivement en l'entendant reciter, si c'était une fable?

Tu es un noble enfant, un excellent enfant, lui dit Buchling en l'embrassant encore. Dans ce moment Mr. Belman entra dans la chapelle avec la petite Henriette, il vint droit à Wilhelm, et l'embrassa aussi avec la même émotion que le vieux chantre. — Oui, tu es un noble enfant, dit-il aussi. Il était

arrivé là depuis longtems dès le commencement du récit de Buchling, il n'avait pas voulu l'interompre, et ils étaient restés sa fille et lui, près de la porte qui était entr'ouverte ; ils avaient entendu, et l'histoire de la comtesse, et la conversation qui en avait été la suite. Le ministre serra aussi la main au vieux Buchling avec cordialité, sans paraître songer à la petite mésintelligence qui régnait entr'eux. Les deux petit-fils du magister, et la jeune Henriette ne comprenaient pas trop la raison des éloges prodigués à Wilhelm, cependant ils étaient émus ; lui-même en avait l'air plus touché que fier. Ils s'assirent tous quatre sur les marches du monument ; le ministre et le magister sortirent de la chapelle pour s'entretenir ensemble.

Henriette avait beaucoup d'éclaircissemens à demander sur ce qu'elle ve-

nait d'entendre, et fit aux deux petits garçons une foule de questions. C'est vraisemblablement un conte, dit-elle enfin, comme mon pere m'en fait quelquefois. Les trois jeunes garçons qui ne révoquaient pas en doute un seul mot de l'histoire de la comtesse, appellérent la statue en témoignage de la vérité. C'est égal, dit la petite Henriette, il est aisé de voir que c'est un conte, mais il est beau; c'est un des plus beaux qu'on ait inventé. Elle se leva, et plaça sur la tête de la comtesse des fleurs qu'elle avait cueillies dans la promenade, puis elle sortit pour aller rejoindre son pere; mais le trouvant engagé dans une conversation sérieuse avec Buchling, elle rentra dans la chapelle. Lorsque la premiere émotion fut dissipée, le ministre et le magister eurent beaucoup de réflexions à faire sur cette petite scène.

Vous voyez que..... commencerent.

ils tous deux ensemble ; puis chacun d'eux se tut pour entendre les observations de l'autre.

Vous voyez, dit enfin le pasteur, par l'exemple de cet enfant, que l'homme est disposé naturellement à tout croire, les contes les plus absurdes, les plus foux ; on doit donc s'occuper sans cesse à ne leur présenter que des vérités évidentes, incontestables, ou les avertir qu'on fait un conte ; c'est ainsi que je fais avec ma fille.

Buchling qui venait de lui voir aussi un mouvement d'enthousiasme, s'attendait à tout autre chose qu'à cette réflexion : il se tut et le ministre fut obligé de le presser pour l'engager à lui dire son opinion sur la scène dont ils avaient été témoins.

Eh bien ! dit Buchling, nous voyons par cet exemple qu'une maxime vertueuse peut entrer dans la tête d'un

enfant, y acquérir de la vie, et de la force indépendamment de la forme sous laquelle elle lui est présentée, de la vérité et même de la vraisemblance; c'est une superstition étrangere la plus dénuée de vraisemblance qui a produit un si grand effet sur ce jeune Wilhelm.

— Oui, mais il s'accoutume à prendre des superstitions pour des vérités.

— Celle dont il s'agit, Mr. le pasteur, ce dévouement généreux de son Hossein pour expier les fautes des autres, est elle une superstition. Changez un seul mot, et c'est la plus sublime des vérités. N'avez-vous pas dit vous-même en l'embrassant, noble enfant?

— Oui, sans doute, cet enfant m'a étonné; mais dans le fond je n'estime la vertu que lorsqu'elle est un résultat raisonné de la connaissance de nos devoirs.

— Mais alors, Mr. le pasteur, à

quoi réduisez-vous la vertu humaine? car une vertu telle que vous la voulez est une chose presque impossible, et la grandeur d'ame de la comtesse Elisabeth.....

N'est pas de la vertu, s'écria le ministre, c'est même un crime, si l'on veut y réfléchir de sang froid.

— Ici Buchling fronça le sourcil et rompit l'entretien; il faut, dit-il, que j'aille voir ce que font les enfans. Le pasteur et lui se séparerent assez mécontens l'un de l'autre. Pendant ce tems là Wilhelm avait fait un pacte d'amitié avec les petits fils du magister. C'était Adolphe qui en avait fait la proposition; ils s'embrasserent, et se promirent de se tutoyer. La petite Henriette regarda en souriant cette espece de cérémonie de fraternité; mais quand les trois petits garçons lui proposerent d'en être, et de leur donner

aussi la main, elle prit un petit air sage et réservé : une jeune fille, dit-elle, ne doit pas être aussi familiere avec les garçons ; mon papa me l'a dit souvent.

Son pere l'appella, et elle sortit avec lui.

Le magister désirait beaucoup que son petit fils se liât intimément avec le jeune Wilhelm ; quand il rentra dans la chapelle il eut le plaisir de voir Adolphe et Wilhelm qui se tenaient encore par la main. Soyez amis, s'écria le vieux grand-pere, en serrant ces deux innocentes mains dans les siennes, le meilleur de vous deux sera celui qui aimera le mieux son ami, et qui lui pardonnera davantage.

Le vieillard les fit sortir et s'assit avec eux sous les arbres du bosquet qui entouraient la chapelle ; il envoya Adolphe chez lui chercher du lait, et

des fruits; et pendant, ce tems là il fit causer le petit Wilhelm. Après lui avoir fait quelques questions, il comprit bientôt où il avait appris ce qu'il savait sur la Perse, et comment il s'était affectionné à ce pays là. J'ai été moi-même en Perse pendant quatre ans, lui dit Buchling. — Vous avez été en Perse! s'écria Wilhelm avec transport, dans ce beau pays, dans ce paradis!

Pendant le tems que j'ai passé dans cet heureux pays, mon fils, six rois ont été étranglés dans une année par leurs plus proches parens; les plus belles villes ont été réduites en cendres, et les campagnes arrosées de sang. Enfin un heureux rebelle nommé Kerin est monté sur le trône par un crime, et a rendu la paix à ce royaume. — Mon fils, s'il y a un paradis sur la terre, c'est le pays qu'habitent une réunion d'hommes vertueux, qui sauraient mou-

rir en silence. Il lui raconta encore beaucoup de choses de la Perse, jusqu'au retour de son petit fils qu'il chercha à rapprocher encore plus de Wilhelm; il y réussit, et le soir Wilhelm et Adolphe se séparerent les meilleurs amis du monde.

Cette liaison fit un grand changement dans toute l'existence du jeune Wilhelm; il était comme dans un nouveau monde; seul jusqu'alors, il s'était livré aux rêves de son imagination exaltée; à présent il était en pleine jouissance du charme attaché à une amitié tendre et active; ses contes bleus lui avaient donné sur les hommes et sur leurs sentimens des notions qui étaient au-dessus de son âge et de sa portée. Il s'intéressait moins à présent aux événemens qu'il trouvait dans un livre, qu'aux sentimens dont ils étaient le résultat, ou auxquels ils avaient donné lieu. Dans

le premier navigateur de Gesner, par exemple, il réfléchit beaucoup sur les désirs de la jeune fille, sur ses pressentimens d'un monde qu'elle ignorait et dont elle se formait l'idée. Son sentiment, à lui, acquérait par ses réflexions de la maturité et du mouvement. Les réflexions qu'il avait faites dans sa solitude, les idées qu'il avait comparées lui avaient bien donné celle du cœur humain, mais non pas de l'homme tel qu'il est. Il pouvait à présent s'occuper avec intérêt d'un objet réel, et l'on imagine aisément combien son ame de feu s'attachait à son nouvel ami, avec lequel il allait commencer une vie pleine d'intérêt et de bonheur.

Adolphe s'apperçut bientôt qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire chez Wilhelm, qu'il ne savait pas définir. Wilhelm, disait-il à son grand père, est quelquefois si ignorant, si

simple, si enfant, et d'autrefois il raisonne comme un homme qui aurait tout vu, qui saurait tout ce que font les hommes, et pourquoi ils le font; il parle alors comme un livre; et souvent il ne sait ce qu'il veut dire. Le vieux Buchling crut qu'il serait à propos de déshabituer Wilhelm de cette manière enfantine de parler qui approchait du ridicule, et il vint communiquer ses idées là-dessus aux Rosenbach.

Le trésorier apprit alors pour la première fois, et non sans chagrin, que son fils adoptif avait la tête pleine de contes d'enchanteurs, de génies et de la religion des turcs. Il alla dans la chambre de sa femme, et demanda à voir les livres de Wilhelm. Mad. Rosenbach lui montra tous ceux qu'elle avait, et lui avoua que l'enfant les avait lu en entier ainsi que plusieurs

autres du même genre qu'elle avait rendus à Mad. Belman. Mais au nom du ciel, dit avec vivacité Ferdinand, comment est-il possible que tu lui aies mis entre les mains un tel fatras ? Tu connais mon aversion pour tous les livres de ce genre.

— *Mad. Rosenbach.* „ Tu n'as pas voulu l'envoyer à l'école, il fallait cependant lui apprendre à lire ; je lui ai donné ses leçons dans le magasin des enfans ; que pouvais-je faire de mieux, il y a moins de contes que d'histoires vraies. Tu formais sans cesse le projet de l'instruire toi-même, mais tu en es toujours resté au projet. Un enfant ne doit pas être oisif, me disais-tu souvent ; je lui ai donc donné à lire les livres qui l'amusaient, et j'avoue que je m'en suis souvent amusée moi-même.

— *Ferdinand.* „ Mais ils vont faire le malheur de cet enfant, pourquoi

du moins ne pas me consulter ?

— *Mad. Rosenbach.* „ Tu aurais eu des objections à me faire sur chaque livre, en attendant il n'aurait rien appris et du moins il sait lire.

Ferdinand aurait donné plus d'essor à son mécontentement, mais il voyait le capitaine faire un signe de tête d'approbation à chaque réponse de Mad. Rosenbach, et il conclut qu'il avait tort. Il se contenta donc de frapper du pied le plancher, mais il parlait assez doucement, et commençait toutes ses phrases en disant, *ma chère femme*, ou *ma bonne amie.* Il ouvrit encore tous les livres, *Cabinet des Fées*, *Le monde enchanté*..... Voyez, M. le magister quelle abominable lecture, ce que je déteste le plus au monde !

— *Le Capitaine.* „ Je me rappelle, mon frère que dans notre enfance, nous les lisions avec tant de plaisir.

— *Ferdinand embarrassé.* „ A la bonne heure, j'en lis même encore quelquefois avec plaisir ; mais je sais que je lis des contes. Wilhelm n'a lu que cela, et il y croit, il s'agit ici d'instruction, d'éducation.

— *Le capitaine.* „ Nous n'en sommes pas devenus plus méchans ni l'un, ni l'autre, mon frère, pour avoir lu des contes.

— *Ferdinand.* „ Cela peut être encore, mais je répéte qu'ils ne vont pas avec l'éducation que je voulais donner à cet enfant.

— *Mad. Rosenbach en souriant.* „ Oui, que *tu voulais* lui donner, mais tout va bien avec celle que tu lui donnais, mon cher ami. (le capitaine fit un signe de tête d'approbation).

— *Ferdinand.* „ Soit, soit, je veux que vous ayez raison. Mais, écoutez, Mr. Buchling, il vous dira que ma femme

femme a donné tous ces contes pour des vérités, à cet enfant, et qu'il y croit absolument; tu devrais pourtant savoir, chère amie, que.....

— *Mad. Rosenbach.* „ Non, je t'assure. Tous les livres qui avaient pour titres *Contes*, il les à lus comme tels, et dans les autres, je l'ai averti toutes les fois que nous trouvions quelque chose de mauvais.

— *Ferdinand.* „ Fort bien, ma femme; mais cet enfant n'en est pas moins devenu à ton école un excellent musulman; il croit, à ce que m'assure ici notre ami, à Mahomet, aux douze imans, et au paradis des turcs. Ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'il est sectateur d'Ali, il n'est pas même un vrai mahometan; il célèbre la grande fête des persans. Comment l'appellez-vous, Mr. le magister?

— *Bucling.* La fête de Moharum.

— *Ferdinand.* „ *Moharum.* Retiens ce mot, ma femme, si tu le peux, et félicite-toi de ta belle éducation. Une fête dont nous ne savions pas même le nom. Ainsi donc, notre cher Wilhelm aura appris sa religion dans les mille et une nuits.

Non, dit Buchling, il a puisé tout cela dans Chardin.

Et c'est toi qui lui a donné ce livre, dit Mad. Rosenbach d'un air triomphant. Le capitaine applaudit d'un signe de tête, et Ferdinand fut un peu confus; cependant il ne voulut pas porter seul la faute; mais ma chère femme, mon innocente femme, reprit-il, tu aurais pu cependant lui dire que son type de vertu, comment l'appelle-t-il, magister?

Hossein Iman.

Ah! pour celui là, dit Mad. Rosenbach, il est vrai qu'il l'aime par des-

sus tout, il m'en a parlé mille fois. C'est cet Iman que Saad fit mourir après avoir cloué sa main sur le cœur de son fils avec une flèche. Cette histoire est très-belle et très-touchante, nous en avons souvent pleuré ensemble.

—*Ferdinand.* „Nous allons voir que vous êtes tous les deux de bons et fidèles musulmans... Mais puisque tu connais si bien cet Iman, ma chère amie, tu aurais pu dire à Wilhelm que cet Hossein était un fou fanatique, ainsi que son grand-pere Mahomet, et son père Ali; c'étaient des fous, ou des imposteurs. Toute cette histoire de Hossein, de son fils, de cette flèche, de cette main, est un conte comme celui de la chatte blanche, ou du prince Persinet. Voilà ce que tu aurais dû lui dire (ici le capitaine fit encore son signe de tête ap-

probateur, et Ferdinand reprit son air sérieux et faché.

Ah ! dit Mad. Rosenbach en soupirant, tu ne sais pas comme j'avais tout cela sur le cœur. Si j'ai eu tort de ne pas parler à cet enfant comme je l'aurais dû, je l'ai si bien senti, que Dieu me le pardonnera.

Son beau-frère lui sourit avec amitié, avec intérêt, puis regarda Ferdinand, et lui fit un signe suppliant pour qu'il épargna sa femme ; cet excellent homme était en souffrance dès qu'il voyait quelqu'un dans l'embarras.

Mad. Rosenbach expliqua comme elle put ses motifs pour avoir laissé croire à l'enfant des mensonges, de peur d'affaiblir sa foi sur les vérités; son mari la compara aux missionnaires jésuites de la Chine qui permettaient aux chinois de croire à Foé, pourvu qu'ils crussent à Loyola. Content d'a-

voir trouvé ce rapport, il ne songea plus à gronder sa femme, et mit l'entretien sur un autre sujet, après avoir dit au magister qu'il réfléchirait sur les moyens de désabuser Wilhelm de ses erreurs.

Cela ne sera pas facile sans lui ôter tout principe de foi pour le reste de sa vie, dit l'honnête vieillard.

Nous y réflechirons, dit encore Ferdinand; et ils se séparérent.

Le trésorier n'était pas précisément ce qu'on appelle un incrédule, il respectait la dévotion tranquille du magister; il ne disputait jamais avec sa femme sur des articles de foi. Si quelqu'un avait attaqué la religion en sa présence, il l'aurait défendue comme l'orthodoxe le plus zélé; c'était même souvent un des sujets de dispute avec le ministre, et sur ce seul point il ne soutenait jamais l'avis contraire; mais

dans le fond de son cœur, il croyait que le dogme était assez indifférent pourvu qu'on fut vertueux. Le capitaine ne pensait pas tout-à-fait de même ; il était dans l'idée que les doctrines religieuses pouvaient influer beaucoup sur la couduite des hommes. Il fut donc plus inquiet que son frere de tout ce qu'on avait laissé croire à son fils adoptif, et sur tout de la manière dont Ferdinand s'y prendrait pour le désabuser. Il fut le joindre auprès d'une fenêtre où il était à réfléchir en cherchant des yeux le petit garçon. Henri se plaça à côté de lui, et posant son bras sur son épaule, il lui dit avec amitié ; comment t'y prendras-tu avec l'enfant, mon frère ?

— *Ferdinand.* „ Rien de plus facile, j'étais en peine comment lui inspirer l'amour de la vérité, ma femme y est parvenue au moyen de ses contes ; je

vais actuellement lui sabrer ses enchanteurs, son Hossein, ses douze imans, et les réduire en poussiere. Nous verrons après cela s'il sera aisé dans la suite de lui faire adopter ce qui n'est pas.

— *Henri.* „ Je t'en conjure, mon cher frere, prends garde en arrachant les mauvaises herbes, de déraciner le bon grain; songe que tout cela se touche, et si parmi cette mauvaise herbe il se trouve quelque fleur dont le parfum soit agréable, je te demande grace pour elle; quand il s'agit de la vérité tu vas quelquefois un peu trop vivement en besogne; tu ne songes pas que toi-même, mon frere, tu n'agis pas toujours d'après les vérités que tu connais, mais que le courage, l'amour, la haine, la crainte, te mettent aussi en mouvement comme les autres hommes. Avoue, mon frere, que

les histoires de revenans de notre enfance, les bons et les mauvais génies des contes que nous avons lus, se présentent encore quelquefois à ton cœur et à ton imagination.

— *Ferdinand avec émotion* „ Oui mon cher frere, et je pense que tu es le bon génie qui retient mon bras lorsque j'allais arracher le bon grain, et les fleurs odorantes. J'attendais ici Wilhelm, je voulais avoir une conversation particulière avec lui, et vraisemblablement j'aurais tout arraché, bon et mauvais, et je n'aurais laissé qu'un désert sec et aride. Je voulais, mon frere, traiter en plaisantant ce qui dans le fond est une des choses les plus sérieuses qu'il y ait au monde; mais à présent tu seras témoin de ce que je vais lui dire, le voici qui vient.

L'enfant entra dans la chambre, passa la main sur son front pour écar-

ter les boucles de ses beaux cheveux chatins, et s'avança en souriant vers Ferdinand qui lui tendit la main avec amitié. Que voulez-vous de moi ? cher papa, dit Wilhelm qui n'était pas accoutumé à cet accueil carressant ?

J'ai examiné tes livres Wilhelm, dit le trésorier en jettant un regard sur la petite bibliothéque de l'enfant. Tu sais, mon fils, que je n'aime pas qu'on lise beaucoup; j'aime mieux peu et bien; quand on lit de cette manière il n'y a point de mauvais livre dont on ne puisse tirer quelque chose d'utile et de bon.

Wilhelm rougit, et sortit des tablettes Chardin et Gesner. Ferdinand le comprit. Tu as raison, lui dit-il, ce sont les seuls bons parmi tous ceux-là ; tu vois qu'il y a au moins dix mauvais livres pour un bon, et il en est ainsi de tout dans le monde. Alors il entama

une dissertation savante et embrouillée sur les différentes espèces de religion, sur ce qu'elles ont de vrai et de faux; sur leur influence pour la conduite des individus et le sort des nations, où l'enfant ne comprit rien, sinon que son cher Hossein et ses douze imans étaient une fable et Mahomet un imposteur. Les larmes lui en vinrent aux yeux, il secoua sa jolie tête d'un air de doute, et regarda papa Henri en qui il avait plus de confiance.

Mon frere te dit l'exacte vérité, mon fils, lui dit celui-ci, et nous te donnerons des livres qui te le prouveront si tu veux les lire avec attention.

Wilhelm le promit, et sortit en jettant un triste regard sur ses livres; il était affecté d'avoir perdu la belle illusion du vertueux Hossein, et de tout ce qui l'avait si fort enchanté jusqu'alors, mais il était dans l'âge où les

afflictions ne durent pas longtems. Il succéda à la sienne un si grand dépit d'avoir été trompé, que pendant plusieurs jours il ne voulut plus ouvrir un seul livre ; le trésorier suivant sa coutume, content de lui avoir parlé ne s'occupait plus de lui.

CHAPITRE X.

FERDINAND trouva enfin qu'il était indispensable de donner au petit Wilhelm une instruction réguliere ; il travailla, mais cette fois seulement en spéculation, à un plan dans lequel il fit entrer les idées de son frere ; en conséquence il chercha à trouver un milieu entre la discussion froide et raisonneuse, et la foi aveugle qui adopte tout sans examen.

Il fit venir le lendemain Wilhelm dans sa chambre, et commença sa leçon avec le ton de l'intérêt et du sentiment, mais bientôt il retomba dans sa manie ordinaire, lui parla d'opinion, de foi, de connaissance réelle, au risque d'arracher en effet, comme avait dit le bon capitaine, plusieurs bonnes plantes avec les mauvaises. On com-

prend bien qu'il commença par anéantir toutes les merveilles, tous les enchantemens du monde phantastique de Wilhelm. Au bout de quinze jours de cette instruction de destruction, le trésorier n'avait plus rien à dire à l'enfant ; les leçons discontinuèrent, et tout reprit son ancienne marche ; Hossein et tous les héros mahométans furent mis de côté, et un esprit de recherche scrupuleuse et de doute, prit la place des rêves animés qui avaient occupé jusqu'alors sa jeune imagination ; il trouvait à présent du plaisir à nier l'existence de toute ces productions merveilleuses dont sa tête avait été remplie, et qui souvent l'occupaient encore : dans les commencemens il ne savait pas trouver le point où il devait s'arrêter entre le sentiment et la reflexion, mais bientôt son cœur l'aida à sortir de ce labyrinthe. Hossein s'é-

tait laissé tuer pour terminer une guerre civile ; la comtesse Elisabeth pour délivrer son époux, combattit, non pas contre des lions, mais contre la passion qu'elle avait pour lui, et pour le rendre heureux, elle dompta cet amour ; de cette manière Hossein et Elisabeth, quoique dépouillés du merveilleux de leur histoire, restèrent encore grands à ses yeux. Il se moquait à présent de l'anneau de Salomon qui commandait aux génies, et de la baguette enchantée d'Alquife, mais il mettait la puissance de tous les deux dans la force de la volonté humaine ; l'anneau de Salomon, était la vertu ; l'amour et l'amitié conduisait la baguette de la reine des fées. Il conserva aussi l'idée d'un monde rempli d'effets merveilleux, mais tels seulement que l'homme peut les produire, et que lui-même se proposait d'en produire.

Au moyen de ces réflexions et de sa liaison avec les petits fils de Buchling, Wilhelm sortit peu-à-peu de sa solitude, et apprenait à connaître le monde ; il chercha autour de lui un cœur pour lequel le sien pût faire tous les miracles dont il avait l'idée, et ce fut Adolphe, l'aîné des petits fils du magister, qu'il choisit pour son héros d'amitié. Ce n'était pas seulement la bienveillance d'Adolphe qu'il voulait obtenir, mais il lui fallait son cœur tout entier ; il voulait que son ami pût faire pour lui tout ce qu'Elisabeth avait fait pour son époux, tout ce que Hossein avait fait pour sa patrie, tout ce dont lui-même se sentait capable. Il réussit en effet à lui inspirer un enthousiasme d'amitié presque égal au sien : ce n'était pas encore des actions qu'il lui demandait, mais de la chaleur, un intérêt vif pour tous les plans qu'il formait dans

l'avenir ; et quel jeune cœur n'est pas susceptible de cet intérêt ?

Le trésorier qui devait ses connaissances aux livres qu'il avait lus, donna à Wilhelm l'inspection de sa bibliothèque ; son plan avait été d'abord de lui donner très-peu à lire ; un enfant, disait-il, doit acquérir des notions de tout par l'expérience, et par l'impression vive que font sur ses sens les événemens de la vie ; cette impression est la seule qui reste, ce qu'on lit est une *lettre morte*. Cependant il vit bientôt que les événemens d'une vie uniforme et paisible ne suffisaient pas pour l'instruction de l'enfant, qu'il fallait y ajouter le supplément de la lecture, et il lui abandonna sans réserve tous ses livres.

Quand le capitaine lui fit une observation sur l'inconséquence de sa conduite, il rougit, et dit en souriant ; ils sont deux à présent, Adolphe et

Wilhelm, ce qu'ils lisent ensemble ne restera pas une *lettre morte*, mais acquerra de la vie et de la force par les réflexions qu'ils se communiqueront.

Les deux jeunes amis se mirent donc à lire avec avidité tout ce qui leur tomba sous la main; ils donnerent bientôt la préférence aux voyages, aux livres d'histoire, et aux traductions des anciens. Ferdinand voulait quelquefois s'en mêler, et mettre quelque ordre dans ce cahos de choses qui leur entraient dans l'esprit; mais il s'en dégoûta bientôt, parce qu'il fallait reprendre les événemens et les idées de trop loin, et souvent son imagination se montait à l'unisson de celle des deux jeunes gens.

Un champ vaste était ouvert devant eux: l'histoire des grecs, des romains; les merveilles morales et les grandes actions dont elles sont remplies; tous les héros de l'antiquité passerent successi-

vement en revue dans toute leur gloire, sous les yeux enchantés des deux jeunes garçons. Bientôt ils ne trouverent plus assez grande la gloire des héros de l'antiquité, ils auraient voulu du tonneau de Diogene, dominer le monde entier, et réunir le manteau de Socrate à la couronne d'Alexandre; les actions de César ne leur paraissaient que le commencement d'une vie glorieuse. Ils n'enviaient à aucun de ces héros leurs grandes actions, parce qu'ils trouvaient dans leur jeune cœur des forces pour en faire de plus grandes encore, et croyaient de bonne foi qu'il ne leur manquait que les circonstances favorables dans lesquelles ces grands hommes avaient vécu. Le mot fameux de Licurgue, *la mort doit être une action, et non pas une cessation d'action*, leur paraissait le vœu de la nature, le commandement le plus sacré de l'Etre suprême Les pre-

miers mouvemens d'un cœur noble et généreux appartiennent toujours à la gloire et à la vertu; on se sent capable alors des plus grands sacrifices. Nous ne commençons à attacher du prix à la vie que lorsqu'elle ne mérite déjà plus notre attachement.

Toutes les forces morales des deux jeunes amis se développaient rapidement au soleil vivifiant de l'histoire. Ferdinand avait assez envie de rabaisser les héros de l'antiquité pour relever le monde nouveau, et de donner la préférence au commerce brillant des habitans de l'Europe, malgré toutes les cruautés dont il est accompagné, sur les actions héroïques et sanglantes des anciens, mais il craignait son frere qui protégeait l'enthousiâsme des jeunes gens. Mon frere, disait le capitaine, il y a je ne sais quoi de grand et de respectable dans cette histoire de l'antiquité; elle

ressemble aux souvenirs d'une jeunesse innocente, et doit faire l'effet de la conscience sur les grands hommes modernes.

Ferdinand sourit ; il éprouvait lui-même un sentiment semblable à celui-là, mais il ne pouvait jamais entendre quelqu'un se livrer à un mouvement d'enthousiasme qu'il ne lui prit envie de soutenir que c'était une folie, et si dans cette occasion il ne céda pas à cette envie, ce fut uniquement par cette déférence pour les opinions de son frere qui le dominait toujours. Mais il chercha à attaquer cet enthousiasme d'une autre maniere ; il mit en opposition Timoléon avec Gustave, vanta avec excès Christophe Colomb, donna à Alexandre le surnom de *Cortés*, et parla beaucoup des bienfaits de l'imprimerie, qu'il avait souvent appellé lorsqu'il voulait contredire le ministre,

l'oreiller de paresse de l'esprit humain. Il résulta de tout cela ce qui n'avait point été son intention, c'est que les deux enfans apprirent ce qu'il y a de bon et de beau dans l'histoire moderne, sans en aimer moins les anciens, et l'orgueil des vertus républicaines fut beaucoup adouci dans leurs ames.

Quoique Wilhelm eut trois ans de moins qu'Adolphe, il était cependant beaucoup plus avancé que lui sur plusieurs points; mais on ne s'en apercevait pas, parce qu'il parlait peu; livré à lui-même, à la lecture de quelque livre, occupé du souvenir des contes de son enfance, de l'exemple des vertus domestiques qu'il avait sous les yeux, et des récits que lui faisait le vieux Buchling de ses voyages, sa vie s'écoulait paisiblement.

Il avait atteint sa quinzieme année lorsque son ami Adolphe vint jeter

une étincelle qui alluma une nouvelle flamme dans son cœur ardent et sensible. Adolphe annonçait quelque talent pour la musique ; son grand-pere lui avait fait apprendre à jouer du violon, et il avait fait de grands progrès. Le ministre Belman s'était dans ce tems-ci rapproché du vieux Buchling ; il avait demandé à Adolphe de venir de tems en tems chez lui accompagner des sonates de clavecin à sa fille Henriette

Henriette âgée de treize ans, paraissait en avoir quinze, elle était le modèle d'une éducation raisonnable et soignée ; son esprit et sa raison se développaient tous les jours, ainsi que les formes agréables de la plus jolie figure. Ses parens qui prévoyaient pour elle l'établissement le plus brillant, la retiraient autant qu'ils le pouvaient de la société des jeunes gens de son âge. M. Belman d'après son système, croyait

que le point de perfection auquel l'homme devait tendre, était l'usage d'une raison calme et éclairée dans toutes les circonstances de la vie ; il avait donc cherché de bonne heure à prévenir sa fille contre l'effet des passions, et à lui en donner une idée peu favorable ; les années les plus dangereuses pour une jeune personne, disait-il, sont de quinze à vingt ans, et si je puis garantir ma fille de l'amour pendant cette époque, je suis sûr d'elle, et je la marierai comme je voudrai. Elle savait donc déjà combien l'amour est nuisible au bonheur de l'homme, et croyait d'après son pere, qu'avec la réflexion et la sagesse on pouvait très-bien l'éviter ; elle le mettait au même rang que toutes les autres passions, l'avarice, l'ambition, la haine ; parce que son pere ne s'était pas attaché à lui en développer particulierement les dan-

gers ; mais elle parlait de ceux des passions en général, avec beaucoup de force et de sagesse, à la grande satisfaction de ses parens, et à la sienne propre, parce qu'elle recevait des éloges sans fin sur le développement étonnant de sa raison, bien supérieure, lui disait-on sans cesse, à celle des autres personnes de son âge.

Son pere lui avait dit aussi à propos de l'ambition, qu'il était permis de chercher à améliorer son sort, que même on devait le faire autant que cela se pouvait concilier avec la vertu. La petite n'aurait pas trop compris cette maxime générale ; mais sa mere lui avait donné de son côté quelques développemens à ce sujet ; par exemple, lui avait-elle dit, une jeune fille avec de la beauté, des talens, un esprit cultivé, peut aspirer à devenir la femme d'un homme riche et considéré, et cette idée avait

fait

fait une grande impression sur Henriette.

Avec tous ces préparatifs le ministre ne crut pas risquer beaucoup de permettre au petit fils du magister de venir faire quelquefois de la musique avec sa fille ; un jeune homme de cette classe ne pouvait pas être dangereux pour elle ; d'ailleurs sa mere devait toujours être présente.

Adolphe intimidé comme on l'est à son âge avec des gens que l'on croit au-dessus de soi, jouait de son violon sans lever les yeux de dessus ses notes, et tout serait allé à merveille sans la vanité du ministre : il voulut que le jeune homme pût parler dans le monde, et sur-tout chez le trésorier, de la brillante éducation de Mademoiselle Henriette Belman ; pour cela il entrait en conversation avec lui sur quelque point de science ou de morale, feignait sou-

vent de ne pouvoir répondre à chaque question, et s'adressait alors à sa fille qui avait toujours sa réponse prête. Henriette, tu sais cela, lui disait son pere, parle; et la jeune personne enchantée de montrer ses connaissances ne se le faisait pas répéter; l'occasion en était si rare, et c'était une si douce jouissance pour sa petite vanité! Adolphe était véritablement dans l'admiration; comme cet enfant de la nature ne savait point cacher ce qu'il éprouvait, Henriette voyait très-bien qu'elle était admirée, et jamais elle n'était plus aimable, plus sensée, plus séduisante, et plus contente, que lorsque son pere lui fournissait l'occasion de parler devant Adolphe.

Adolphe confia à son ami Wilhelm l'admiration qu'il éprouvait pour les perfections de la jeune Henriette, et ce sujet revenait sans cesse dans leurs en-

tretiens. Les deux jeunes gens ne connaissaient l'amour que d'après leurs lectures ; ils le regardaient comme un sentiment céleste, comme la couronne de la vie et la récompense de la vertu ; ils n'avaient aucune idée de ses dangers, ni de la possibilité d'éprouver cette passion à leur âge ; ils faisaient ensemble des plans dans lesquels l'amour jouait bien le principal rôle, mais ces plans ressemblaient aux rêves de leur ambition ; c'étaient des pressentimens d'un avenir plein de charmes, mais ce n'était pas l'amour lui-même, ce sentiment dormait encore dans leur ame, et aucun des deux n'avait l'idée de faire entrer Henriette dans les jeux de leur imagination, quoi qu'elle jouait en réalité le premier rôle dans leur histoire enfantine sans qu'Adolphe ni elle-même s'en doutassent. Adolphe témoignait ouvertement son admiration, et Hen-

riette l'en remerciait par des regards obligeans, ces regards faisaient plaisir au jeune homme ; l'expression de son admiration en devenait plus vive, et les regards plus obligeans. S'il était par hazard seul une minute avec elle, le ton de ses éloges prenait une expression qui ne déplaisait pas à Henriette, il ne disait alors que quelques mots, mais ses yeux, mais son sourire donnaient un grand prix à ce peu de mots. Henriette était bien aise lorsque sa mere était obligée de sortir un instant pour quelques affaires domestiques, et même au bout d'un mois la petite rusée sut fort bien trouver des moyens de se procurer quelques minutes de tête à tête avec le jeune musicien ; son ame était innocente et pure, le plaisir de plaire, et le désir de plaire encore davantage, étaient ses seuls motifs. Henriette n'était pas sensible encore, mais elle était déja coquette.

Adolphe sans s'expliquer à lui-même pourquoi, passait vingt fois le jour devant la maison du pasteur; chaque fois Henriette se trouvait à la fenêtre, ou derriere la croisée. Adolphe s'habillait avec plus de soin, et Henriette restait chaque matin quelques momens de plus à sa toilette, et se regardait plus souvent au miroir. Tous les deux cultiverent la musique avec plus d'ardeur; tous les deux attendaient avec impatience l'heure destinée à accompagner leurs sonates.

C'était un triomphe enfantin pour Henriette de voir cet empressement d'Adolphe, la recherche et la propreté de son habillement, tous les pas qu'il faisait pour l'entrevoir à sa fenêtre, ses progrès étonnans dans la musique, et l'expression touchante avec laquelle il jouait *l'adagio*. Pouvait-elle en conscience ne pas se montrer au

moins à la fenêtre, lorsqu'il passait dessous uniquement pour la voir, et ne pas mettre aussi plus d'expression dans son jeu lorsqu'ils en étaient à l'*adagio*. Elle commença alors à comprendre ce que son pere lui avait dit quelquefois en lui donnant sa leçon ; l'*adagio* doit-être joué avec un cœur partagé entre la tristesse et la gayeté, il doit-être plein d'ame et de feu ; à son grand étonnement elle éprouvait une émotion nouvelle à plusieurs passages qu'elle avait joués jusqu'alors mécaniquement. Elle passa rapidement dans ce tems-là de l'enfance à l'adolescence, et chaque jour un sentiment nouveau qu'elle ne savait pas définir, qu'elle ne comprenait même pas, se développait dans son ame. La vanité eut une grande part à ce changement de son existence ; mais qu'elle est dangereuse aussi, de quinze à vingt ans, la vanité ! presque autant que l'amour.

Cependant Adolphe n'admirait plus Henriette aussi librement ; il paraissait même plus froid à l'extérieur ; un instinct secret l'avait rendu timide, et malgré cela Henriette était encore contente de lui ; les regards furtifs qu'il jetait sur elle par dessus son papier, lui apprenaient que l'admiration du jeune homme pour être plus silencieuse, n'en était peut-être que plus vive et mieux sentie. Les parens ne voyaient rien de tout cela ; l'instinct aussi avait dit à Henriette qu'elle devait cacher le plaisir secret qu'elle éprouvait à voir Adolphe. Cependant il ne s'était pas prononcé un seul mot entr'eux qui n'eût pu se dire entre des connaissances ordinaires, et que des parens ne dussent pas entendre. Henriette n'en voulait pas davantage, elle était admirée, c'était tout ce qu'elle demandait. Adolphe était plus vivement épris ; il

se perdait dans ses rêveries poëtiques, dans ses plans romanesques, et son imagination dévançait en ce moment celle de Wilhelm ; le nom et la figure d'Henriette était continuellement présens à sa pensée. Il devint inquiet, agité, ne pouvait se fixer à aucune occupation ; son violon seul avait des charmes pour lui, et il s'en servait pour exprimer les sentimens dont son cœur était rempli. Il passait plus souvent encore, mais plus timidement devant la maison de Belman, et par tout où allait Henriette, elle était sûre de l'apercevoir de loin, ou seul, ou avec son ami Wilhelm, avec lequel il était plus froid et plus réservé qu'auparavant.

Un jour Adolphe surmonta sa timidité ; il prit un prétexte pour aller chez le ministre hors de l'heure ordinaire de la musique ; il fut reçu assez sèchement par le pasteur qui ne l'invita point à

rester. Cette mauvaise réception n'empêcha point Adolphe de revenir à la premiere occasion; cette fois il fut reçu avec une froideur plus marquée.

Ce jeune homme, dit le ministre à sa femme, s'imagine avoir les entrées libres dans notre maison; s'il n'était pas aussi distingué sur le violon, je ne le recevrais sûrement plus.

On joue avec bien plus d'attention, papa, lorsqu'on est accompagné, dit la petite Henriette d'un ton extrêmement naturel.

A la premiere leçon, elle le traita plus froidement qu'à l'ordinaire, cependant un regard qu'elle jeta sur lui le rassura un peu; il ne songea en jouant qu'aux moyens de voir Henriette ailleurs que chez ses parens, et bientôt l'occasion s'en présenta d'elle-même. Ils se rencontrérent un jour chez un des premiers magistrats de la petite

ville ; il avait une fille de l'âge d'Henriette, et un fils ami d'Adolphe. Mr. Belman permettait à sa fille d'aller voir de loin en loin son amie. Adolphe toujours aux aguets auprès de la demeure d'Henriette, la vit sortir, la suivit, et bientôt après il entra dans cette maison où il allait souvent. Ils se saluerent d'une maniere timide et réservée ; Henriette proposa une promenade à son amie ; le cœur d'Adolphe battit vivement, il aurait juré qu'Henriette lui avait jeté un coup d'œil en disant cela.

En effet le coup d'œil avait été jeté, Henriette croyait devoir réparer l'accueil trop froid de son pere.

Cette entrevue n'eut d'autre effet que de donner une intention plus directe aux désirs vagues d'Adolphe. Il imagina pour voir Henriette plus souvent de chercher à reconcilier le trésorier et le ministre ; pour y parvenir, il confia

à Wilhelm que Mr. Belman témoignait quelquefois du regret de la froideur qui regnait entre leurs deux familles. Ces discours souvent répétés, firent impression sur ce bon jeune homme; il en parla au capitaine, et raconta une fois à Mad. Rosenbach, d'après Adolphe, que Mad. Belman avait fait ses éloges comme d'une très-habile ménagere. Il n'osa pas aborder Ferdinand, il ne connaissait pas assez son côté faible. Les tentatives des deux jeunes gens ne furent pas sans succès; le capitaine regardait son frere toutes les fois qu'on prononçait le nom de Belman, et Mad. Rosenbach déclara un jour qu'elle ne trouvait pas qu'il fût convenable de vivre plus longtems en désunion avec son pasteur. Wilhelm appuya alors vivement et rappella à ses protecteurs qu'ils étaient parains d'Henriette.

Le trésorier n'était point contraire à

la reconciliation, il s'ennuiait de n'avoir personne avec qui disputer, mais il aurait voulu savoir ce qui donnait en même tems à tout son monde ce désir de renouer avec la famille Belman, et il ne pouvait le deviner. Eh bien, dit-il un jour, si nous allions leur faire une visite. Ce n'était pas trop l'avis de Mad. Rosenbach qui craignait que sa dignité ne fut compromise en faisant les avances. Ce n'était pas non plus celui du capitaine qui croyait qu'une réconciliation ne devait pas s'entamer par une visite de cérémonie.

Adolphe était présent et assez embarrassé; dans le vrai le ministre ne lui avait jamais témoigné le moindre désir de cette reconciliation. Il prit une autre tournure; Henriette devait apprendre à danser, le ministre n'était pas assez riche pour faire venir un maître de danse pour elle seule;

si l'on pouvait engager le trésorier à s'associer avec lui pour cet objet, la reconciliation serait en bon train. Adolphe après avoir beaucoup combattu avec lui-même, se décida à confier à son ami Wilhelm son desir de voir plus souvent Henriette, et d'opérer le rapprochement des deux familles ; cher Wilhelm, lui dit-il, il faut que tu pries ton père de te faire apprendre à danser, et tout s'arrangera le mieux du monde.

— Danser ! moi, danser Adolphe !... pourquoi, dis-moi tes raisons, et ce qui doit s'arranger si je danse ?

Adolphe se jetta en rougissant dans les bras de son ami, et lui parla avec chaleur des perfections d'Henriette, et de son desir de la voir plus souvent.

Wilhelm regarda fixement son ami d'un air surpris ; Adolphe, lui dit-il, est-ce de l'amour que tu sens pour

Henriette?..... Oui, c'est de l'amour ; c'est impossible autrement.

Moi de l'amour, dit Adolphe en rougissant, comment peux-tu avoir cette idée ? Il rompit la conversation, et quitta bientôt son ami.

De retour chez lui Wilhelm réfléchit à tout ce que lui avait dit Adolphe, il se rappella ses rêveries, son goût pour la solitude, ses courses continuelles du côté de la maison de Belman ; tout le persuada qu'Adolphe aimait Henriette, et il se détermina à demander un maître de danse à ses parens adoptifs.

Cher père, dit-il en rougissant avec embarras au capitaine, je voudrais bien savoir danser.

— Danser ! Wilhelm, et pourquoi ? dis-le moi je t'en prie ?

— Je voudrais..... apprendre à danser, mon cher père..... puisque je dois

devenir soldat, j'imagine que..... ma mère me reproche toujours que je me tiens mal..... enfin je desire beaucoup apprendre à danser.

Le capitaine se leva, fit deux ou trois tours dans la chambre, et répéta ; mais d'où te vient cette fantaisie ?

— Votre fillieule Belman apprendra aussi, cher père, ses parens le désirent ; mais ils ne sont pas assez riches pour faire venir seuls un maître de danse.

Tu as raison, mon fils, tu as raison, s'écria Henri avec joie, la réconciliation se fera ainsi d'elle-même, et il sortit pour aller chercher son frère et lui communiquer cette idée.

Nos cœurs sont-ils donc si froids, dit Ferdinand d'un air sombre, qu'il faille un maître de danse pour y ramener la chaleur et la vie ? Allons chez

je lui tendrai, si ton cœur dont il connaît la bonté, ne l'engagent pas à cette réconciliation, je n'en veux point avec lui, et surtout point par un maître de danse.

— *Henri.* Mais c'est un service que nous lui rendons, mon frere.

— *Ferdinand.* Toujours bon, mon frere, toujours excellent..... Je vois ton desir d'obliger; et je ne m'y opposerai pas. Allons, le cœur me dit que nous commencerons par nous réconcilier sans maître de danse, et nous verrons ensuite s'il en est besoin pour entretenir la bonne harmonie.

Adolphe était au clavecin avec Henriette quand ils entrèrent chez le ministre.

Mon cher Pasteur, dit Ferdinand en entrant, nous avons été brouillés, c'est moi qui avais tort, je le sais; c'est par faiblesse de ma part et non par orgueil

eu inimitié, que le soleil s'est couché si souvent sur notre brouillerie.

Le ministre prit la main de Ferdinand, et la serra cordialement, mais il lui montra de l'œil les jeunes gens qui les écoutaient, en lui disant, passons s'il vous plait dans une autre chambre.

Non, dit le trésorier, je ne fais pas un pas que nous ne soyons réeonciliés; laissez-moi, parler, Mr. le pasteur.

Mais voulez-vous donc rendre ees jeunes gens témoins de notre eonversation?

Le monde entier, Mr. le pasteur, j'ai eu des torts, et il est bon que les jeunes gens apprennent par l'exemple des gens plus âgés qu'eux, comment on répare ses torts en les avouant. Comme je l'ai dit, mon cher pasteur, je viens vous offrir de nouveau mon amitié, et vous demander le rapprochement de nos deux familles. Vous pardonnerez je le ministre, mon frère, si la main que

pense, une faiblesse à un homme qui a vieilli dans la mauvaise habitude de vouloir toujours avoir raison..... je vous la demande de bon cœur, soyons amis.

Mon frere, mon cher frere, dit le capitaine touché du ton ému du trésorier, et venant l'embrasser.

Belman les larmes aux yeux se jetta aussi dans les bras ouverts du trésorier; paix et amitié, lui dit-il, nous avons eu tort tous les deux; mais tous les deux nous sommes meilleurs que nous ne l'avons cru. Henriette, mon enfant, voilà un des plus beaux momens de ma vie. Il était si touché en disant ces mots que le capitaine fut obligé de détourner la tête pour cacher son émotion; pour donner le change à la sienne Ferdinand prit la main d'Henriette; jouez-nous une valse, jeune homme, dit-il, à Adolphe, je vais la danser avec ma filleule.

Il fit quelques tours, puis il proposa le projet du maître de danse. Adolphe jetta un regard expressif sur Henriette qui lui fit comprendre la part qu'il avait à cette proposition. Elle rougit et son cœur éprouva pour la première fois une émotion aussi douce que nouvelle. Celle d'Adolphe fut au point de l'obliger de sortir ; il alla chercher son ami Wilhelm, et lui dit en se jettant à son cou avec transport ; je danserai avec Henriette.

Il l'aime sûrement, dit Wilhelm en lui-même, il l'aime, et c'est de l'amour ; l'amour peut-il donc rendre si heureux? Son cœur battit plus vivement, et se réveilla au doux pressentiment d'une émotion dont il eut alors la première idée.

CHAPITRE XI.

On écrivit pour faire venir un maître de danse, et on fit un choix entre les jeunes gens de la petite ville pour prendre ensemble les leçons. M. Belman fit un long discours à Henriette sur la moralité, la décence, qui devaient accompagner la danse ; il parla beaucoup du développement des graces, de la dignité du maintien, et de la douceur des mouvemens. Elle apprit qu'il y avait différens genres de danse, la danse de la nature, ou l'expression naturelle de la joie, la danse de l'art, ou celle des bals, et la danse de caractère ou celle du théâtre ; je voudrais savoir, dit-il en finissant sa dissertation, si le trésorier a eu soin de demander un maître à danser qui ait raisonné son art, et qui en connaisse les principes.

Belman fit le tour de toutes les familles dont les enfans formaient la petite société de danse, et chercha à développer son système qu'on écouta sans trop le comprendre; il en parla chez le trésorier, mais avec plus de ménagement, et comme pour le préparer à se laisser endoctriner. Le bon capitaine fit un léger signe de l'œil à son frère pour le prier de ne pas se laisser aller à la contradiction. Ferdinand écouta d'abord avec attention; il fournit même à Mr. Belman de nouvelles idées sur la classification de la danse et finit par dire, et le *salto mortale* ou saut de la mort qui est notre dernière danse, cher pasteur, ne devez-vous pas le faire entrer aussi dans votre nomenclature ? s'il est un pas où nous devions mettre de la grace, c'est dans celui qui nous conduit de la vie au tombeau.

Ce jeu de mot fit voir à Belman que Ferdinand était toujours le même ; il se tut avec l'espérance de trouver dans le maître de danse un disciple plus docile.

Ce maître était attendu avec impatience par tous les jeunes gens. Henriette et Adolphe, les seuls qui sussent le secret de ces leçons de danse, en faisaient d'avance des sauts de joie. Enfin il arriva ; c'était un grand homme roide comme un bâton, ayant toujours les jambes en avant, et le pied à la troisième position ; il avait débuté par être coiffeur, et ensuite hussard ; actuellement il gagnait assez péniblement sa vie en donnant quelques leçons de danse aux enfans des petits bourgeois d'une ville voisine. A son arrivée toute la société était rassemblée chez les Rosenbach. Ferdinand n'eut pas causé deux minutes avec lui qu'il

quitta la salle avec humeur ; cet homme est un fou, mon frere, dit-il en sortant au capitaine, regarde ses pieds qui forment un angle de cent soixante degrés. Je passe à chaque homme les nuances qui caractérisent son état ; un maître à danser doit avoir les pieds en déhors ; un ministre peut mettre dans ses discours une expression plus pathétique que toi et moi ; un officier peut prendre un ton plus décidé qu'un homme de robe. Mais, mon frere, un maître à danser qui se replie comme une anguille, et qui tord ses pieds à les estropier, ne peut être qu'un homme fort ridicule. Un ministre qui parle dans le monde comme dans la chaire est un hypocrite ; et un officier, tu as marché, je le sais, plus d'une fois au-devant d'une batterie avec l'intrépidité d'un héros et d'un chrétien, mais jamais je ne t'ai entendu faire parade de ton courage.

Pendant cette conversation Mr. Belman causait avec le maître à danser, et l'examinait sur les principes de son art; le maître qui ne comprenait rien à son système et à ses distinctions scientifiques, répondait par de profondes révérences, et par des témoignages d'admiration sur les connaissances du ministre, le priant de l'honorer de ses conseils, et parvint à gagner sa bienveillance en répétant quelques termes technique qu'il avait retenu de ses discours.

La leçon commença le même jour: le maître de danse qui logeait chez les Rosenbach, raconta qu'il avait été hussard, et le capitaine eut l'idée de faire apprendre à Wilhelm à monter à cheval. Les leçons de manège commencèrent dès le lendemain, et Wilhelm montra autant de goût et de talens pour cet exercice qu'il en avait peu pour la danse.

Henriette

Henriette et Adolphe étaient les seuls qui y fissent quelque progrès ; Henriette parce que son pere la faisait répéter assidument à la maison, et qu'elle trouvait que c'était un moyen de développer ses graces ; et Adolphe parce que c'était une occasion de voir Henriette. Cependant les choses n'allaient pas tout-à-fait comme il l'avait espéré ; le ministre lui-même ou sa femme assistaient toujours aux leçons et aux répétitions, et Henriette était observée de si près qu'Adolphe ne pouvait lui parler que des yeux et par quelques serremens de main, lorsqu'ils dansaient ensemble. La jeune fille goûtait assez ce langage, elle y aurait répondu volontiers si son pere ne lui avait pas souvent répété qu'une demoiselle bien élevée ne devait se permettre aucune familiarité avec les jeunes hommes.

Les encouragemens qu'Adolphe rece-

vait d'Henriette étaient donc peu marqués ; cependant il s'apperçut qu'il ne lui était pas indifférent : l'attention qu'elle lui témoignait, l'inquietude qu'elle laissait paraître lorsqu'il dansait trop souvent avec une autre, tout cela lui parut d'heureux présages. Henriette sentait à merveille qu'elle ne devait pas laisser voir à son pere ce qui se passait dans son cœur ; elle observait avec soin tous ses mouvemens, soit avec son pere, soit avec son jeune adorateur, et se conduisait avec beaucoup trop de finesse pour son âge. Aucun de ceux qui assistaient aux leçons de danse, ne s'apperçut, au milieu du joyeux tumulte de cette jeunesse, de ce qui se passait dans le cœur d'Adolphe et d'Henriette.

La vanité précoce de cette jeune fille avait été mise en mouvement d'une maniere trop agréable pour ne lui pas don-

ner le goût de nouveaux triomphes. Elle fit connaissance dans les leçons avec Wilhelm qu'elle avait eu très-rarement occasion de voir jusqu'alors ; souvent elle avait entendu dire à son pere que l'on pourrait faire quelque chose de ce jeune homme, si son éducation n'était pas si mal dirigée ; Adolphe lui en avait parlé avec enthousiasme, et le trésorier qui blâmait tout, avait dit un jour devant elle, „ il a l'innocence d'un enfant, le courage d'un homme, la noble fierté d'un roi, la tête d'un sage, et le cœur d'un ange ; et cet être parfait était le seul de toute la petite société qui ne s'empressât point auprès d'Henriette, et qui n'eût pas l'air de remarquer sa supériorité sur toutes ses compagnes.

Un instinct naturel de coquetterie, dont la source était dans sa tête plutôt que dans son cœur, lui inspira la conduite qu'elle devait tenir pour conqué-

rir les hommages qu'on lui refusait ; ce qu'elle éprouvait ne ressemblait point du tout à l'image effrayante que son pere lui avait présentée de l'amour, et elle ne reconnaissait pas non plus dans les petits projets de sa vanité enfantine, le portrait odieux qu'on lui avait tracé d'une coquette ; au milieu de tous ces jeunes gens empressés à lui plaire elle n'éprouvait que des sensations agréables. Ainsi que tant d'autres peres qui se reposant en toute confiance sur l'innocence de leurs enfans, ne remarquent point les premiers mouvemens qui agitent leur jeune cœur, le ministre Belman était dans une parfaite sécurité. La mere n'était pas tout-à-fait aussi tranquille, elle se rappellait sans doute sa jeunesse; notre Henriette n'est qu'un enfant, lui disait son mari, à cet âge le cœur est trop innocent pour que l'on doive craindre les sensations dont tu parles. Mad.

Belman se tut; pouvait-elle revoquer en doute l'innocence de sa fille, et alléguer à son mari sa propre expérience; il ne songeait pas qu'un cœur innocent et pur peut se réveiller d'aussi bonne heure qu'un autre, et que les premieres émotions de l'amour, sans altérer sa pureté, lui donnent par instinct le desir de cacher à tous les yeux ce qu'il éprouve.

Les regards d'Henriette lorsqu'ils rencontraient ceux de Wilhelm exprimaient l'obligeance et l'intérêt; elle redoublait d'attention lorsqu'elle dansait avec lui; mille petits soins innocens étaient employés pour lui plaire; et elle y parvint. Wilhelm ne fut cependant pas plus empressé qu'auparavant; mais ses regards étaient plus expressifs, et le son de sa voix plus respectueux; lorsqu'il lui parlait, il la traitait comme si elle eut été une grande demoiselle

de vingt ans, et cette maniere la flattait davantage que les tendres égards d'Adolphe, et ses soins plus empressés.

La petite personne se conduisit avec beaucoup d'adresse dans cette nouvelle position; avec Adolphe elle était amicale, et attentive avec Wilhelm; caressante pour le premier, elle témoignait des égards au second; elle donnait en souriant des ordres à Adolphe, ou lui demandait de légers services; elle étudiait ce que Wilhelm désirait, et le faisait aussi-tôt. Tout cela n'était qu'un jeu d'enfans, mais il produisit le même effet sur les jeunes gens qu'il aurait pu produire dans un âge plus avancé; l'ame de Wilhelm s'enflamma d'une passion qui prit dès les commencemens une forme romanesque, il la renferma dans son sein comme dans un sanctuaire par égard pour son ami.

Adolphe avait alors dix-neuf ans; il

était beau, d'une taille élancée; depuis longtems il avait confié à son ami le sentiment que lui avait inspiré la jeune et jolie Henriette alors âgée de quinze ans; il se plaignait de ce qu'il ne pouvait pas lui offrir sa main, et de ce que sa grande jeunesse ne lui permettait pas même de lui faire l'aveu de son amour. Wilhelm se taisait ou conseillait à son ami de chercher à s'avancer par son travail, en lui promettant même pour cela le secours de ses parens adoptifs. Adolphe avait un talent distingué pour la musique, mais cette ressource ne lui parut pas un moyen assez sûr de faire fortune; il forma le projet de devenir homme de lettres.

Wilhelm confia au trésorier le projet de son ami, mais non pas le but qu'il se proposait. Ferdinand secoua la tête; Adolphe, dit-il, a de la facilité et des connaissances, mais il lui en manque

une essentielle pour devenir homme de lettres, c'est de savoir le latin.

Il peut l'apprendre, dit Wilhelm, dans trois mois il le saura, et alors mon cher pere..... Ferdinand sourit : dans trois mois, dis-tu ? Eh bien ! alors je promets de le seconder. — Savez-vous le latin, mon cher pere ?

Peu, mais assez pour savoir que tu aurais pu dire trois ans, au lieu de trois mois ; mais c'est fort bien, étudiez ensemble cette belle langue, aussi bien vous perdez beaucoup trop de tems à courir.

Les deux amis commencerent cette étude difficile, avec le zèle que peuvent inspirer l'ambition, l'enthousiasme, et une passion exaltée ; ils s'y prirent d'une maniere différente de celle qui est en usage, ils se mirent à lire un auteur à l'aide d'une traduction, et ils composaient leur grammaire chemin faisant.

Ferdinand leur aidait, et fut étonné lui-même de leurs progrès ; la leçon de danse, et les heures de musique au clavecin d'Henriette étaient les seules recréations que se permettait Adolphe; il voyait Henriette plus rarement, mais elle était le prix de ses travaux et de son application. Le tems approchait où il devait se séparer d'elle pour continuer ses études dans la ville voisine ; comme il croyait déja avoir acquis des droits sur Henriette, lorsqu'il avait par hazard l'occasion de la voir seule un instant, il devenait moins timide, il lui faisait entendre que c'était uniquement pour l'amour d'elle qu'il consacrait depuis quelques mois sa vie au travail et à la solitude.

Henriette ne comprenait pas le projet du jeune homme ; elle supposait seulement que c'était pour s'en faire un mérite à ses yeux qu'il avait fait de si

grands progrès dans l'étude des langues anciennes. Mr. Belman en était lui-même étonné, et quoique sa fille n'attachât pas beaucoup de prix au latin et au grec, elle était flattée qu'Adolphe apprit pour elle quelque chose que l'on disait être aussi difficile; et lorsqu'il était près d'elle il était si tendre, si respectueux, il savait saisir avec tant d'adresse l'occasion de la voir seule quelques minutes, il lui disait alors avec tant de feu et d'expression combien il se trouvait heureux de faire de la musique avec elle, qu'elle partageait ce bonheur. Elle voyait, elle sentait qu'elle était aimée passionnément, et que cet aimable jeune homme ferait bien plus pour elle que d'apprendre le latin, s'il en avait l'occasion. Pour le récompenser du plaisir que ce sentiment lui faisait éprouver, elle lui rendait le plus innocemment du monde ses tendres

regards, et les accompagnait d'un sourire; dès que son pere sortait de la chambre, elle interrompait sa sonate, promenait machinalement ses doigts sur les touches, relevait sa jolie tête, fixait ses yeux sur ceux d'Adolphe, et les baissait ensuite avec une aimable confusion; il se persuada qu'elle l'aimait aussi, et il résolut de lui ouvrir son cœur.

Dans la premiere conversation qu'il eut avec elle, il insinua son projet de s'élever jusqu'à elle par son travail; il chercha à préparer la plus douce des heures qui soyent accordées à l'homme dans tout le cours de sa vie, celle où l'on fait et où l'on reçoit l'aveu d'un amour mutuel.

Un jour il la trouva seule, sa mere était allée faire une visite chez Mad. Rosenbach, et Henriette avait su ménager à son pere plusieurs occupations

qui devaient le tenir éloigné à l'heure où Adolphe venait l'accompagner au clavecin.

Mon pere ne nous entendra pas aujourd'hui, Mr. Adolphe, dit la petite en rougissant, quand même nous jouerions sa sonate favorite ; il a beaucoup de choses à faire, ainsi nous jouerons.... ce que vous voudrez ; et elle tournait d'un air embarrassé les feuilles des partitions qui étaient sur le pupitre.

Adolphe comprit que le moment était favorable ; il posa son violon sur le clavecin. Le cœur des deux jeunes gens battait avec violence. Henriette voulut dire un mot, sa voix tremblait, elle ne put rien articuler. Adolphe gardoit aussi le silence à force d'émotion. Enfin au bout de quelques minutes, il prit la main d'Henriette qui restait immobile sur les touches et la serra dans les siennes.

La petite n'osait pas lever les yeux,

ses joues étaient brûlantes ; elle sentait qu'elle s'était rendue coupable d'une tromperie envers son pere, qu'elle avait mis Adolphe de moitié de cette tromperie, et qu'il pouvait en prendre avantage ; cependant elle ne pouvait se résoudre à retirer sa main.

Chere Henriette, dit-il, en pressant cette main sur son cœur, de longtems nous n'aurons une heure aussi favorable que celle-ci.

Nous n'aurons, pensa-t-elle, et elle fit un effort pour retirer sa main avec air un peu mécontent.

Dieu ! dit Adolphe en la serrant plus fort, que je serais heureux si vous..... mais, Henriette, au nom du ciel comment dois-je interprêter l'expression que je vois sur votre physionomie.

Henriette pour cacher ce qu'elle éprouvait, et pour essayer son empire voulut alors lever les yeux et fixer

Adolphe avec fierté, mais elle rencontra un regard si doux et si tendre qu'il lui fut impossible de mettre de l'indifférence dans le sien, et qu'il prit malgré elle la même impression de tendresse. Il pressa sa main qu'il tenait encore sur son cœur ; elle en sentit les battemens précipités, et ne put s'empêcher de serrer aussi un peu la main d'Adolphe.

Chère Henriette, dit-il avec l'accent de la passion, en s'avançant un peu plus. Elle se recula sur sa chaise pour s'éloigner..... Il s'approcha encore plus en répétant avec feu, Henriette, chère Henriette, et voulant passer un bras autour de sa taille ; jouons, dit-elle vivement en le repoussant, et s'approchant du clavecin elle ouvrit le livre de sonate au hasard, d'une main, et tendit de l'autre le violon à Adolphe. A peine l'avait-il pris que Mr. Belman en-

tra et put s'appercevoir facilement que le jeune homme avait été très-près de sa fille, et que la musique n'avait pas encore commencé. Henriette joua sa sonate avec précision quoique plus vivement qu'à l'ordinaire ; pour Adolphe il n'y était plus du tout et ne fut pas un instant d'accord avec elle. Le pere fronçait le sourcil, jetait sur tous deux des regards inquiets, et termina tout d'un coup la musique en posant sans rien dire sa main sur le violon d'Adolphe, qui sortit confus et sans oser lever les yeux Mr. Belman vit bien qu'il s'était passé quelque chose entre sa fille et ce jeune homme, et dès qu'Adolphe fut parti il alla dans son cabinet pour réfléchir sur la maniere dont il devait se conduire avec Henriette. Cent fois en parlant d'éducation au trésorier il lui avait dit : „ Si vous laissez à une fem-„ me ou à une jeune fille une demi mi-

„ nute pour réfléchir, vous êtes perdu ;
„ il est sûr qu'elle vous en imposera „
et cette fois il laissa à Henriette une grande demi heure qu'elle passa aussi à réfléchir de son côté.

Il revint auprès d'elle et l'interrogea; elle avait une réponse prête pour chacune de ses questions. „ Pourquoi ne jouait-on pas quand je suis entré ? Pourquoi Adolphe était-il si près de vous ? Pourquoi son air interdit ?

Rien de plus simple, ils n'avaient pu s'accorder dans la mesure..... Ils avaient été obligés de compter le nombre des mesures..... C'est pour cela qu'il s'était baissé de son côté, et c'est lui qui avait eu tort; de là cet air interdit ou plutôt de mauvaise humeur.

Il secoua la tête et se tut ; Henriette crut pouvoir se rassurer, mais son pere pour qui la chose n'était pas assez

claire, s'informa comment il était arrivé que tant de gens eussent pris précisément cette heure là pour le demander. Il découvrit enfin que c'était sur l'assignation qui leur avait été donnée par Mlle. Henriette. Le ministre avait dit mille fois à sa femme, l'essentiel est d'accoutumer les enfans à être vrais, et plutôt que de donner à Henriette la fantaisie de te dire un mensonge j'aime mieux que tu fermes les yeux sur des fautes légères, et que tu fasses comme si tu les ignorais. Dans cette occasion il agit lui-même directement contre cette sage règle. Henriette fut sévèrement questionnée, mais non pas convaincue. „ J'ai donné, dit-elle, cette heure à tous ces gens là, parce que je voulais être seule avec Adolphe; voila à présent que tout est gaté puisque vous me forcez à vous le dire; je voulais apprendre un nouveau concerto pour le jour de votre fête.

Elle montra le concerto à son pere, et lui dit que l'embarras où il les avait vus était une suite de la précipitation avec laquelle ils avaient voulu prendre une autre musique au moment où il les avait surpris. Belman ne parut point persuadé, il ne cacha pas ses soupçons à sa fille, et lui laissa voir son intention d'interroger Adolphe. L'anxiété de la petite fut extrême, elle fut sur le point de tout avouer; mais c'était se condamner à ne plus revoir son amoureux; elle n'en eut pas la force. Dans ce moment entra le maître de danse, il venait faire une visite à Mr. Belman et recevoir ses leçons en buvant une bouteille de cidre. Henriette prit son parti, elle passa dans sa chambre, écrivit un petit billet à Adolphe pour l'instruire de ce qu'il devait dire, épia l'instant où le maître à danser sortait, lui glissa son billet dans la main,

en lui disant bien bas, *à Mr. Adolphe,* et elle fut plus tranquille.

Le maître à danser ouvrit le billet qui n'était point cacheté, et après l'avoir lu il réfléchit un moment sur l'avantage qu'il pouvait y avoir pour lui à donner ce billet au ministre plutôt qu'à Adolphe, mais alors tout était fini, et avec les jeunes gens l'intrigue se prolongerait; c'était son goût et son profit; il chercha donc le jeune homme. — Vous auriez pu faire bien de la peine à quelqu'un, lui dit-il en l'abordant.

— Moi! Comment?

— Oui, vous-même.... On s'amuse à faire la cour à Mlle. Henriette Belman au lieu de faire de la musique..... la jeune personne trouve le moyen d'éloigner le papa et la maman..... mais on est surpris par le papa. C'est fort joli en vérité.

— Mais quel galimathias me faites-vous là.

— Ne vous fachez pas, jeune homme, j'en faisais autant à votre âge, c'est tout naturel cela ; Mlle. Henriette est jolie comme un ange..... et voilà un billet qui vous apprendra ce qu'il faut dire au papa.

Adolphe prit le billet et le lut ; il n'y avait pas moyen de nier ; il avoua donc tout à cet homme en lui témoignant le regret le plus vif de ce qui s'était passé. Le misérable se moqua des remords et des scrupules de l'innocent jeune homme, et lui fit entendre que s'il voulait se fier à lui il aurait lieu d'être content de son zèle et que tout s'arrangerait bientôt entre lui et la belle Henriette. Adolphe hésita quelques instans et fut sur le point de céder aux insinuations de ce vil séducteur, mais la solitude et la réflexion

le ramenèrent bientôt à de meilleurs sentimens ; il eut horreur de ce qu'on lui avait fait entrevoir et de l'abîme au bord duquel il avait été conduit ; il prit à l'instant même une résolution digne de son noble caractere ; il alla chercher son ami Wilhelm et lui conta tout : à présent Wilhelm, lui dit-il, agis pour moi, sois mon ange tutélaire.

Les deux jeunes amis avaient lu ensemble quelque tems auparavant le démon de Socrate ; ils avaient été enchantés tous les deux de l'idée de ce génie protecteur ; je serai le tien, avait dit Wilhelm, sois aussi le mien.

Ils étaient convenus que chacun d'eux agirait librement et indépendamment l'un de l'autre, mais ajouta Wilhelm, lorsque je serai incertain si ce que je me propose de faire est bien ou mal je te dirai ; Adolphe, agis pour moi, sois mon bon génie. Ils se pro-

mirent solennellement que dans les circonstances difficiles, et douteuses, chacun d'eux s'en remettrait absolument à son ami, et le laisserait agir pour lui, ou agirait d'après ses directions. Cette occasion se présentait dans ce moment pour la première fois; ils traitèrent la chose avec toute la solemnité possible. Wilhelm prit le billet d'Henriette; laisse-moi agir pour toi, dit-il à Adolphe, je suis ton bon génie.

Adolphe fit un mouvement pour reprendre le billet, mais il retira la main, et dit à voix basse, fais comme tu voudras, mais je te prie, ménage Henriette.

— Sûrement répondit Wilhelm, je vais réfléchir à ce qu'il convient de faire. Les deux amis se quittèrent meilleurs, plus généreux, et plus vertueux, mais plus fiers aussi de leur vertu.

Adolphe rencontra le maître à dan-

ser, il se détourna pour l'éviter avec un sentiment de honte d'avoir eu un instant la coupable pensée de le prendre pour son confident.

Fin du premier Tome.

369118

369118